

Ce est
C'est mon
C'est est
C'est est
C'est est
C'est est

le ne fay rien
sans

Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

3 vols 828

NOUVEAU
VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

Par L. G. DE LA BARBINAIS.

Enrichi de plusieurs Plans, Vûes & Perspectives des principales Villes & Ports du Perou, Chily, Bresil, & de la Chine.

AVEC

Une Description de l'Empire de la Chine, beaucoup plus ample & plus circonstanciée, que celles qui ont parues jusqu'à present, où il est traité des mœurs, religion, politique, éducation & commerce des peuples de cet Empire.

Et deux Mémoires sur les Royaumes de la Cochinchine, de Tonquin & de Siam.

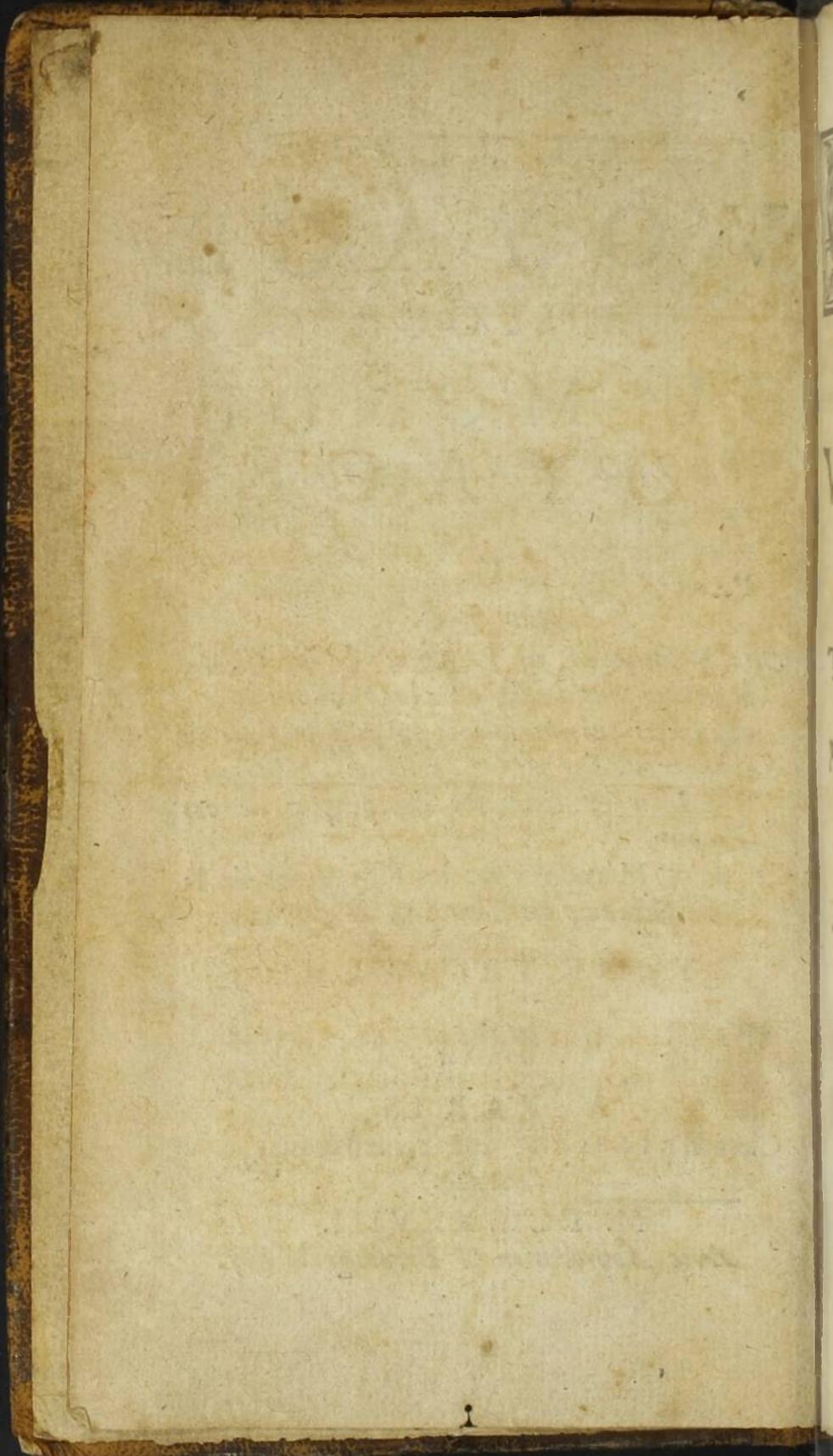
TOME TROISIÈME.



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la
Science.

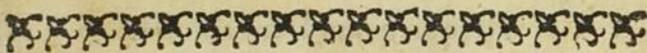
M. DCC. XXVIII.

Aves Approbation & Privilege du Roy.





NOUVEAU
VOYAGE
AU
TOUR DU MONDE.



LETTRE QUATORZIE'ME.

*A la Baye de tous les Saints , le 24.
Novembre 1717.*



A datte de cette Lettre
vous fera connoître, Mon-
sieur , que je m'approche
de votre monde , & que j'ai enfin

Tome III.

A

achevé, après bien des travaux, le tour de l'un & de l'autre Hemisphere. Je me persuade que si j'avois fait ce beau Voyage, il y a 60. ans, on m'auroit fait l'honneur de parler de moi dans les Gazettes, ou dans le Mercure Galant : que sçai-je? On m'auroit peut-être annoncé à la Foire saint Germain comme un animal rare, venu des Pays lointains : mais par malheur tout le monde se mêle aujourd'huy de faire le Tour du Monde, & comme dit Horace.*

Necquicquam Deus abscidit

Prudens Oceano dissociabili

Terras, si tamen impiæ

Non tangenda rates transiliunt vada.

Excusez ce petit mot d'érudition, il est peut-être mal placé, mais je ne l'effacerai pas.

Je vais maintenant vous faire part de nos aventures maritimes, & des dangers que nous avons

* Ode III. Liber 1.

courus depuis dix mois. Nous partîmes du Port d'Emoüy le 12. Fevrier de cette année, & nous faillîmes à faire naufrage avant même que d'être hors du Port; notre Vaisseau ayant touché rudement sur une roche qui est à la pointe de l'*Est* de l'Isle de Colom-sou, où le courant de la Riviere nous entraîna malgré nous. Notre dessein, & la véritable manœuvre étoit de ranger l'Isle d'Emoüy plutôt que les Côtes de Colom-sou, mais le Vaisseau étoit si embarrassé & si mal lesté que tout l'art devint inutile. Il survint un moment après une bourasque qui coucha le Navire sur le côté; il fallut amener les voiles & jeter l'ancre au milieu de la Baye, environ à deux lieues de la Ville.

Les Marchandises n'étoient point un lest suffisant, & il étoit impossible que le Vaisseau pût tenir la Mer en cet état: on remé-

dia promptement à cet inconvénient, en faisant un nouvel arrimage, & en mettant les Caisses les plus pesantes dessous les plus legeres, ce que la précipitation de notre départ nous avoit fait omettre. On lesta le Vaisseau de gros sable au deffaut des pierres qu'on ne pût trouver dans cette Baye, & pour empêcher que ce sable ne se répandît dans le fond de cale, & n'endommageât les pompes; on le renferma dans des sacs d'osier; précaution qu'on doit toujourns avoir quand on est contraint par la necessité de se charger de ce mauvais lest.

Nous restâmes cinq jours dans cette Baye. Les Chinois venoient pendant la nuit nous offrir différentes Marchandises à un prix fort modique, mais il n'étoit plus tems, & nous n'avions plus d'argent.*

* Quelques particuliers néanmoins achete-

AU TOUR DU MONDE. §

Le 17. nous mêmes à la voile à
a faveur d'un vent de *Nordest*, &
nous fîmes route au *Sudest* pour
éviter une roche qui est au mi-
ieu de la Baye. La Mer étoit fort
agitée; nos miseres recommen-
cerent, & contre ma coûtume je
sentis que mon cœur étoit foible.
Je fixai le point de mon départ
aux Isles qui forment l'entrée de
la Baye d'Emoüy, lesquelles sont
situées à 24. degrez 30. minutes
de latitude Septentrionale, & à
133. degrez de longitude.

Toute cette Côte me parut
habitée & très-peuplée; j'en ju-
geai par le nombre des gros
Bourgs & des Villages que j'ap-
perçûs. La Mer, qui est fort pois-
sonneuse le long de cette plage,
étoit couverte de Batteaux de Pê-
cheurs, qui tendoient leurs filets

rent quelques petits Lingots d'or; le profit est
certain sur cette sorte de Marchandise, & il y a
toûjours 50. ou 60. pour cent de benefice.

jusqu'à six lieües loin de terre.

Le 19. les vents furent fort variables depuis le *Sudest* jusqu'au *Nordest*. Nous observâmes la latitude de 21. degrez 14. minutes.

Le 20. le vent cessa. Nous sondâmes à la vûe de terre à 30. braffes de profondeur. A midy le vent se leva du côté de l'*Est*, & un brouillard épais nous ayant dérobé la vûe de plusieurs Isles que nous voulions reconnoître pour regler notre route, nous ne pûmes découvrir l'Isle *Montanao*, qui est à l'entrée de la Riviere de *Canton*. Toute cette Côte est située *Nordest* cinq degrez *Nord*, & *Sudouest* cinq degrez *Sud*. La variation de l'aiguille est dans ces parages de 2. degrez 30. minutes vers le *Nordouest*.

Le 22. nous observâmes la latitude qui étoit de 20. degrez 48. minutes, & la longitude fut de 128. degrez 20. minutes. Nous

AU TOUR DU MONDE. 7

apperçûmes alors une Isle fort grande au N^o $\frac{2}{3}$ N. environ à dix lieües de distance ; on la chercha vainement sur les Cartes , elle nous parut pourtant assez grande pour meriter d'y être.

Le 23. l'air se couvrit de nuages, & nous perdîmes la terre de vûe. On fonda à 70. 75. & 60. brasses. On fit route vers le soir à *Ouest Sudouest*, pour reconnoître l'Isle d'Aynam, dont la vûe est nécessaire pour s'assurer du passage entre le Paracel & la Côte de la Cochinchine. Le Paracel est un banc de rochers qui s'étend fort loin, & dont l'approche est très-dangereuse.

Le 24. nous apperçûmes au point du jour l'Isle d'Aynam, à 5. lieües de distance : cette Isle est fort haute & bordée de plusieurs autres petites Isles, auxquelles les Geographes, ni les Voyageurs

n'ont point encore donné de nom. *

Le 26. nous nous trouvâmes enfoncéz dans une espece de Golphe , & la terre parut de tous côtez. On fonda à 50. brasses , à 5. lieües environ de distance. Nous vîmes un nombre presqu'infini de Barques & de Vaisseaux Cochinois , dont plusieurs s'approcherent de nous à la portée d'un fusil, mais aucun n'osa nous aborder , quelques signes que nous leur fissions. Il nous auroit été aisé d'armer notre Chaloupe & d'aller sçavoir ce qu'ils vouloient, mais cela auroit retardé notre route , & le vent nous étoit si favorable , que nous voulûmes en profiter. La fabrique de ces Vaisseaux me parut semblable à celle des Vaisseaux Chinois , mais les

* J'ai vû une belle Relation de cette Isle écrite par M. Gardin, qui y a fait un long sejour. Comme il a dessein de la donner au Public, c'est à son Livre que je vous renvoye.

Cochinchinois avoient le teint plus basané, & étoient, à mon avis, plus laids que les Chinois : aussi ce climat est-il beaucoup plus chaud que celui de la Chine. Nous vîmes plusieurs serpens & des Couleuvres fort grosses que les Rivieres de la Cochinchine avoient sans doute entraînées dans la Mer. Je ne sçai comment ces animaux peuvent vivre dans l'eau salée : il est vrai qu'ils ont peu de mouvement, & nos Matelots en ayant pris quelques-uns, à peine pouvoient-ils ramper sur le Tillac ; cependant ils sont vivans, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils vivent long-tems dans la Mer. Ce qui me surprend encore est que les poissons, dont ces Mers abondent, ne les mangent point.

Toutes les Isles qu'on trouve le long de cette Côte sont beaucoup plus voisines de la terre

qu'elles ne sont marquées sur les Cartes , & les courans , jusqu'à l'Isle d'Aynam , ne portent point au Sud avec tant de rapidité que les Instructions le marquent: mais comme les courans sont plus ou moins forts , selon la qualité du vent , il ne faut pas s'en tenir aux Instructions.

Le 28. au matin les sentimens de nos Pilotes furent fort partages à la vûe de deux Isles que nous ne pouvions trouver sur nos Cartes. Les uns disoient que ces Isles étoient celles de *Pulo Canton* * ; les autres souvenoient le contraire , parce qu'elles étoient trop près de la terre , & que les Cartes les marquent beaucoup plus éloignées. J'ai remarqué que ceux d'entre les Pilotes qui ont les meilleurs poumons & qui furent le mieux , remportent toujours le prix de l'éloquence , &

* *Pulo* , en langue Malays , veut dire Isle.

entraînent les autres à leur opinion. C'est une espece d'art oratoire, une douce persuasion qui n'est propre qu'aux gens de ce métier. Pendant cette dispute, nous apperçûmes un Vaisseau entre la terre & nous. Le bruit avoit couru avant notre départ de la Chine qu'il y avoit un Forbandans ces Mers, & comme ce Vaisseau pouvoit être celui que nous devions craindre, on se prépara au combat. Nous tirâmes un coup de Canon en arborant notre Pavillon, & nous nous approchâmes assez près du prétendu Pirate pour reconnoître que la fabrique de ce Navire étoit Portugaise. Cependant comme il n'arboroit point de Pavillon, & qu'il continuoit tranquillement sa route, nous étions prêts à l'attaquer & à faire feu sur lui, lorsqu'enfin il amena une partie de ses voiles & arbora un Pavillon Portugais.

Nous envoyâmes un Officier à bord qui rapporta que ce Vaisseau venoit de *Macaò*, & qu'il alloit dans le Golphe de Siam. Le Capitaine qui étoit Portugais, & par consequent Pilote & expérimenté dans ces Mers, assura que les Isles que nous voyions étoient celles de *Pulo Canton*. Il fit plusieurs corrections sur nos Cartes qui nous furent fort utiles dans la suite, surtout pour l'entrée du détroit de *Banca*.

Le Portugais s'offrit de nous servir de guide pendant quelques jours, & nous dit qu'il y avoit entre ces Isles & la terre ferme un passage facile, & qui abregeoit le chemin. Mais après quelques délibérations nous aimâmes mieux aller moins vite & avec plus de sûreté. Le Vaisseau Portugais étant petit & construit à plates varangues, pouvoit passer aisément par un Canal peu profond;

mais il n'en étoit pas ainsi du nôtre qui tiroit seize pieds d'eau. Nous remerciâmes le Capitaine Portugais, & comme nous nous étions trop engagez dans le Golphe, nous louvoyâmes en faisant route au SSE pour doubler le Cap le plus oriental des Isles de *Pulo Canton*.

Le 4. de Mars à trois heures après midy nous nous trouvâmes entre *Pulo Cefir* de terre & *Pulo Cefir* de mer. La sonde étoit de dix brasses. Nous eûmes alors une alarme qui dura peu, mais qui fut chaude. Les Matelots qui étoient en sentinelle s'écrierent tout d'un coup qu'ils voyoient à une distance peu considerable un écueil sur lequel le Vaisseau alloit se briser. Je dormois alors, parce que les dangers qui sont si frequens dans ces parages ne me permettoient gueres pendant la nuit un sommeil tranquille. Un cri terrible d'*ar-*

rive tout me reveilla en sursaut. Le tumulte , la confusion , la crainte de la mort que je vis peinte sur le visage de tout le monde m'épouvantèrent de telle sorte, que je fus long - tems sans pouvoir rappeler mes esprits. Cependant le danger étoit imaginaire , & il eut été presque impossible de l'éviter s'il avoit été réel ; car il n'est pas aisé de faire tout d'un coup changer de route à un Vaisseau , à cause de la détermination violente de son mouvement. Loin de reprocher aux Matelots leur terreur panique, on les exhorta à renouveler leur attention , & à donner avis des moindres apparences de danger qu'ils connoïtroient , aux risques d'avoir de fausses allarmes.

On ne peut naviger avec trop de prudence dans ces Mers ; les écueils y sont infinis , & elles seroient impraticables si la sonde

AU TOUR DU MONDE. 15
ne servoit de guide. Nous fîmes
route à *Oso* pour chercher une
profondeur plus considerable, &
nous trouvâmes en effet 15. & 20.
brasses un quart d'heure après.

Le 5. nous gouvernâmes au S. $\frac{1}{4}$
SE., & les Pilotes crurent qu'en
tenant cette route, nous pouvions
aisément passer au large de *Pulo*
Condor. Vers la moitié de la nuit
il se leva un vent frais, & nous na-
vigions avec une entiere securité,
croyant être à plus de 30. lieues à
l'*Est* de *Pulo Condor*. Je dis à un
Officier avec qui je me Prome-
nois alors sur le Château de Pom-
pe, qu'il me sembloit voir un
Vaisseau à la voile, autant que
l'obscurité pouvoit me le per-
mettre. Ayant jetté la vûe du cô-
té que je lui marquois, au lieu de
me répondre, il cria d'une voix
forte, qu'il falloit arriver, & que
nous étions perdus. Jamais dan-
ger ne fut plus évident, ni plus

prochain ; car si le Vaisseau avoit fait encore une demie lieüe, nous perissions sans ressource. Malgré les tenebres, nous vîmes la terre de toutes parts. On jetta l'ancre avec bien de la peine, parce que n'ayant point prévu cet accident; les manœuvres se trouvoient embarrassées. Le jour qui parut trois heures après nous montra *Pulo Condor*, desorte que nous pouvions distinctement remarquer son rivage, & la Mer qui se brisoit contre les écueils dont il est bordé.

Il y eut alors de grands raisonnemens parmi nos Pilotes, qui attribuerent tous, selon leur coutume, une erreur si considerable aux courans. Pour moi qui ne suis qu'un Apprentif Pilote, quoiqu'à mon entêtement je puisse quelquefois passer pour maître, je rejettai cette erreur en partie sur les courans, en partie sur les

Geographes , qui mettent *Pulo Condor* beaucoup plus à l'*Ouest* qu'il n'est en effet. Les observations que nous fîmes justifient cette opinion. La variation étoit de cinq degrez vers le *Nordouest* , la latitude de huit degrez dix minutes , à huit lieues de distance , & la longitude de 122. degrez 58. minutes.

Pulo Condor est une Isle fort haute , qui paroît aride du côté de l'*Ouest* , mais qui est couverte d'arbre du côté du Nord , où les Anglois ont une Factorie pour le commerce de Siam & de la Cochinchine. Il y a aussi plusieurs autres petites Isles dont elle est environnée; & ce que j'avois pris la nuit pour un Vaisseau à la voile étoit un rocher haut & droit qui se termine en pyramide. Au reste nous navigions fort cavalierement , pour ne pas dire en étourdis , & je crois que dans des Mers

comme celles-là , où les vents & les courans sont variables , la prudence demande qu'on passe la nuit à l'ancre plutôt que de se risquer à aller pendant l'obscurité briser son Vaisseau sur quelque écueil. Le proverbe qui dit qu'*il vaut mieux arriver une heure trop tard qu'un quart d'heure trop tôt* , se doit entendre à la lettre sur la Mer.

Le huitième les courans portèrent tantôt au *Sud* , tantôt à l'*Ouest* , & nous prolongeâmes la terre de Malaya. Nous vîmes *Pulo Capas* , au Nord duquel il y a une Roche qui ressemble à un Vaisseau à la voile , lorsqu'on en est à cinq lieues de distance. Ces Isles sont situées plus au Sud que les Cartes ne le marquent. La sonde fut de 35. brasses , à trois lieues de *Pulo Capas* , & depuis le cinq de ce mois jusqu'au neuf nous fîmes route au $So \frac{1}{4} S.$

Le 9. la chaleur commença à se faire sentir ; nous étions à la latitude de trois degrez 25. minutes, & à 121. degrez 54. minutes de longitude. Nous approchions de la Ligne Equinoctiale; la pluie nous incommodoit beaucoup, parce que les nuages obscurcissoient l'air, & nous empêchoient de reconnoître plusieurs Isles dont la vûe étoit nécessaire pour s'assurer de l'entrée du détroit de *Banca*.

Le dixième nous fîmes route au SSE à la vûe de la terre de *Malaya*. On sonda à 45. brasses, & nous apperçûmes une Isle qui causa encore de grandes disputes parmi nous. Il y a des Pilotes qui sont quelquefois si opiniâtres, ou si scrupuleux, que semblables aux Medecins, ils veulent que tout se fasse selon les regles de l'art. Ceux-là ne vouloient point que cette Isle fut *Pulo Timon*, parce

qu'elle nous paroissoit beaucoup plus au Sud qu'elle ne l'est sur les Cartes. Néanmoins ceux qui par l'expérience que nous avons déjà faite , avoient remarqué que toutes ces Isles étoient mal situées sur les Cartes , furent d'un avis contraire ; & ce qui acheva de faire connoître que c'étoit-là *Pulo Timon* , fut la connoissance que nous eûmes une heure après de deux autres Isles , dont l'une s'appelle *Pulo Pian*, & l'autre *Pulo Hau*. Les courans porterent tout le jour vers le Sud avec beaucoup de rapidité.

Le 11. il se leva un vent frais qui tempera la chaleur de la Ligne Equinoctiale.

Le 12. nous nous approchâmes de la terre à la sonde de 18. & 19. brasses , & nous vîmes plusieurs Isles qui sont situées à l'embouchure du détroit de *Malaca*. La pointe du Sud de l'Isle de *Lingam*

restitoit à *Ouest Sudouest* à 5. lieues de distance. Toutes ces Isles forment une perspective charmante, elles sont couvertes d'arbres qui sont toujours verts : cependant j'en crois le séjour incommode & mal sain à cause de la chaleur excessive de ce Climat. Ce même jour nous crûmes , selon notre estime & selon nos observations, être sous la Ligne Equinoctiale, à 122. degrez 20. minutes de longitude. Nous éprouvâmes trois Saisons dans un mois. Je vous ai déjà dit, Monsieur, qu'en partant de la Chine le froid se faisoit vivement sentir : vers les 14. degrez de latitude Septentrionale, c'est-à dire, 15. jours après notre départ, nous eûmes le Printems, & à la fin du mois un Eté brûlant, & une chaleur presque insupportable.

Le 23. la pluye & l'orage rafraichirent l'air. Je ne sçai com-

ment on ose se guider sur les vûes ou perspectives d'une terre qu'on dessine sur mer. Nous avions des Plans levez par de très-habiles gens, & néanmoins les terres & les montagnes ne paroissent point à nos yeux telles qu'ils les avoient dessinées. Pour moi je suis persuadé que si deux Ingenieurs levent dans deux Vaisseaux differens le Plan d'une même terre, ce plan ou cette perspective sera differente, si la distance des deux Vaisseaux est seulement d'une demie lieue : en sorte que pour se servir utilement de tous les plans qu'on porte ordinairement sur la mer, il faudroit que le Vaisseau où l'on est se trouva justement au même point, & pour ainsi dire, au même Zenith où étoit le Vaisseau sur lequel les plans ont été levez, ce qui est moralement impossible. Je crois aussi que depuis la Chine jusqu'au détroit de la

sonde, la sonde & la latitude sont les meilleurs guides, car il faut peu se fier aux courans qui sont variables, selon les Saisons, & qui ne portent pas toujours au rumb de vent suppose avec la même force.

Vers le soir il se leva un vent fort, mais la Mer resta tranquille, & ne fut presque point agitée. Nous vîmes sept Isles peu distantes les unes des autres. La sonde fut depuis 13. jusqu'à 15. brasses. Le vent cessa pendant la nuit.

Le 14. nous reconnûmes d'un côté la haute montagne de *Manopin*, qui est dans l'Isle de *Banca*, & de l'autre côté l'Isle de *Sumatra*, dont le terrain me parut peu élevé, & couvert d'arbres jusques sur le rivage.

Nous gouvernâmes au S. $\frac{1}{4}$ SE. ayant toujours la sonde à la main & faisant petites voiles.

Le détroit de *Banca* est formé

par les Isles de *Banca* & de *Sumatra*. On trouve à l'entrée du Canal 8. brasses de profondeur. Nous passâmes à 4. lieues de distance de la Montagne nommée *Manopin*, faisant route au S. $\frac{1}{2}$ SO. Vers les 7. heures du soir on jetta l'ancre à 7. brasses de profondeur, & le fonds étoit de vase mêlée de coquillages. La Montagne de *Manopin* nous restoit au S. SE. & à 5. lieues de distance. Il faut en entrant dans ce détroit éviter également l'approche de l'Isle de *Banca*, & celle de l'Isle *Sumatra*, & prendre le Canal dans une distance égale de ces deux Isles. La sonde regle ensuite la route, & sert de guide pour se maintenir dans le Canal. Nous remarquâmes que les courans portoient vers le Sud avec rapidité.

Le 15. au matin on leva l'ancre, & l'on dirigea la route au SSO. jusqu'à la sonde de 14. brasses.

On

On gouverna ensuite au Sud & au $S\frac{1}{4}$ SO. Lorsque nous eûmes la Montagne de *Manopin* à l'*Est*, nous fîmes route au $S\frac{1}{4}$ SE. Plusieurs Brigantins Malays suivoient la même route, & nous entouroient de tous côtez. Nous nous disposâmes à la deffense en cas que ces peuples, qui ne vivent que de brigandage, & qui ont souvent surpris les Vaisseaux Hollandois, s'avisassent de nous attaquer. Nous rangions la terre de *Sumatra* à deux lieues environ de distance, & nous reglions entièrement notre route sur la sonde. A trois heures après midy un grain assez violent nous obligea de jeter l'ancre. Tous les Brigantins Malays firent la même chose, & se rangerent autour de notre Vaisseau; cette manœuvre redoubla notre attention. Les courans porterent pendant toute cette nuit vers l'*Est Sudest*.

L'Isle de *Sumatra* paroît de ce côté couverte d'arbres jusques sur le rivage, & arrosée de Rivieres qui se jettent dans ce détroit. La plus grande est celle de *Palimbam* dont les eaux sont très-bourbeuses, même après qu'elles sont confondues avec la mer. Le terrain de cette Isle m'a paru fort bas, & je n'y apperçûs aucunes montagnes. On en voit au contraire plusieurs dans l'Isle de *Banca*, lesquelles sont fort hautes, & couvertes d'arbres.

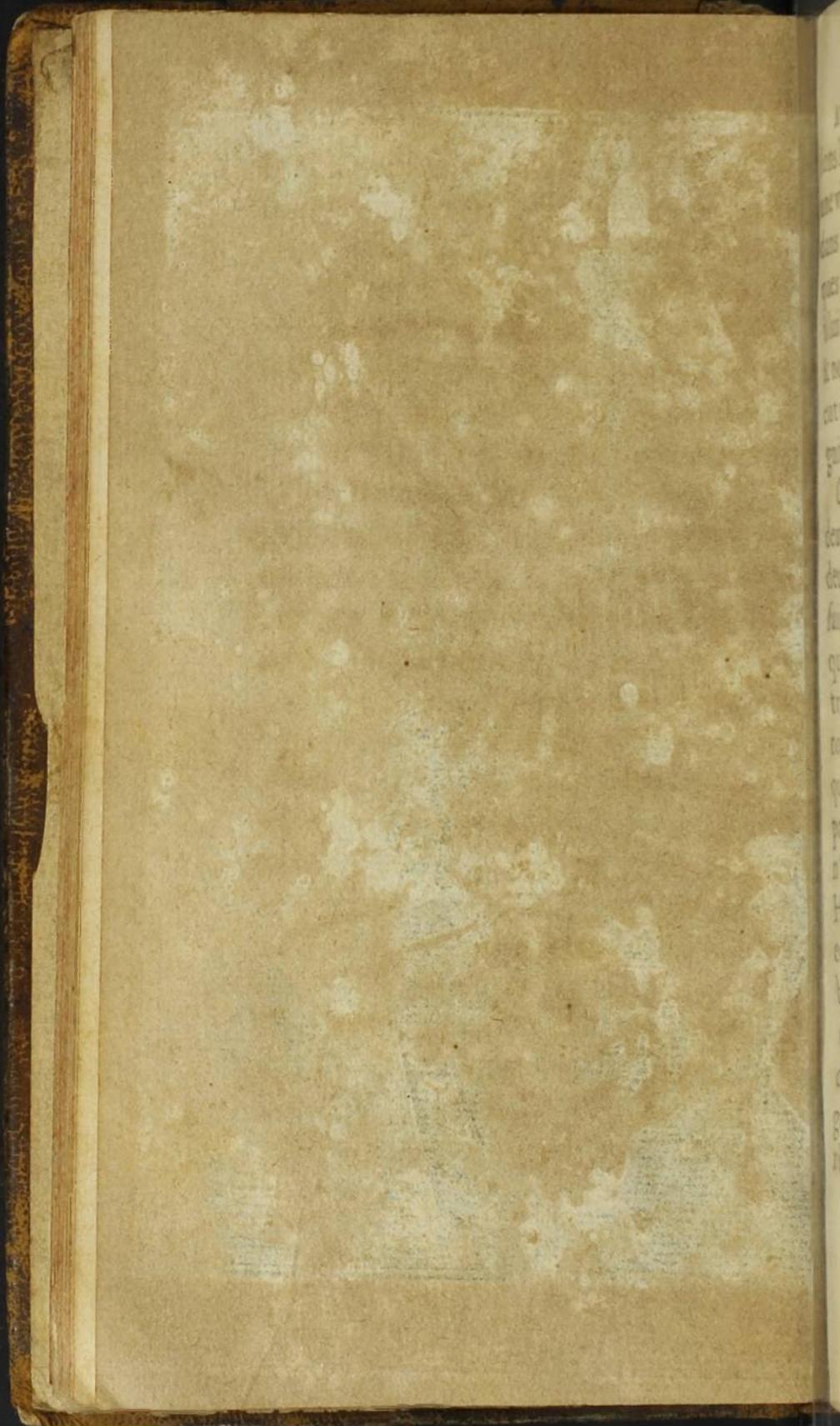
Au reste nous nous éloignions avec soin de cette dernière Isle, parce que le détroit est de ce côté-là rempli de bancs de sable & d'autres écueils très-dangereux.

Le 16. nous mîmes à la voile au lever du Soleil, & après avoir fait cent routes différentes, toujours guidez par la sonde, nous trouvâmes tout à coup 4. brasses de profondeur, sans sçavoir dé-

formais où étoit le Canal dont nous nous étions écartez sans nous en appercevoir. Irrésolus sur le parti que nous avions à prendre, nous jettâmes l'ancre, & une heure après, tandis qu'on consultoit sur le peril present, on s'apperçût que le fond étoit encore diminué d'une demie brassé, enforte qu'il ne s'en falloit pas un pied que le Vaisseau ne fut échoué. La peur se mit de la partie, & augmenta le danger; les Matelots n'écoutoient plus les ordres de leurs Officiers, chacun commandoit, personne n'obéissoit. Enfin la nécessité nous rendit injustes, & nous empêcha même de faire des reflexions sur le peril où nous allions nous exposer. Nous tirâmes un coup de Canon à boulet sur un Brigantin Malays qui passoit alors entre la terre de *Sumatra* & notre Vaisseau. Les Malays amenerent aussi tôt leurs

voiles, & nous nous embarquâmes cinq ou six dans la Chaloupe avec des armes, sans sçavoir encore précisément ce que nous allions faire, ni quel étoit notre dessein. Pour moi je crois en vérité que je n'entrai dans la Chaloupe que poussé par un premier mouvement dont je ne fus pas le maître. Si-tôt que nous eûmes laissé le Vaisseau, le Capitaine nous cria avec le Porte-voix de faire tous nos efforts pour amener un Pilote, de gré ou de force. Nous abordâmes ce Brigantin, où il ne parut d'abord que 7. ou 8. hommes qui achevoient de charger quelques petits Canons de bronze. Le Chef de ces Indiens nous ayant demandé par signes ce que nous voulions, nous lui répondîmes dans le même langage, que nous souhaitions avoir un Pilote pour nous conduire dans le Canal du Détroit, & que nous ne vou-





lions leur faire aucun tort. Alors une vieille femme que je vis assise dans un coin m'ayant dit quelques mots en jargon Portugais, il lui dit quels étoient nos besoins & nos intentions, mais elle ne les eut pas plutôt connus, qu'elle feignit de ne me pas entendre.

Cependant nous avions posté deux de nos gens à la poupe, & deux à la proue, avec ordre de faire feu sur les Malays en cas qu'ils nous attaquaient avec trop d'avantage. Ceux qui étoient à la proue nous avertirent que le Brigantin étoit emporté par le courant, & que les Malays n'avoient point jetté l'ancre. Heureusement ils n'avoient pas eu la malice de couper leurs Cables, car s'ils l'avoient fait, nous étions perdus sans ressource, comme vous l'allez voir. Nos gens jetterent donc l'ancre, & arrêterent ainsi ce Bâtiment qui

s'étoit déjà fort éloigné du nôtre, même hors de la portée du Canon. Nous fîmes ensuite embarquer par force la vieille femme, le Capitaine qui se disoit son fils, sa femme, & deux Malays Matelots, ôtages que nous crûmes nécessaires à notre seureté. Comme nous jettions ces gens assez rudement dans notre Chaloupe, ils jetterent quelques cris, & aussitôt plusieurs Malays sortirent du fond de cale avec un visage mécontent & un air si irrité, que nous eûmes peur qu'ils n'eussent formé quelque dessein contre nous. Nous jettâmes tous comme unanimement un regard triste sur notre Vaisseau, & nous vîmes avec douleur qu'il étoit impossible qu'il nous secourut. Cependant il n'y avoit pas à balancer, & il falloit soutenir la gageure. Quoiqu'en entrant dans le Brigantin nous n'y eussions vû que

sept ou huit hommes, ils étoient néanmoins plus de soixante qui sortoient du fond de cale avec précipitation, & nous avions lieu de craindre d'être opprimez par le nombre, si nous leur donnions le tems de s'assembler & de reconnoître leurs forces & notre foiblesse. Nous chargeâmes ceux qui étoient montez les premiers. Ils tirèrent leurs poignards, & parurent résolus à se deffendre. Nous fûmes en même-tems attaquez par derriere par d'autres Malays qui s'étoient cachez dans la chambre de Poupe. Aucuns des nôtres ne fit feu sur eux: nous nous contentâmes de les repousser à coups de sabre, & de les contraindre, après une legere resistance, à rentrer dans le fond de cale. Quelques-uns furent blesséz, & les autres désarmez. Nous ôtâmes de la chambre de poupe toutes les armes qui y étoient.

toient en assez grand nombre, & dont ils n'avoient pas eu le tems de se servir, à cause de leur surprise. Nous fermâmes ensuite les écoutilles afin d'éviter une nouvelle attaque. Leurs poignards, dont la lame est faite en onde, étoient longs de deux pieds, & j'en crois la blessure mortelle. Les Indiens Orientaux se servent presque tous de ce poignard, à qui ils donnent le nom de *Cris*.

Notre intention n'avoit point été de leur faire tant de mal, mais nous craignîmes, selon beaucoup d'apparence, qu'ils n'eussent dessein de nous en faire. Nous les ménageâmes autant qu'il nous fut possible, & cette petite aventure auroit été bien plus sanglante si nous nous étions servis de nos armes à feu. Quoiqu'il en soit notre procédé fut violent, & ces Indiens qui n'entendoient point notre langue, étoient dispensez

de juger favorablement de nos intentions , surtout voyant que nous abordions leur Vaisseau à main armée. D'un autre côté la conjoncture où nous nous trouvions rendoit la violence nécessaire , & ils nous auroient massacrez si nous nous étions amusez à les convaincre par belles raisons de la droiture de notre intention.

Après cette expedition tout fut calme dans le Brigantin. Nous prîmes toutes les armes que nous y trouvâmes , & les six petits Perriers de fonte qui étoient chargez , & nous les embarquâmes dans notre Chaloupe, dans la crainte qu'ils ne s'en servissent contre nous lorsque nous retournerions vers notre Vaisseau. Le Capitaine du Brigantin , que nous emmenions , donna ses ordres à ses Matelots , & nous partîmes avec ce nouveau Cortège.

Ces malheureux Malays pleuroient amerement. La vieille femme seule regardoit tout d'un œil sec. Elle me dit même d'un ton hardi dans son jargon Portugais qu'elle ne craignoit rien, & que si nous étions Chrétiens, nous ne serions pas assez injustes pour les arracher du sein de leur Patrie, & pour les emmener esclaves. Je tâchai de la rassurer & de lui faire comprendre que loin de les traiter en esclaves, on les récompenseroit de leurs peines, & qu'on leur restitueroit tout ce qui avoit été enlevé du Brigantin. Lui ayant ensuite demandé de quel Pays elle étoit, où elle alloit, elle me répondit qu'elle étoit de *Camboa*, Factorie Hollandoise, que son fils avoit armé le Brigantin pour porter du ris à *Batavia*, dans la grande *Java*, & que les Malays qui y étoient embarquez étoient passagers, &c.

Le Capitaine Indien devenu Pilote malgré lui, s'étant mis en devoir de nous retirer du danger où nous étions, fit entendre qu'il falloit lever l'ancre, & aller la mouiller à une portée de fusil plus loin, où nous trouverions six brasses de profondeur. On leva l'ancre, & nous passâmes la nuit dans l'endroit qu'il nous avoit indiqué, parce qu'il étoit trop tard pour oser faire route dans un détroit si dangereux.

Pendant la nuit deux Pilotes s'embarquerent dans la Chaloupe pour sonder autour du Vaisseau, & jusqu'à une lieue plus avant dans le détroit, ne voulant pas nous fier aveuglement à notre Pilote étranger, qui par ignorance, ou peut-être même par malice, pouvoit nous rejeter dans un nouveau péril.

Le 17. nous fûmes fort surpris de ne plus voir le Brigantin Ma-

lays qui s'étoit échappé à la faveur de la nuit. Le Capitaine Indien pleura , s'arracha les cheveux , & nous reprocha la perte de son Vaisseau , prétendant que les passagers Malays avoient profité de son absence pour le lui enlever. Il fit des plaintes si touchantes qu'il nous donna de la compassion. Cependant de peur de charger notre conscience d'une pareille injustice , nous fîmes toutes sortes de raisonnemens pour nous persuader à nous-mêmes , aussi-bien qu'à ce pauvre Indien , que le Brigantin s'étoit retiré derrière quelque pointe de l'Isle *Sumatra* , dans la crainte d'une nouvelle attaque: mais l'Indien ne se pouvoit consoler , & son inquiétude vraie ou fausse étoit peinte sur son visage. Il nous pria de le faire mettre à terre à la dernière pointe du Sud de l'Isle *Sumatra*, & comme nous n'avions

plus besoin de son secours, on se disposa à lui donner cette satisfaction. L'esperance de la liberté, (car il avoit toujours appréhendé d'être esclave) & les présens que nous lui fîmes, semblerent lui avoir ôté une partie de la douleur qu'il avoit témoigné pendant tout le jour. On lui donna vingt pieces de huit, un sac de biscuit, trois bouteilles de vin, deux flacons d'eau-de-vie, de la poudre & des balles, qu'il avoit demandé pour se deffendre des bêtes fauves qui sont fort communes sur le rivage de *Sumatra*. On lui restitua ses Canons, ou Perriers de bronze, les Lances & trois fusils que nous avions enlevés de la chambre de Poupe de son Vaisseau, & il s'embarqua avec sa troupe dans notre Canot.

Le desir de contempler de plus près l'Isle de *Sumatra* m'engagea à m'embarquer aussi avec trois

Officiers qui servoient d'Escorte à nos Indiens. Nous nous armâmes chacun d'un fusil & d'un sabre, & nous mîmes à la voile, faisant route vers *Sumatra*, tandis que notre Vaisseau continuoit la sienne à petites voiles pour doubler la derniere pointe du Sud de cette Isle, où finit le détroit de *Banca*. Nous nous approchâmes de terre à une portée de fusil. Le rivage étoit bordé d'un grand banc de vase, où nous nous engageâmes, & d'où nous ne nous retirâmes qu'avec beaucoup de peine. Il nous fut impossible de toucher au rivage, & nous côtoyâmes l'Isle dans l'esperance de trouver quelque lieu commode pour faire débarquer nos Indiens, dont l'impatience augmentoit à mesure que les moyens nous manquoient de leur procurer la liberté.

Nous avions déjà fait plus

d'une lieue de long de ce rivage, lorsque nous apperçûmes une petite Pirogue qui navigeoit sur la vase. L'Indien qui la conduisoit l'abandonna si-tôt qu'il nous eut apperçû. Nous nous approchâmes encore du rivage jusqu'à un pied de profondeur. Un de nos Indiens s'étant dépouillé, voulut essayer s'il pourroit gagner la terre en courant legerement sur la vase, mais il ne fut pas plûtôt entré dans l'eau qu'il enfonça jusqu'au col; on le retira, & nous continuâmes notre route.

Le rivage étoit planté d'arbres, dont les racines étoient couvertes de cette vase qui bordoit toute la Côte. Nous vîmes plusieurs Chats-Tigres, des Herons & d'autres animaux qui nous firent connoître que la précaution que le Capitaine Indien avoit eu de demander de la poudre, n'étoit pas mal fondée.

Enfin après avoir vogué plus de deux heures, nous touchions presque à la pointe du Sud de l'Isle lorsque notre Vaisseau jetta l'ancre, & nous fit un signal, auquel nous ne comprîmes rien d'abord, mais qui devint intelligible un moment après. Nous doublions la pointe du Sud lorsque nous apperçûmes une petite Galiotte à rames qui navigeoit le long de la Côte, & qui venoit à notre rencontre. Nous ne sçavions quel parti prendre : nous n'étions que six hommes armez dans le Canot, le reste des Matelots n'avoit que ses rames pour toute deffense. Cependant nous resolûmes d'aborder cette Galiotte, voulant, à quelque prix que ce fut, nous débarasser des Malays qui commençoient à nous être incommodés. Nous avions l'avantage du vent, & nous en profitâmes pour mettre la Galiotte.

te entre la terre & nous.

Cependant l'allarme étoit dans notre Vaisseau, où l'on crût que cette Galiotte ne manqueroit pas de nous attaquer, lorsque les Indiens se seroient apperçûs de notre petit nombre. On arma la Chaloupe, où presque tous les Officiers & les Passagers s'embarquerent pour accourir à notre secours. Ils avoient déjà fait la moitié du chemin lorsque nous abordâmes la Galiotte. C'étoit un Bâtiment ras & sans Canons. Nous y vîmes une vingtaine d'Indiens à demi nuds, au milieu desquels il y avoit une espece de petit Prince ou Gouverneur d'un Canton de *Sumatra*. Nous couchâmes en joue ce grave personnage à qui la peur sembla ôter la raison. Ses gens aussi épouvantez que lui, resterent immobiles, & se crurent perdus ou massacrez, tant notre abord avoit été brus-

que. Ils avoient pourtant un grand nombre d'armes, des *Cris* ou poignards semblables à ceux dont je vous ai déjà parlé. La vieille femme qui étoit avec nous les rassura & parla avec eux pendant quelque tems. Leur Chef, après cette conversation, porta ses mains à sa tête & nous salua à la maniere des Maures. Cette courtoisie n'empêcha point que deux des nôtres ne se tinssent toujours dans une posture capable de l'intimider. Il étoit revêtu d'une longue robe de toile peinte, un grand chapeau tissu de joncs couvroit sa tête, & la garantissoit des ardeurs du Soleil. Ses doigts étoient chargez d'anneaux & de petites Emeraudes. La plupart de ses gens étoient nuds, à la reserve de ce que les peuples les plus sauvages ont soin de tenir couvert.

Nos Indiens nous prierent de

les laisser dans cette Galiotte , parce qu'en remontant le détroit ils esperoient retrouver plus facilement leur Brigantin. Nous leur accordâmes volontiers ce qu'ils demandoient : on leur donna les provisions que nous avions embarquées , leurs six Perriers, &c. Mais parce que la rencontre de la Galiotte nous avoit obligez à charger leurs fusils , nous les déchargeâmes avant que de les rendre , de peur qu'ils ne s'en servissent contre nous. Ceux qui venoient à notre secours ayant entendu cette décharge, & croyant que nous étions aux mains avec ces nouveaux Indiens, firent plusieurs efforts pour se joindre à nous ; mais les vents & les courans leur étant contraires , ils ne purent venir à bout de leur dessein. Nous les tirâmes de peine en arrivant sur eux.

Cependant nous ignorons en.

core si ces malheureux Indiens purent retrouver leur Vaisseau ; & je ne sçai si la necessité pressante & le danger où nous nous trouvâmes pourra justifier notre action , & si nous ne sommes que la cause innocente de la perte que le Capitaine Indien a pû faire dans cette occasion. Nous lui demandâmes en le quittant s'il esperoit retrouver son Vaisseau , mais il ne répondit rien , & la vieille femme , plus sensible à l'offense qu'elle avoit reçûe qu'à la maniere obligeante dont nous en avions usé dans la suite avec elle , garda un profond silence , soit qu'en effet elle craignit la perte du Brigantin , soit que pour se vanger de nous elle voulut se servir de nos propres remords ; car elle avoit bien pu remarquer que nous étions mortifié de leur embarras. Quoiqu'il en soit , notre Vaisseau appareilla dès que nous fîmes de retour.

Je ne vous dirai rien, Monsieur, de l'Isle *Sumatra*, elle est aujourd'hui trop connue par les Relations que les Hollandois en ont fait, & par le fameux Royaume d'Achem qui en est la plus riche partie. On la met au nombre des plus grandes Isles de l'Océan. Elle forme trois détroits considérables; vers le Septentrion celui de *Mulaca*, avec la terre de *Malaya*; à l'Orient, celui de *Banca*, avec l'Isle de *Banca*; au Midy, celui de la *Sonde*, avec l'Isle de *Java*.

Vers le soir nous jettâmes l'ancre à 6. brasses de profondeur, ayant l'Isle de *Lucipara* à l'Est $\frac{1}{4}$ de Nordouest, à trois lieues de distance.

Le 18. nous mîmes à la voile, & à la pointe du jour on envoya la Chaloupe avec un Pilote pour sonder sur le banc de sable qui entoure l'Isle de *Lucipara*. Ce

banc se trouva beaucoup plus loin de *Sumatra*, & plus près de *Lucipara* qu'il n'est marqué sur les Cartes : mais cette erreur n'est pas un deffaut qu'on puisse reprocher aux Geographes, & il vaut mieux marquer le danger plus proche afin de reveiller la prudence des Pilotes. On trouva trois brasses & demie de profondeur sur les açoves de ce banc. Nous suivions toujours notre Chaloupe qui naviguoit à un quart de lieue devant nous, le Pilote marquant avec un Drapeau le uombre des brasses de profondeur qu'il trouvoit en sondant.

Nous naviguâmes jusqu'à midi à la distance d'une lieue de *Sumatra*. Nous gouvernâmes ensuite au Sud, & au S $\frac{1}{4}$ SO. à la faveur d'un vent d'*Est*. La Chaloupe revint à bord, & le Pilote rapporta que dans toutes ses sondes il n'a-

voit pas trouvé moins de six brasses d'eau à une lieue de distance de *Sumatra*, ce qui doit engager ceux qui voudront entrer dans le détroit de *Banca*, ou en sortir par cet endroit, à ranger plutôt *Sumatra* que *Lucipara*. On observa la latitude qui fut meridionale de trois degrez 24. minutes. Nous faisons route au SO $\frac{1}{4}$ S. & le Pilote ayant averti que le fond étoit diminué de deux brasses, on gouverna au SSE. le fond ayant encore diminué, on mit le Cap au Nord $\frac{1}{4}$ Nord'Est pour ne pas tomber sur un banc de sable, qui est au large de l'Isle *aux grands Arbres*, ainsi nommée à cause de plusieurs Arbres très-hauts qu'on apperçoit de fort loin. Il est certain que ce banc est beaucoup plus au large de cette Isle qu'il n'est marqué sur les Cartes. Il faut même que les courans portent au Sud avec une rapidité

étonnante , puisque , selon notre estime , nous pensions n'avoir fait que 7. ou 8. lieues depuis *Lucipara* jusqu'à l'Isle *aux grands Arbres* , & cependant les Cartes marquent 18. lieues de distance. Un grain nous obligea de continuer la route au Nord , à la sonde de 7. brasses. Une heure après nous virâmes de bord , & fîmes route au S. E. & puis au S. $\frac{1}{4}$ SO. jusqu'à l'occurrence de 8. brasses. L'air étoit chargé de nuages qui sembloient menacer d'un orage prochain. La nuit s'avançoit , & l'obscurité ne permettant plus de faire route , nous jettâmes l'ancre pour attendre le jour.

Voilà un détail bien ennuyeux , Monsieur , & je ne sçai comment je m'y suis engagé , surtout en écrivant à une personne qui est trop sage , & trop amie de son repos pour naviguer jamais dans ces Mers. J'aurois supprimé toutes
les

les circonstances de ce Voyage, si je n'avois fait reflexion que je ne suis pas assez malheureux pour être le seul curieux qui soit au monde, & que cette Relation pourra peut-être un jour servir à quelqu'un de vos amis, qui aura la curiosité de vouloir voir ces mêmes Mers dont je vous entretiens. Quant à moi je benis le Seigneur, en vous écrivant, de m'avoir préservé de tant de dangers, dont le souvenir ne cause qu'un plaisir rempli d'amertume.

Le 19. nous levâmes l'ancre, & nous fîmes route à l'E. N. E. ou plutôt le calme nous empêcha de tenir aucune route certaine. Nous appercûmes un Vaisseau assez près de nous qui étoit démâté de son grand mâts. A neuf heures du matin le vent se leva du côté du Nord, & nous gouvernâmes pendant tout le jour au S. S. O. & au S. O. $\frac{1}{2}$ S. Dans le tems qu'on ob-

servoit la latitude, les Sentinelles virent une Isle à 9. lieues de distance, laquelle ne pouvoit être qu'une des deux Isles qu'on appelle *les deux Sœurs*, ou *las Hermanas*. La latitude étoit de 5. degrez 21. minutes. Dorénavant toutes les latitudes seront méridionales.

Vers le soir le vent cessa entièrement: nous étions alors par le travers des deux Isles *las Hermanas*, & nous en passâmes de si près, à la faveur du courant, que nous eussions pû y jeter une pierre. Ce ne sont, à proprement parler, que deux petits Rochers couverts d'arbres; il n'y a point d'écueils à craindre quand on passe entre ces Isles & *Sumatra*, mais il faut éviter de passer au large, c'est-à-dire à l'*Est*, à cause de plusieurs Vigies & autres Roches dangereuses qui sont à fleur d'eau. Les courans porterent toujours au

AU TOUR DU MONDE. 51

Sud. Nous jettâmes l'ancre à minuit, & nous n'aurions pas même osé faire voile si long-tems si la Lune ne nous avoit été favorable.

Le 20. on leva l'ancre au lever du Soleil, & on fit route au SO. & au SSO. en conservant la sonde depuis 7. jusqu'à 11. brasses de profondeur. Nous vîmes bien-tôt la terre de tous côtez, c'est-à-dire toute la Côte Orientale de l'Isle *Sumatra* à stribord, (pour me servir des termes du métier) plusieurs Isles à babord, & l'Isle de *Java* devant nous. Cette partie de l'Isle *Sumatra* est fort montagneuse. Il y a une montagne ronde dont le sommet se termine en pyramide, laquelle dénote l'entrée du détroit *de la Sonde*. Nous observâmes que la distance, depuis les Isles *las Hermanas* jusqu'à ce détroit, n'est pas si grande que les Cartes la marquent. Nous vî-

mes bien-tôt aussi l'Isle appelée par les Hollandois *la grande Toque*, parce qu'elle ressemble à un bonet flamand. Cette Isle sert encore à reconnoître l'entrée du détroit. Les vents étoient si foibles & si variables, qu'il n'y avoit que les courans qui nous faisoient avancer ; mais de peur qu'ils ne nous jettassent sur *la grande Toque*, nous mouillâmes à une demie lieue de distance de cette Isle, à 45. brasses de profondeur. On envoya deux Pilotes pour sonder autour de cette Isle, & je m'embarquai avec eux pour la voir de plus près. Nous en fîmes le tour sans oser y descendre, parce que le rivage nous parut être bordé d'écueils, & qu'il étoit à craindre que notre Canot ne s'y brisât. Nous nous en approchâmes néanmoins de si près, qu'un homme un peu alerte auroit pû y sauter. La Lune étant pleine, nous

AU TOUR DU MONDE. 52

pûmes voir fort distinctement les arbres de cette Isle , qui forment , avec leurs branches , un berceau naturel , dont la forme extérieure , par l'inégalité du terrain , est convexe , & donne à cette Isle la figure d'une toque. Son circuit est d'environ 400. pas. Il n'y a aucun écueil à craindre à un jet de pierre du rivage , & on y trouve 30. brasses de profondeur. Un Vaisseau surpris par le calme ne doit pas balancer à jeter l'ancre à l'embouchure du détroit , parce que les courans le porteroient infailliblement sur cette petite Isle.

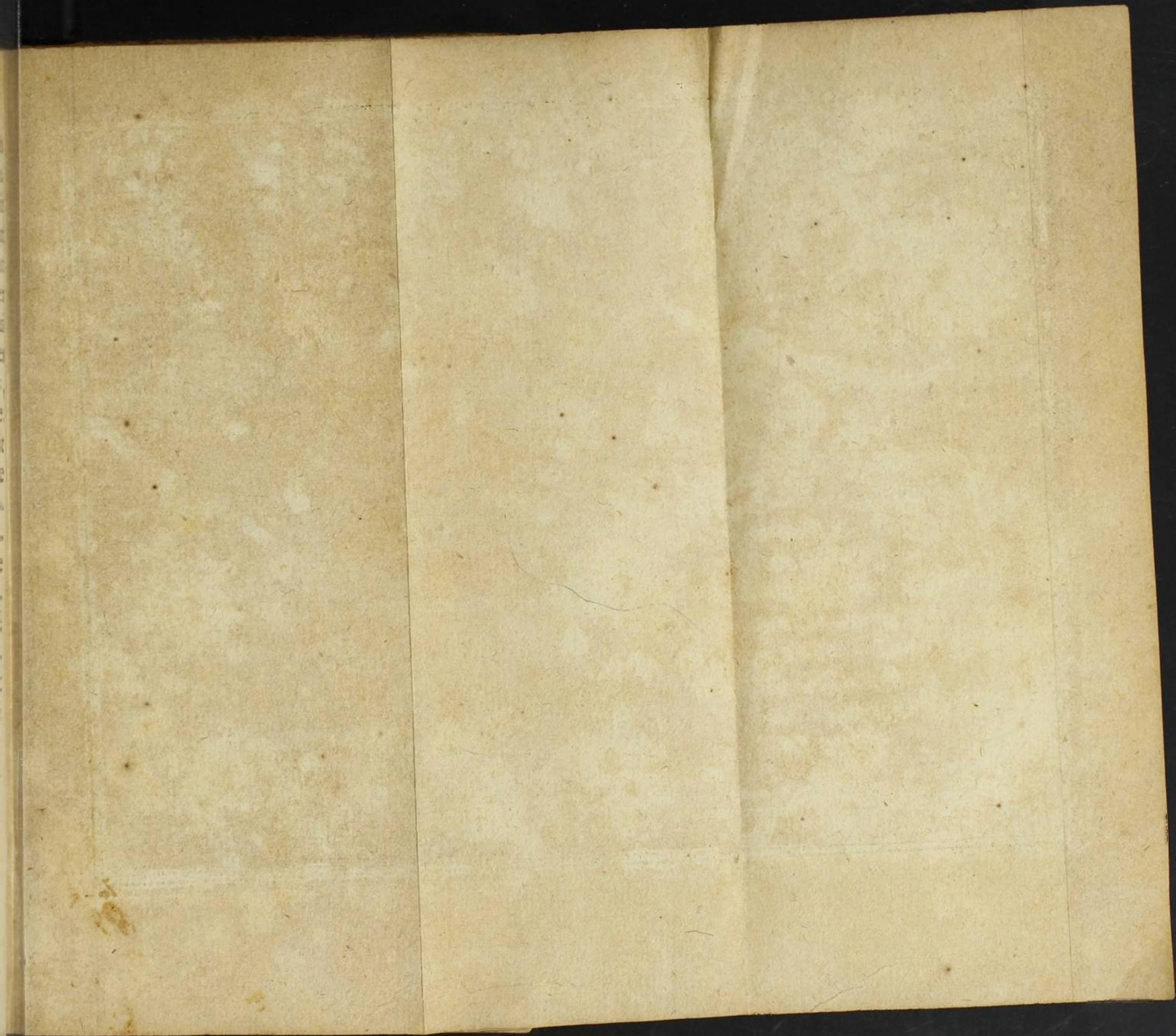
Etant si voisins de Batavia , il étoit assez naturel que nous allâsions relâcher dans un Port où l'abondance regne , & que son commerce rend le plus riche & le plus beau Port des Indes Orientales ; cependant nous n'eûmes pas même la pensée d'y aborder , dans la crainte que les Hollan.

dois, Nation jalouse de son commerce, ne cherchassent à nous faire quelque insulte. Ils ne souffrent qu'avec peine que les autres peuples de l'Europe entreprennent le passage du détroit de la Sonde. Ils se sont acquis un Empire si redoutable dans ces Mers, qu'ils croient pouvoir tout y commettre impunément. Je me suis étonné cent fois que les François, les Anglois, les Espagnols, les Portugais n'ayent point encore cherché à se vanger des injures qu'ils ont reçues de cette ambitieuse Nation, & qu'ils ayent souffert qu'elle soit devenue si puissante. En effet, les Hollandois, après avoir chassé les Portugais & les Espagnols de la plûpart de leurs Colonies, surtout des Isles Moluques, du détroit de *Malaca*, & de l'Isle de *Ceylan*, se sont rendus les maîtres, & les seuls arbitres du commerce des

Épiceries, & se sont fortifiez d'une maniere qu'il seroit presque impossible aujourd'huy de les chasser de leur conquête, à moins que toutes les Puissances que je viens de nommer ne se li-gassent pour en venir à bout. Ce commerce immense rend cette République formidable à ses voi-sins, & lui fait usurper le titre de maîtresse de l'Océan Indien.

Nous aimâmes donc mieux al-ler chercher du secours parmi les Barbares, que d'en mandier à des Peuples si peu traitables. Le 22. nous filâmes notre Cable au point du jour pour profiter d'un léger vent du Nord, & notre Chalou-pe resta pour lever l'ancre. Ce vent ne dura gueres, mais les courans supléerent à son deffaut, & nous pousserent avec rapidité dans le détroit. On observa à mi-dy la latitude qui fut de 6. degrez 15. minutes. Les vents s'étant le-

vez ensuite vers le N. N. E. nous
ferrâmes nos voiles pour atten-
dre notre Chaloupe qui tar-
doit un peu à nous joindre; cependant
nous pouvions voir distinctement
le rivage de l'Isle de *Java*, & les
habitations des Javanois, qui
sont situées sur le Côteau des
Montagnes, & dans les Vallées,
ce qui forme un Paysage agréable.
Nous vîmes des Campagnes fort
vastes, & des Champs plantés de
Ris, dont la recolte étoit pro-
chaine, autant que nous en pû-
mes juger par la couleur jaune
des épis. Les Montagnes ne pa-
roissent pas fort hautes du côté
du détroit, mais elles sont cou-
vertes d'arbres vers leur cime, &
le Côteau est défriché & cultivé
avec beaucoup de soin. Notre
Chaloupe étant arrivée au cou-
cher du Soleil, nous jettâmes l'an-
cre peu de tems après, n'osant
pas faire voile pendant la nuit.



DETROIT DE LA SONDE



AU TOUR DU MONDE. 56

Le voisinage de la terre excita ma curiosité. Je m'embarquai dans le Canot à 9. heures du soir avec trois Officiers & autres passagers, à dessein d'aller chercher à terre des herbages pour nos Bestiaux, & faire la pêche de la Tortue. Ce petit ouvrage ne fut pas heureux: les éclairs, la pluye & l'orage nous ayant mis au risque de périr, nous entrâmes dans une petite Baye qui a une lieue de longueur d'un cap à un autre, où nous trouvâmes la mer moins agitée, mais le rivage étoit bordé d'un banc de roches, & nous eûmes beaucoup de peine à trouver un lieu propre à débarquer. L'air étant devenu plus serrein, & la Lune ayant dissipé les nuages & les ténèbres, nous trouvâmes un petit Havre où nous entrâmes par un Canal bordé des deux côtez de roches & d'écueils. La mer y étoit tranquille, &

nous descendîmes à terre avec assez de facilité. A peine étions-nous sur le rivage, qu'une terreur panique s'empara de nos esprits, & faillit à nous faire rentrer avec précipitation dans notre Canot. Nous apperçûmes sur le sable des traces recentes de plusieurs animaux que notre imagination nous fit prendre pour des traces de Lions & d'autres bêtes de cette espece dont nous sçavions que cette Isle étoit pleine. Nous nous encourageâmes les uns & les autres, & chacun eut honte de sa frayeur. Nous nétoyâmes nos armes, & nous nous mîmes en état de nous deffendre contre les attaques des hommes & des bêtes. Nos Mariniers allumerent un grand feu : nous sechâmes nos habits, & quelques bouteilles de vin que nous avions apportées, nous donnerent des forces nouvelles & un nouveau courage.

Il y avoit sur le rivage un bois fort épais, au milieu duquel couloit un ruisseau dont l'eau étoit fade & somache à cause du voisinage de la mer. Nous aurions voulu trouver une eau plus douce pour nous rafraichir, & pour nous faire perdre le mauvais goût de l'eau corrompue que nous buvions depuis six semaines : mais pour en avoir, il falloit remonter le long de ce ruisseau & pénétrer dans le bois, & c'est ce qu'aucun de nous n'osoit faire de peur de reveiller quelque animal hargneux. La crainte nous rendit sages, & nous fit même oublier notre soif. D'ailleurs nous entendions un bruit si étrange dans ce Bois, qu'il auroit fallu être le frere aîné de Don Quichotte pour vouloir tenter l'aventure.

Ceux qui n'étoient point armés s'embarquerent dans le Canot pour pêcher, tandis que nous

restâmes à terre pour examiner si parmi les traces des animaux qui étoient imprimées sur le sable, nous pourrions en trouver quelques-unes de Tortues. Notre recherche fut aussi inutile que le travail de nos Pêcheurs qui ne purent prendre aucun poisson, quoique nous eussions reconnu à plusieurs marques que cette Baye étoit fort poissonneuse. Nous remplîmes notre Canot d'herbages & de feuilles d'arbres, & nous rejoignîmes notre Vaisseau.

Il n'y a point de doute que cette partie de l'Isle de *Java* ne soit habitée, & nous avons vû, comme je vous l'ai déjà dit, plusieurs habitations, & des Villages même assez grands : cependant nous n'apperçûmes personne dans cette Baye, ni aucunes traces d'hommes. Les Hollandois qui se sont rendus maîtres de la plus grande partie de *Java*, où ils ont les Vil-

les & Forteresſes de Batavia & de Bantam , qui ſont comme le rendez-vous de tous les Vaiſſeaux des Indes Orientales ; les Hollandois , diſ-je , abordent quelquefois à ces Côtes , & enlevent les Beſtiaux des Javanois , ainſi ces Inſulaires ſont toujourns ſur leurs gardes , & ſi-tôt qu'ils voyent un Vaiſſeau , ils retirent leurs troupeaux des Côtes de la Mer , & les conduiſent vers les montagnes. Je ſuis perſuadé que la vûe de notre Vaiſſeau leur avoit fait craindre quelque traitement ſemblable.

Le 23. nous mêmes à la voile ; faiſant route à *Oueſt* $\frac{1}{4}$ *Sud'Oueſt* à la faveur d'un vent de *Nord'Est*. A midy nous reconnûmes l'Isle *du Prince* , & la dernière pointe de l'Isle de *Java* , où finit le détroit de la Sonde.

Nos Inſtructions portoient qu'il falloit relâcher à l'Isle *du Prince*

pour y faire de l'eau , mais ayant considéré que cette Isle étoit inhabitée , nous aimâmes mieux relâcher à une petite Isle qui n'est séparée de *Java* que par un bras de mer peu large , parce que la disette d'eau n'étoit pas le seul de nos besoins , & que nous manquions encore de légumes , de ris , &c. De plus nous esperâmes qu'un Pays qui nous paroissoit si fertile & si abondant , pourroit pourvoir à toutes nos necessitez.

On jetta l'ancre à une demie lieue de cette petite Isle à 20. brasses de profondeur , & à une lieue de distance de *Java*. On arma la Chaloupe & le Canot pour aller chercher le long de l'Isle de *Java* une Aiguade facile. Les Officiers eurent ordre de parler avec les Indiens , en cas qu'ils en rencontraissent quelques-uns , & de les engager par des manieres douces & affables à trafiquer

avec nous. Une heure après avoir jetté l'ancre, nous vîmes plusieurs Bateaux qui traversoient un petit Canal qui est entre *Java* & la petite Isle. Je m'étois embarqué dans la Chaloupe : l'expérience du passé nous fit tenir sur nos gardes, & le moindre Matelot étoit armé. Le Canot alla à l'Isle de *Java*, où l'on ne pût trouver de lieu propre à faire de l'eau, à cause des rochers qui bordoient le rivage. L'eau tomboit du haut d'une montagne, comme par cascades : mais la difficulté d'aborder au rivage, & de rouler les futailles jusqu'à une élévation où l'eau avoit creusé un large bassin, fit résoudre l'Officier à retourner à bord du Vaisseau pour faire rapport de ce qu'il avoit trouvé.

Pour nous nous entrâmes avec la Chaloupe dans le Canal, & nous descendîmes dans la petite Isle avec beaucoup de facilité.

Nous vîmes d'abord cinq ou six Cabannes semblables à celles de nos Pêcheurs , d'où sortirent quelques Indiens à demi nuds. Les uns portoient un *Cris*, ou poignard à leur ceinture; les autres étoient armez d'une longue lance. Ils nous reçurent assez bien en apparence , & de notre côté nous leur fîmes bien des caresses. Néanmoins nous connûmes qu'il ne seroit pas facile de traiter avec eux à cause de leur défiance. Ils nous firent comprendre par signes que leur petite Isle étoit déserte , & que nous n'y pourrions trouver ni ris , ni Bestiaux , ni volailles , & qu'ainsi il étoit inutile de vouloir pénétrer plus avant : que du côté de *Java* nous trouverions un peu de ris , & peut-être quelques Bœufs : que nous y ferions de l'eau fort aisément à l'embouchure de cinq ou six petites Rivieres qui se jettoient

AU TOUR DU MONDE. 64
dans le Canal. Tout ce discours
ne tendoit qu'à nous détourner
du dessein d'entrer dans la petite
Isle où ils avoient (comme nous
le scûmes ensuite) leurs habita-
tions , leurs femmes & leurs en-
fans. Ils sont dans une continuel-
le appréhension que les Hollan-
dois ne les enlèvent & ne les ren-
dent esclaves. La peur , & peut-
être l'expérience leur fait croire
que tous les Peuples blancs sont
Hollandois. *

Nous ne voulûmes point aller
plus avant de peur de les mécon-
tenter. Nous les régalâmes de
mouchoirs de coton , & ils paru-
rent si satisfaits de nos caresses ,
que nous nous flattâmes qu'ils se
familiariseroient dans la suite
avec nous.

Nous traversâmes le Canal
pour aborder dans l'Isle de *Java*.
Nous y trouvâmes en effet cinq

* Ceux de la terre de Java avoient même choi-
si cette Isle comme un azile, ne croyant pas que
nous voulussions y aborder.

Rivieres, comme les Indiens nous l'avoient dit, dans l'espace de 500. pas; mais quoique ces cinq Rivieres soient assez larges, je crois que ce sont cinq bras de la même Riviere, & qu'elles sortent toutes de la même source. Le Canal ou détroit a un quart de lieue de largeur. Du côté de la petite Isle il y a 12. ou 15. brasses de profondeur. Son rivage est couvert de coquillages curieux, & de diverses couleurs. Du côté de *Java* il y a un banc de sable qui s'étend jusqu'à la moitié du Canal, ainsi le passage est assez étroit, & un Vaisseau ne le doit tenter que dans un extrême besoin. Nous laissâmes six hommes dans la Chaloupe avec leurs armes pour se deffendre, en cas que les Indiens voulussent former quelque entreprise contr'eux. On leur défendit sur tout de mettre pied à terre, sous quelque prétexte que ce fut. Nous partîmes ensuite au

nombre de douze pour aller chercher une aiguade.

L'eau de toutes ces Rivieres étoit somache, & ne pouvoit absolument nous servir. Nous marchâmes le long du rivage, & nous traversâmes assez aisément quatre Rivieres, en portant nos fusils sur nos têtes. Au passage de la dernière, nous vîmes à l'autre bord une troupe d'Indiens qui sembloient tenir conseil entr'eux. Nous fîmes halte, & nous les invitâmes à nous venir trouver, en leur montrant des Mouchoirs de Coton. Ils nous firent les mêmes signes, & nous inviterent à passer la Riviere. Il y avoit du risque à l'entreprendre, parce qu'outre qu'elle étoit profonde, ils pouvoient encore nous attaquer dans ce passage, si le resultat de la conference qu'ils avoient eue ensemble nous avoit été peu favorable. Cependant l'esperance de trou-

ver par leur moyen une aiguade facile, nous fit résoudre à marcher vers eux. Six des nôtres traversèrent la Riviere, tandis que le reste observoit la démarche des Indiens qui étoient de l'autre côté du rivage, d'où il étoit facile de les repousser à coups de fusil s'ils attaquoient les nôtres à la sortie de la Riviere. Nos six hommes furent à peine à l'autre bord, que les Indiens épouvantés prirent la fuite, & se retirèrent dans le bois. Pour ne point augmenter leur frayeur, nous ne voulûmes point les poursuivre, ni nous engager plus avant, d'autant plus que la nuit approchoit, & que nous craignîmes d'être attaqués au passage des autres Rivieres qu'il nous falloit absolument traverser. Ce rivage étoit couvert d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvoient nous dresser des embuches, se cacher, & nous surprendre. Nous

nous pressâmes donc d'arriver au lieu où nous avions laissé notre Chaloupe, & nous y trouvâmes une nouvelle troupe d'Indiens, qui furent surpris de notre arrivée, parce qu'ils ne nous avoient point apperçûs, ayant toujours marché derrière les herbages dont tout le rivage étoit couvert depuis la Mer jusqu'au Bois. Les Matelots de la Chaloupe nous dirent que ces Indiens les avoient voulu engager à descendre à terre, mais qu'ils n'avoient osé le faire de peur de surprise, & à cause des ordres que nous leurs avions donnez. Nous caressâmes ces Indiens, & on leur donna du Tabac & des Mouchoirs de Cotton, de sorte que voulant témoigner leur reconnoissance, en nous faisant aussi quelques presens, ils monterent au haut des Palmiers, dont il y avoit un fort grand nombre sur le rivage, & cueillirent plu-

sieurs Cocos à demi mûrs, & pleins d'une liqueur douce & agréable.

Si je voulois, Monsieur, faire ce que font tous les Voyageurs dans leurs Relations, je ferois ici l'éloge du Coco. Je rapporterois toutes ses proprietéz, dont la principale, & qui renferme toutes les autres, est de fournir à tous les besoins de la vie; mais je vous renvoye aux Histoires & aux Relations des Hollandois, & generalement de tous les Voyageurs qui ont écrit des Indes. Les louanges outrées qu'on donne à ce fruit lui ont fait tort dans mon opinion, & s'il fournit à tous les besoins de la vie, ce sera sans doute aux besoins d'un Singe ou d'un Hermite.

Cependant les Matelots firent provision de ce fruit pour en donner à ceux du Vaisseau, qui depuis long-tems ne buvoient qu'une eau fade & corrompue: on

coupa aussi des herbages pour les Bestiaux , & nous nous séparâmes des Indiens , après leur avoir fait cent caresses.

Quoique ce Pays soit arrosé de Rivieres , & planté d'arbres de toutes especes , nous n'avions néanmoins pû trouver d'aiguade ni de lieu propre à couper du bois , parce qu'il auroit fallu le transporter trop loin , & qu'on vouloit ménager la santé des Matelots qui avoient beaucoup souffert dans la dernière Navigation : Navigation d'autant plus laborieuse , qu'il avoit fallu presque tous les jours jeter & lever l'ancre.

On avoit envoyé le Canot du Vaisseau pour nous avertir que sur la Côte de l'Isle de *Java* on avoit trouvé de l'eau excellente à la verité, mais trop difficile à embarquer , & qu'ainsi il falloit absolument trouver une autre ai-

guade où il y eut moins de danger & de peine. Cet avis nous obligea de passer une seconde fois à la petite Isle, où nous descendîmes d'un côté opposé à celui où nous avions déjà pris terre, & situé directement devant la rade, où notre Vaisseau étoit à l'ancre. Nous y trouvâmes heureusement une petite Riviere dont l'eau étoit douce & facile à embarquer, & un bois aisé à abattre. Nous portâmes ces bonnes nouvelles à bord du Vaisseau, où il fut résolu de commencer dès le lendemain à remplir nos Futailles. Mais comme on avoit remarqué que les Indiens avoient encore peu de confiance en nous, l'Officier eut ordre d'empêcher les Matelots de se débander & de pénétrer dans la petite Isle.

Le 24. la Chaloupe partit au lever du Soleil, & fit six voyages dans la journée. On coupa beaucoup

coup de bois, & les Matelots, chose étonnante, suivirent ponctuellement les ordres qu'ils avoient reçûs. Les Indiens de la petite Isle s'assemblerent, & envoyèrent d'abord de petits enfans pour juger, par la reception qu'on leur feroit, de ce qu'ils devoient craindre ou esperer. Le bon accueil qu'on leur fit les engagea à venir eux-mêmes trouver nos Mariniers; ils apportèrent des œufs, des Poules, des Tourterelles, des Biches qui sont de la grosseur d'un Lievre, & que ces Indiens attrapent à la course.

Le Canot partit à dix heures du matin, & nous nous armâmes encore mieux que le jour précédent. Nous prîmes terre à l'embouchure de la dernière Riviere de *Java*, où nous avons trouvé les Indiens. Nous allâmes à la Chasse sans nous écarter beaucoup du rivage. Il y a dans cette

Ille un nombre infini de Tourterelles de couleurs différentes. Il y en a de vertes avec des taches noires & blanches, de jaunes & blanches, de blanches & noires, & une espece dont la couleur est cendrée. Leur grosseur est aussi différente que leurs couleurs sont variées. Les unes sont de la grosseur d'un Pigeon, les autres sont plus petites qu'une Grive.

Il y a aussi des Singes qui vont par bandes, & qui sautent d'arbres en arbres, des Ecureuils, des Sapajoux, des Paons, des Poules *pintadas*, des Hupes, des Herons, des Grives, des Merles, des Colibris, & plusieurs autres Oiseaux dont j'ignore les noms. Je vis aussi des Lezards qui voloient d'arbres en arbres comme des Cigales, & en ayant tué un, j'admirai la variété des couleurs dont son corps étoit tissu. Il étoit long d'un pied, & il avoit quatre pattes comme

les Lezards ordinaires : sa tête étoit platte & percée au milieu , enforte qu'on auroit pû y passer une aiguille sans l'offenser : ses aîles étoient fort déliées , & ressembloient aux aîles du Poisson volant : il y avoit autour de son col une espece de fraise semblable à celle que nos Cocqs ont au-dessous du gosier. J'esperois conserver un animal si rare , mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour. Il y a aussi dans cette Isle des Oiseaux *du Paradis* , qui sont fameux par la beauté de leur plumage , mais il est malaisé de les atteindre , c'est le Renard des Oiseaux.

Les Indiens osèrent enfin se joindre à nous. Ils nous apportèrent des œufs & des Poules que nous fîmes cuire dans des pots de terre qu'ils nous prêterent. Nous leur offrîmes de nos ragoûts , mais ayant refusé d'en manger ,

nous eûmes peur qu'ils n'eussent empoisonné leurs pots de terre, & nous n'osions manger ce que nous avions aprêté. Je me souvins alors que j'avois lû dans des Relations Hollandoises que les Javanais sont Mahométans, & qu'un des Articles principaux de leur Loi leur deffend de manger avec des personnes que la diversité de Religion leur fait regarder comme impures. Je fis part de ma reflexion à mes amis, Mes exhortations, mon exemple, & plus que tout encore, leur appétit vainquit leur répugnance.

Après le repas, on se mit à pêcher; nous avions apporté une Senne que nous tendîmes sur le banc de sable du Canal. Nous prîmes des Poissons de toute espece, & des Tortues de mer, qui, contre notre attente, se trouverent enveloppées dans nos filets. Cette pêche nous réjouit beau-

coup, & nous résolûmes de la continuer, & de faire bonne provision de Tortues pour la navigation que nous allions entreprendre. Ce Poisson est une manne excellente, parce qu'il se nourrit pendant six mois de sa propre substance, & qu'il ne cause aucun embarras dans un Vaisseau.

La Tortue est un animal amphibie. La femelle va toutes les nuits pondre ses œufs sur le rivage, & se retire au matin dans la mer. Quoiqu'elle fasse un nombre presque infini d'œufs, il est rare néanmoins qu'elle puisse d'une couvée conserver plus de quatre ou cinq petits, encore que le Soleil les fasse tous éclore; car lorsque toutes ces petites Tortues se sont retirées dans la mer elles surnagent, & ne peuvent aller au fond, les Oiseaux de mer les enlèvent & les brisent en les laissant tomber sur des rochers,

de la même maniere que les Corneilles brisent les coquillages sur les Côtes maritimes de Bretagne.

On prend aussi quelquefois la Tortue de mer sur terre, c'est-à-dire, lorsqu'elle y va pondre ses œufs. On examine ses traces sur le sable, & on la suit à la piste. Sitôt qu'elle entend le bruit, elle court (mais comme une Tortue telle qu'elle est) vers le rivage: alors on lui coupe le chemin de la mer, & on essaye avec des harpons de la tourner sur le dos. Il ne faut pas la poursuivre de près, parce qu'elle jette avec ses nageoires une si grande quantité de sable, qu'on pourroit en être aveuglé.

Quant aux autres Poissons que nous pêchâmes, il y en avoit qui ressembloient à nos Turbots, à nos Vives & à nos Merlans, mais j'en vis plusieurs autres pour la première fois. Il n'est gueres possi.

ble de faire une pêche plus abondante; nous prîmes en trois coups de Senne sept Tortues & plus de deux cens autres gros Poissons. Les Indiens étoient tellement devenus nos camarades, qu'ils nous aidoyent à rendre & à tirer nos filets. Ils ne témoignoient plus de défiance, & la franchise de notre procédé les engagea à porter leurs denrées, comme ris, Poules, œufs & legumes jusqu'à notre Vaisseau. Nous nous tenions cependant sur nos gardes, & quoi qu'à notre langage & à nos manieres d'agir avec eux, ils eussent reconnu que nous n'étions pas Hollandois, nous crûmes qu'il ne falloit pas tout-à-fait nous abandonner à une confiance téméraire & imprudente.

Nous portâmes avec nos provisions l'allegresse dans notre Vaisseau, où la bonne chere fit oublier les fatigues passées, & étourdit

les esprits sur les dangers à venir. Dussiez-vous, Monsieur, me traiter de Pédant ridicule, je comparerai, ne vous déplaise, nos sept Tortues aux sept Cerfs que le pieux *Ænée* distribua à sa Flotte, & je dirai de nos Matelots ce que dit Virgile * des Troyens.

Alli se prædæ accingunt, dapibusque futuris :

Tergora diripiunt costis, & viscera nudant ;

Pars in frustra secant, veribusque tremescuntia figunt

Tum victu revocant vires.

Le 25. la pêche de la Tortue fut encore plus abondante : on en prit 16. avant le lever du Soleil. J'allai avec cinq ou six amis à la Chasse, & nous osâmes nous écarter du rivage & entrer dans le Bois, tandis que les Indiens de-

* *Æneid. Lib. 1.*

AU TOUR DU MONDE. 81
venus aussi plus hardis, s'embar-
querent dans leurs Pirogues pour
aller à notre Vaisseau. Nous n'eû-
mes pas fait plutôt cent pas dans
le bois, que nous trouvâmes un
Village divisé en deux grandes
rues tirées au cordeau. Les mai-
sons étoient uniformes, bâties à
une égale distance, & à une mê-
me élévation de terre. Elles é-
toient soutenues chacune sur huit
Piliers de bois haut de 10. ou 12.
pieds. Le toit étoit plat & carré,
& ressembloit à l'Imperiale d'un
Carosse. Entre chaque maison on
avoit planté un arbre qui cou-
vroit le toit de ses branches, &
qui prêtoit un ombrage frais &
nécessaire sous un climat aussi
brûlant que celui-là. Au milieu de
chaque rue, il y avoit une espece
de Halle, ou un Logis carré &
ouvert de tous côtés, dont le toit
étoit soutenu par quatre gros pi-
liers. Quatre arbres plantez aux

quatre angles de ce Bâtiment ;
formoient une symmetrie parfaite,
& rendoient le séjour de ce Village
riant & aimable.

Les Indiens, que notre séjour
dans cette Isle avoit sans doute
épouvanté, avoient pris la fuite ;
ce Village étoit désert, & les
maisons, d'où ils n'avoient rien
enlevé, étoient ouvertes. Elles
consistoient dans une petite
Chambre carrée : une table, des
Nattes, des Hamacs, des Métiers
de Tisserans composoient tout
l'ameublement. Nous ne dérangerâmes
rien, afin de leur faire
connoître que nous cherchions à
trafiquer avec eux de bonne foi,
sans avoir dessein de leur faire
aucun tort. Nous parcourûmes tout
ce Village de l'un à l'autre bout.
Nous trouvâmes au dehors une
maison plus grande & plus élevée
que les autres, & nous jugeâmes
que ce devoit être la Mosquée de

ces Peuples , ayant déjà reconnu à plusieurs marques qu'ils étoient Mahométans. On montoit à cette Mosquée par une échelle, & la curiosité nous ayant fait entreprendre d'y monter , nous laissâmes quatre de nos gens en sentinelle aux deux Avenues du Village, pour nous avertir, au cas que les Indiens parussent , parce qu'ils auroient été plus sensibles à la profanation de leur Mosquée qu'à toute autre injure.

L'intérieur de cet Edifice étoit un espace carré, dans lequel on voyoit à la partie Orientale une Chaire semblable à celle de nos Prédicateurs , & couverte d'un Tapis de toille de Cotton. Il y avoit une fenêtre aux quatre côtes , & une table auprès de chaque fenêtre. Je trouvai sur une de ces tables plusieurs papiers écrits en Caractères Arabes , cousus les uns avec les autres, ce qui me fit

juger que ce pouvoit être des feuillets de l'Alcoran. Malgré la convention que nous avions faite entre nous de ne rien prendre, je ne pûs résister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de Livre, les autres roulées dans des Cannes de bois Bambouc. Tandis que nous faisons un examen curieux des différentes choses qui étoient dans cette Mosquée, nos Sentinelles avertirent qu'ils entendoient du bruit. Nous sortîmes promptement de ce lieu, & nous allâmes à la rencontre de 5. ou 6. Indiens qui venoient par un chemin couvert de broussailles. Notre présence les effraya, & ils prirent la fuite. Nous pénétrâmes encore plus avant dans le bois, & nous trouvâmes un autre Village si ressemblant au premier, que nous crûmes d'abord que c'étoit le

AU TOUR DU MONDE. 85
même, y ayant remarqué les mêmes particularitez que dans l'autre.

Quoique l'épaisseur du bois ne permette pas d'étendre la vue fort loin, je ne laissai pas de remarquer que la terre étoit défrichée en plusieurs endroits, & cultivée avec assez de soin. Je n'ai jamais tant vû de Gibier: les Paons sont aussi communs dans cette Isle que les Merles le sont en France. Je remarquai sur la terre des traces de Bœufs, de Chevres, & d'Ours, & je m'imagine que les Indiens n'ont élevé leurs maisons sur des piliers que pour se mettre à l'abri de l'insulte des Bêtes féroces. La crainte de rencontrer dans notre chemin quelque Ours, ou quelque autre animal aussi peu honnête, nous fit retourner vers le rivage.

Nous y trouvâmes une troupe d'Indiens armez de longues lan-

ces , & assemblez autour d'un grand homme sec & pâle , dont le corps étoit couvert d'une longue robe de toille grise. Il avoit autour de la tête un morceau de Mouffeline en guise de Turban. Ces Indiens paroissoient écouter ce personnage brun & suranné , avec une attention mêlée de respect. A quelques pas plus loin nous vîmes deux femmes fort laides ; mais une femme , quelque laide qu'elle soit , cause toujours de la surprise & de l'émotion à des gens qui n'en ont vû depuis long-tems. Pour vous, Monsieur, qui en voyez quand il vous plaît , & qui n'en voyez sans doute que de jolies , vous ne pourrez comprendre qu'une femme laide puisse causer de la surprise & de l'admiration ; mais sçachez que tout comme un Maçon est un homme pour une femme qui vit éloignée du commerce du monde , selon

M. de la Bruyere , ainsi une Indienne camuse & de couleur de Marroquin jaune est une femme pour un homme de mer. Nous nous montrâmes celles-cy les uns aux autres avec la main, en disant presque tous d'une voix, *ah, voilà des femmes !* Toutes ces voix réunies n'en formerent qu'une assez forte pour épouvanter ces Indiennes, déjà intimidées par nos gestes:elles se retirèrent en criant vers les Indiens, qui surpris de nous voir, se regarderent long-tems, & sembloient se demander les uns aux autres ce qu'ils avoient à faire. Nous ne leur donnâmes pas le tems de prendre aucune résolution ; & après avoir salué à la maniere mahométane celui qui nous parut être le Chef de la bande, nous nous mêlâmes parmi eux sans témoigner ni défiance, ni mauvaise intention. Cependant les deux femmes se

mirent dans une Pirogue & voguerent vers la petite Isle, ce qui nous fit conjecturer qu'elle n'étoit pas si deserte, que les premiers Indiens que nous y trouvâmes le jour de notre arrivée, avoient voulu nous le faire croire. Le Chef de cette troupe répondit à nos civilitez d'une maniere embarrassée & timide: un des nôtres lui ayant offert du vin, il en but, & fit signe d'en donner à ses Compagnons. Je jugeai par là que le vin est de toutes les Religions, & s'accommode même avec le Mahométisme. Cette liqueur les ayant mis de bonne humeur, nous leur fîmes entendre que nous souhaitions acheter quelques Bœufs, mais quoiqu'ils eussent bien compris notre demande, (car pour demander un Bœuf nous contrefaisions les cris de cet animal, or la Nature donne aux animaux le même ton par

toute la terre, & un Bœuf ne beugle point autrement à Java qu'en Poitou) néanmoins ils feignirent de ne nous point entendre, & se retirèrent l'un après l'autre dans le Bois.

Pour nous, nous suivîmes les bords de la Mer pour rejoindre notre Chaloupe. Nous pêchâmes encore quelques Tortues, & nous embarquâmes plus de cent Cocos que les Indiens, qui avoient été à notre Vaisseau, nous apportèrent. Ils étoient fort contents de la reception que le Capitaine leur avoit fait : on leur avoit donné un Mouchoir de Cotton de trois sols pour chaque Poule, & ils paroissent faire beaucoup de cas de cette marchandise.

L'usage des Cocos, loin de causer des maladies, raffraichit notre équipage. La chaleur est extrême sous ce climat, & je me suis étonné cent fois que l'intem-

périe de l'air & les fatigues n'ayent incommodé personne.

Nous retournâmes à bord du Vaisseau. La provision d'eau & de bois étoit presqu'entièrement faite , & l'on n'attendoit plus pour partir que des volailles & du ris que les Indiens avoient promis.

Le 26. on prit la résolution d'aller à la petite Isle. Ceux qui les jours précédens y avoient fait de l'eau , nous avoient dit que les Indiens de cet endroit les avoient bien traitez , & les avoient même invitez à aller dans leurs habitations , qu'ils avoient apporté sur le rivage , &c. & des Nattes de Jongs travaillées avec beaucoup de délicatesse ; qu'autant qu'ils avoient pû juger par le discours de ces Peuples , cette petite Isle étoit pleine de Bestiaux & de provisions nécessaires à une longue navigation.

Nous allâmes débarquer à l'aigade de la petite Isle. Les Indiens étant venus à notre rencontre, nous inviterent à entrer plus avant dans le bois où étoient leurs habitations. Nous les suivîmes sans crainte : nous étions vingt hommes armez d'une maniere qu'il n'y avoit gueres d'apparence que ces Insulaires osassent nous attaquer. Après avoir fait environ cent pas dans le Bois le long d'une Riviere, nous trouvâmes une Plaine fort étendue, & plusieurs habitations beaucoup plus élevées de terre que celles que j'avois vûes dans les deux Villages de l'Isle de *Java*. Je ne puis mieux comparer ces habitations qu'aux Colombiers de quelques Gentilhommeries de la basse Bretagne: elles étoient soutenues par des piliers fort hauts ; on ne pouvoit y monter que par une échelle.

Cette Isle , qui n'a que deux lieues de circuit , est habitée par plus de deux cens familles. Le Capitaine ou Commandant de ces Peuples , nous reçût entre les piliers qui souâtenoient sa maison (car nous ne voulûmes point monter en haut de peur de surprise). Il nous offrit du ris cuit , des Bananes , des Goyaves & autres fruits semblables qui sont communs dans toutes les Indes. Les femmes au premier abord nous parurent sauvages & timides , mais elles se familiariserent peu à peu , & elles osèrent nous parler du haut de leurs maisons après avoir eu la précaution de tirer l'Echelle : elles nous montroient des Nattes , des Poules , des Perroquets , & nous proposoient de les troquer pour des Mouchoirs de cotton. Leur teint est bazané , & elles ont les yeux petits & la bouche grande , le nez écrasé ,

les cheveux noirs & longs. Elles nous parurent vives , alertes & de bonne humeur. J'achetai quatre Biches à dessein de les porter en France , où cet animal seroit sans doute estimé : il a toute la figure d'une Biche , quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un Lievre. La figure de cet animal est décrite fort au long dans les Relations Hollandoises.

Nous fimes encore des tentatives inutiles pour avoir des Bœufs , mais les Indiens nous firent entendre qu'ils avoient retiré leurs troupeaux de l'Isle , & qu'ils païssoient sur les Montagnes de *Java*. Si notre Capitaine avoit voulu attendre deux ou trois jours , je ne doute point que ces peuples , qui commençoient à goûter nos manieres , & à prendre confiance en nous , ne nous eussent fourni abondamment toutes les provisions dont nous

avions besoin; mais la saison étoit avancée, & nous appréhendions toujours de ne pouvoir doubler le Cap de Bonne Esperance, & d'être obligez de relâcher à l'Isle de *Bourbon*. Voyant qu'il étoit impossible d'engager ces Indiens à nous donner des Bestiaux, nous fortîmes de la petite Isle, & nous traversâmes le Canal pour aller à l'Isle de *Java*, où nos Matelots avoient fait une provision abondante de Cocos & de fourage pour les Buffles que nous avions apportez de la Chine, & qui étoient desormais toute notre ressource. Nous pêchâmes encore cinq Tortues, de sorte que nous en avions 27. grandes & trois petites, une de ces Tortues suffit à la nourriture de 30. hommes. Avant que de retourner à bord, un de mes amis nommé M. de Beauregard, fils du Commandant de la Marine du Port de l'Orient

en Bretagne, m'invita à m'aller promener avec lui dans une Pirogue des Indiens. Nous prîmes deux Rames, & nous vogâmes vers la petite Isle. La Pirogue étoit si petite qu'à peine deux personnes pouvoient si asseoir. Lorsque nous fumes au milieu du Canal, mon Compagnon fit un peu pancher la Pirogue d'un côté, de sorte qu'ayant voulu me rejeter de l'autre pour la tenir en équilibre, je le fis si lourdement que la Pirogue tourna, en sorte que nous bûmes l'un & l'autre l'onde amere. Nous n'abandonnâmes point la Pirogue, qui, quoi qu'elle fut pleine d'eau, surnageoit : nos habits nous embarrassoient, & il étoit assez difficile de nâger, cependant nous eûmes le bonheur de gagner le rivage en nâgeant d'un bras, & en appuyant l'autre sur la Pirogue.

Le 27. de Mars jour de Pâques,

malgré les mauvais pronostics de nos Matelots qui ne vouloient pas partir, à cause de la sainteté de ce Jour, nous levâmes l'ancre à deux heures après minuit, & nous mîmes à la voile, faisant route au Sud Sud'Ouest à la faveur d'un vent de Nord'Est. Je fixai le point de mon départ à l'Isle du *Prince*, & qui forme l'entrée du détroit de la Sonde, qui est scituée à six degrez 40. minutes de latitude méridionale, & à 124. degrez 30. minutes de longitude.

Notre Equipage ne manqua pas d'attribuer la tempête que nous essuyâmes quelques jours après à un départ si fort contre les regles des gens de mer, prétendant que jamais Vaisseau n'étoit parti d'un Port impunément le jour de Pâques. Il est vrai que dans le dessein où nous étions de passer le Cap de Bonne Esperance dans cette saison, un jour de plus étoit

étoit important ; mais il est quelquefois , & même souvent à propos de donner quelque chose aux préjugez du vulgaire.

Quand nous eûmes entièrement perdu la terre de vûe , nous nous apperçûmes que notre Vaisseau étoit éveux. Le 28. le Maître d'Hôtel avertit le Capitaine que les futailles perdoient l'eau , qu'il s'étoit apperçû qu'il y en avoit déjà trois vuides , & qu'il étoit à craindre que les Tonneaux qui étoient au dessous , & qui ne pouvoient être visitez n'eussent le même sort ; ainsi tandis que notre Vaisseau prenoit de l'eau en abondance par dehors , nous perdions celle que nous avions au dedans : nous fûmes réduits à une petite mesure d'eau par tête , ce qui m'obligea à sacrifier à ma soif tous les animaux que j'avois pris dans l'Isle de Java , Biches , Tourterelles , &c. ma ration ne

suffisant pas pour leur nourriture. Le 29. on observa la latitude qui fut de 9. degrez 53. minutes ; la longitude de 121. degrez 36. minutes. Le Vaisseau prenoit plus d'eau que jamais , & toutes nos marchandises se gâtoient. On ne peut naviguer sans quelque incommodité. Nous avions de l'eau en abondance en partant de la Chine, mais les Isles & les écueils que nous trouvions, pour ainsi dire à chaque pas, ne nous permettoient pas un sommeil fort tranquille. Ces dangers étoient passez, d'autres besoins prenoient leur place. On pompoit jour & nuit, & il n'y avoit aucune apparence d'entreprendre le passage du Cap de Bonne Esperance avec une voye d'eau si considerable. Je ne scaurois vous décrire ce qui se passoit alors dans mon cœur. Je ne me nourrissois que de reflexions morales, & je me disois cent fois le

AU TOUR DU MONDE. 99

jour à moi-même que l'ambition est un vice masqué qui cache une avarice insatiable. En effet, pourquoi chargeons-nous une vie qui est si courte d'un si pesant fardeau? Et pourquoi les hommes préfèrent-ils les dangers & les travaux au repos & à la tranquillité? Vaine chimère dont ils se repaissent! Ils veulent, aux dépens de leur repos, & souvent au péril de leur vie, se procurer un bonheur incertain qu'ils ne possèdent que lorsqu'ils ne sont plus en état d'en jouir.

Quid brevi fortes jaculamur arvo
Multa? Quid terras alio calentes
Sole mutamus? Patriæ quis exul
Se quoque fugit? *

Tous ceux qui naviguent font ces sortes de réflexions: cependant par un aveuglement que

* *Horac. Od. 16. Lib. 20.*

Dieu permet , ceux qui ont couru les plus grands dangers sont prêts à s'y exposer de nouveau ; malgré toutes mes moralitez , je ne voudrois pas répondre de moi-même.

Le 30. les vents se rangerent du côté du Sud'Est , & nous fîmes route à Ouest Sud'Ouest. La mer étoit agitée , quoique le vent ne fût pas violent , ce qui nous fit croire qu'elle avoit été battue d'une tempête les jours précédents. La voye d'eau nous incommodoit toujours beaucoup par le travail pénible & continuel qu'elle causoit à l'Equipage ; cependant le Capitaine pretendoit absolument doubler le Cap de BonneEsperance sans relâcher en aucun endroit. Outre la voye d'eau , qui seule suffisoit pour nous faire périr , notre Vaisseau étoit foible , mal équipé , & peu capable de résister à une tempête.

D'ailleurs nous ignorions la quantité d'eau qui nous restoit. Mais le Capitaine, quoiqu'il connoît bien lui-même la témérité d'une telle entreprise, voulut, pour se disculper auprès de ses Armateurs, essayer du moins une bourasque pour justifier sa relâche. Le 1. Avril les vents vinrent de l'Est Nord'Est, & nous continuâmes de faire route à Ouest Sud'Ouest jusqu'au 10. de ce mois.

Le 9. on observa la latitude de 19. degrez 41. minutes. La longitude de 95. degrez 21. minutes. On observa aussi la variation au lever & au coucher du Soleil, elle étoit de 9. degrez vers le Nord'Ouest.

Le dix la violence des vents redoubla, nos voiles furent emportées, & la mer étoit si agitée qu'elle couvroit notre Vaisseau. On amena les Mâts de Perroquet, & on envergua des huniers

neufs. Le 11. pendant la nuit nous fûmes obligez de serrer toutes nos voiles, & de nous abandonner au gré des vents.

Ceux qui se mêlent de faire des Descriptions de tempêtes, les font toujours selon leur imagination, & presque jamais selon la réalité. Une tempête est un accident au-dessus de toute expression. Je n'entreprendrai point, M. de vous décrire ce qui nous arriva cette fatale nuit. J'eus l'imagination si vivement frappée de l'horreur du péril, qu'il ne me reste plus aujourd'huy qu'une idée confuse des circonstances du péril même. Des voiles emportées par le vent, un Vaisseau devenu le jouet d'une mer affreuse, un vent qui nous emportoit du Midy au Septentrion, & du Septentrion au Midy, une mer enflammée, dont les flots en courroux couvroient notre Vaisseau, & sembloient lui

creuser mille abîmes profonds, n'est-ce pas là à peu près ce que diroit un Orateur, ou un Poëte? Cependant toutes ces pompeuses Descriptions ne dépeignent qu'imparfaitement l'horreur d'une tempête; c'est l'effort ou le jeu d'un esprit, qui rappelle à soi, & qui joint un nombre d'idées affreuses, & qui force son imagination à décrire ce que ces idées lui représentent. Souvent cette imagination, qui est plus vive dans les uns que dans les autres, a engagé des Voyageurs à décrire des Tempêtes avec des hyperboles si outrées, qu'elles produisoient un effet contraire à l'intention de l'Auteur. Je me souviens à ce sujet d'une Description que fait un Auteur Espagnol *: (l'hyperbole est la figure favorite de cette Nation) *Tan où les flots, dit-il, s'élevoient jusqu'au Ciel, & sembloient*

* D. Louis de Gongora.

vouloir éteindre le feu brillant des Etoiles : nous appréhendions tous que notre Vaisseau ne fût la victime de cette guerre , & que le feu ne détruisît ce que les flots avoient jusques-là respecté ; tantôt la Mer ouvroit mille gouffres profonds , & nous apercevions déjà de près la mort assise au pied du Trône de Pluton. Je perds de vûe la tempête , & je m'attache uniquement à l'hyperbole. La mort , Pluton & les Etoiles m'occupent plus que le danger où se trouve l'Orateur.

Il faudroit , pour bien dépeindre une Tempête , laisser à part , s'il étoit possible , les flots , la mer & les vents , & décrire seulement ce qui se passe dans le cœur de ceux qui sont dans l'horreur & dans la crainte d'un naufrage prochain. Tandis que le danger de périr ne fut pas évident , je fus dévot , & je priai Dieu de tout mon cœur : mais si-tôt

que j'apperçûs un espece de desespoir sur le visage de nos Pilotes les plus hardis, mon ame sembla se séparer de mon corps, & il ne me resta plus qu'une maniere de penser confuse, qui ne pouvoit s'appeller pensée : plus d'imagination, plus de reflexion sur le péril. Je conclus aujourd'huy que l'homme peut vivre quelquefois sans ame, s'il est vrai que l'ame s'agite à l'occasion des mouvemens du corps, de même que le corps éprouve des mouvemens à l'occasion des agitations de l'ame. Je devins comme insensible, & deussiez-vous me considerer comme un poltron, je vous dirai que l'excès de ma crainte me mit hors d'état de rien craindre. Je vous avouerai encore une autre foiblesse. La prédiction de mon Astrologue Chinois qui me menaça du naufrage avant que de partir, revint dans mon esprit,

& quoiqu'il me restât encore assez de raison pour éloigner cette idée, néanmoins ce fut un tourment pour moi que d'avoir sans cesse à combattre contre mon imagination.

La tempête dura 15. heures. Les vents firent sept fois le tour du Compas. Nos manœuvres furent brisées, & nous fûmes successivement sur l'eau & dessous l'eau.

Le 12. à 8. heures du matin le vent cessa d'être violent, & la mer d'être agitée. Le calme rappella mes esprits, mais je fus fort étonné de me sentir meurtri dans tous les endroits de mon corps. J'avois à la vérité une idée confuse, qu'il m'étoit arrivé quelque accident facheux pendant la nuit, mais cette idée étoit, comme je vous dis, fort confuse, & me paroissoit un songe. Il me sembla me souvenir que par les mouve-

mens irréguliers du Vaisseau, une cage pleine de cent Poules ou plus, avoit long-tems roulé d'un bord à un autre, & que j'en avois une fois soutenu le poids avec les pieds en m'appuyant sur les bords du Vaisseau. Une personne charitable m'avoit retiré de cette peine dans le tems que je n'en avois plus moi-même la force. Je n'avois rien ressenti pendant la tempête, mais à peine fut-elle cessée que ma douleur devint sensible : ce qui prouve fort encore le système de l'union reciproque qui est entre le corps & l'ame. Je suis même persuadé que la peur & le courage peuvent produire les mêmes effets ; car il arrive souvent que dans la chaleur d'un combat, un brave Soldat ne sent point de douleur à la perte d'un bras, ou d'une jambe, de même que dans une tempête la peur ôte le sentiment des maux qui arri-

vent , parce que dans l'une & l'autre occasion l'ame se porte au dehors, & ne fait plus d'attention sur ce qui se passe au dedans du corps.

Nos Matelots avoient eu soin dès le commencement de la tempeête d'empêcher leurs ames d'abandonner leurs corps , & de les fixer par de frequentes rafades : ils étoient presque tous yvres & hors d'état d'obéir aux ordres qu'on leur donnoit. Un Epicurien leur donneroit des louanges d'avoir pris des préservatifs contre la frayeur : je les louerois peut-être aussi si leur yvresse n'avoit pas augmenté le péril , & ne les avoit pas mis hors d'état de nous secourir. Qu'on fait de serieuses reflexions , Monsieur , lorsque le péril est passé ! Combien de vœux ! Quelles resolutions ne fis-je point de ne plus braver un Element dont je venois d'éprouver si sensi-

blement les caprices & l'inconstance. La fortune me parut d'un trop haut prix, quand je connus qu'on ne l'acqueroit que par des dangers frequens, & par des peines continuelles. Encore si la fortune étoit aussi estimée que la gloire, l'idée & le desir d'une belle renommée feroit souffrir patiemment tous les travaux; mais quel avantage retirent ceux qui courent les Mers? Les Anciens ont dit avant les Modernes, qu'il falloit avoir un cœur de bronze pour oser défier un Element sujet au caprice des vents. Les Modernes aussi peu indulgens nous traitent d'avares. Digne fruit de tant de peines, dont on ne retire souvent aucun fruit! Vous direz peut-être, Monsieur, que je n'ai gueres de courage; je l'avoue de bonne foi: je n'ai plus de cœur d'abord qu'il faut combattre contre les Elemens; ma raison ne

m'apprend qu'à les craindre , & nullement à triompher de ma crainte * Nous essayâmes après la tempête de réparer le dommage qu'elle avoit causé à notre Vaisseau , dont toutes les parties sembloient avoir été désunies par les mouvemens violents que les vents & la mer lui avoient fait faire. Le Mât de Beaupré , qui est la clef & le soutien de tous les autres , étoit fendu en trois endroits. Tout l'Equipage du Vaisseau suffisoit à peine pour rejeter l'eau qui entroit de tous les côtez. Tandis que nous étions occupez à remédier aux besoins les plus pressants , nous apperçûmes un Phenomene dans l'air qui sembloit nous annoncer une nouvelle tempête , mais qui fut un Ange de

* Dans de semblables occasions nulle différence entre les braves & les poltrons ; les sages & les foux , la précaution & le hazard , tout cede également à la violence de la Mer & des vents.

paix. Les gens de mer l'appellent *Oeil de Bœuf* : il est de la couleur de l'Arc-en-Ciel, & se forme aussi par l'interposition des rayons du Soleil. Ce Phenomene fut une marque d'alliance entre les vents & la mer, de même qu'après le Déluge l'Arc-en-Ciel fut un signe d'alliance entre Dieu & les hommes. La mer devint aussi tranquille que si elle n'eut point été battue par les vents. Cet effet n'est pas ordinaire après les tempêtes: il arrive au contraire presque toujours que la mer est plus agitée après l'orage, mais dans les houragans les vents qui varient à chaque instant, & qui soufflent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, soulevent & abaissent successivement les flots; ce qui n'arriveroit pas s'ils souffloient constamment d'un même côté.

Le 13. on assembla le Conseil,

& on y agita long-tems , si malgré le mauvais état où le houragant avoit mis notre Vaisseau , nous entreprendrions encore le passage du Cap de Bonne Esperance. Toutes les voix furent pour la négative , parce qu'outre la disette d'eau & de vivres (car plusieurs de nos Bestiaux avoient périés dans la tempête , & l'eau avoit pénétré aux Soutes du pain) outre la voye d'eau qui fatiguoit beaucoup l'Equipage , la Saison étoit si fort avancée qu'il y auroit eu de la rémerité à entreprendre ce passage qui est redoutable même dans la belle Saison. Pour moi je n'avois jamais été si éloquent , je fis une peinture si vive du danger passé & de celui où nous nous exposerions , si nous nous obstinions à vouloir passer outre , que j'aurois attiré tout le monde à mon avis , si par hazard ils avoient pensé différemment.

Le Capitaine fit un procès verbal pour sa décharge, & commanda qu'on fit route vers l'Isle *Mascarin* ou *Isle de Bourbon*. Nous nous appercevions déjà que la meilleure partie de nos marchandises étoient mouillées, mais on fut peu sensible à cette perte, & chacun se trouva trop heureux encore de n'être pas devenu la proie des Poissons. Il est certain, Monsieur, que dans un naufrage, celui qui a le bonheur d'échapper à la fureur des flots fait peu de reflexions sur la perte de sa fortune, & il faut être bien avare si l'amour de la vie ne prévaut pas à l'intérêt.

Le 14. nous fîmes route au N. O. & à Ouest $\frac{1}{4}$ de Nord'Ouest. Nous étions par la latitude de 21. degrez 26. minutes, & à 87. degrez 44. minutes de longitude : on observa aussi la variation au coucher du Soleil, qui fut de 14.

degrez vers le Nord'Ouest. Les vents nous favoriserent, & nous continuâmes la même route jus. qu'au 20. du mois.

Le 20. à la pointe du jour nous apperçûmes l'Isle *Maurice* à la distance de 14. lieues ou environ. On observa à midi la latitude, qui fut de 20. degrez 57. minutes, à 7. lieues de distance de cette Isle. Elle est fort montagneuse, & couverte d'arbres, comme le sont la plûpart des Isles qui sont scituées entre les Tropiques. Les Hollandois en prirent autrefois possession; mais ils furent contraints de l'abandonner, à cause des Singes qui arrachotent toutes leurs plantations, & qui sembloient leur avoir déclaré une espece de guerre. Avant que de s'en retirer tout-à-fait, ils avoient essayé de remédier à ce malheur, en opposant des Chiens aux Singes, mais ces Chiens, devenus

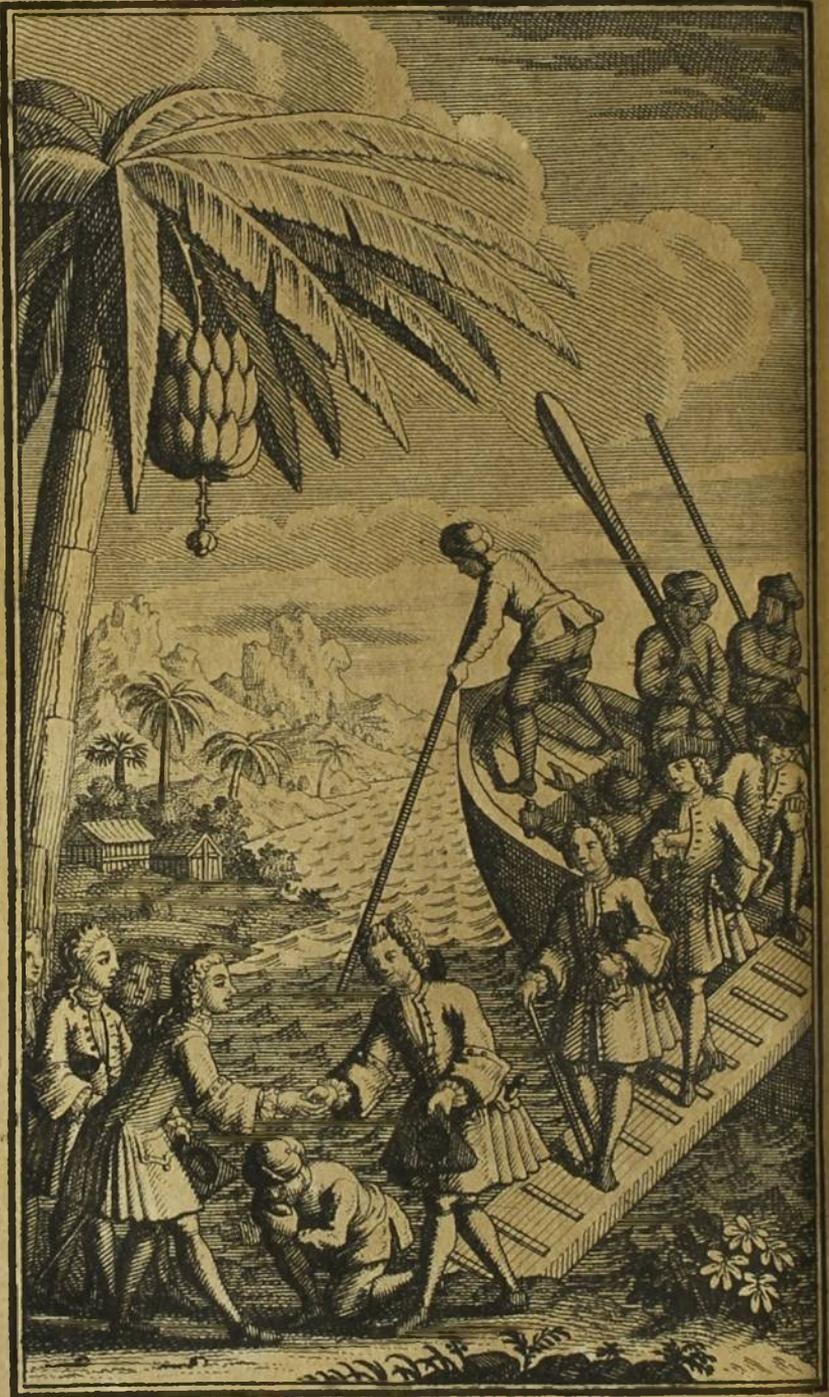
AU TOUR DU MONDE. 115
sauvages dans les bois, se multi-
plierent de telle sorte que le re-
mede devint pire que le mal : ils
dévoroient le bétail, & atta-
quoient même souvent les Habi-
tans. La legereté & l'adresse des
Singes les ayant rebutez, ils a-
voient fait alliance avec eux; ain-
si ces animaux continuant à arra-
cher le ris & les plantes, les Hol-
landois furent enfin obligez de se
retirer. Cette Isle est fort fertile
& abondante en Gibier, & peut
produire toutes les choses neces-
saires à la vie. Elle a plusieurs
beaux Ports. Un Capitaine de S.
Malo en a pris depuis peu posses-
sion au nom du Roy, & de la
Compagnie des Indes. Si on y en-
voye des Colonies, l'Isle de Bour-
bon sera bien-tôt deserte, parce
qu'elle n'a aucuns Ports.

On observa la variation au
coucher du Soleil, qui fut de 19.
degrez vers le Nord' Ouest. Vers

le soir nous fûmes par le travers de l'Isle Maurice, à 4. lieues de distance. Nous pûmes voir ses hautes Montagnes qui jettoient un feu noir & epais. Cette Isle a 46. lieues de tour.

Le 21. au point du jour nous apperçûmes la Côte Orientale de l'Isle *Mascarin*, & par la supputation du chemin que nous avions fait pendant la nuit, nous conclûmes que la distance qui est entre l'Isle Maurice & l'Isle *Mascarin* n'est pas si grande que les Cartes la marquent. Nous fîmes route à Ouest pour mieux reconnoître cette Isle, & ayant eu connoissance de la Riviere de Lest, qui est entre le Pays brûlé & le Quartier de Sainte Suzanne, nous fîmes route le long de la terre, à deux lieues de distance, pour aller mouiller dans la Rade de saint Denis, où est le Quartier du Gouverneur.

e
ou
al
os
a
ou
et
al
les
nes
on-
on-
st,
le
ous
à
al
inc
da



Nous jettâmes l'ancre à quatre heures du soir, & nous saluâmes de sept coups de Canon le Pavillon de France que le Commandant avoit fait arborer. Je descendis à terre avec le second Capitaine & deux de mes amis. Le Commandant (car le Gouverneur étoit allé en France) nous reçût au bord de la Mer avec beaucoup d'honnêteté, & nous pria de l'excuser s'il n'avoit pas répondu au salut, qu'il avoit du Canon à la vérité, mais qu'il n'avoit point de poudre. Il nous assura qu'on trouveroit dans le Quartier de S. Denis du bois propre à faire des Mâts & des Pompes, & que l'Isle abondoit en toute sorte de denrées. Le second Capitaine porta ces bonnes nouvelles à ceux du Vaisseau, & nous restâmes mes amis & moi chez le Commandant qui nous avoit offert sa maison fort obligeamment.

Le 22. le Capitaine descendit à terre. Je ne sçai si je dois vous raconter ce qui arriva à un Passager qui venoit avec lui. La plupart de ceux qui naviguent ont coutume, après une longue navigation, de baiser un morceau de la terre à laquelle ils abordent; celui-cy ne fut pas plutôt sur le rivage, que pour satisfaire à ce pieux devoir, il ramassa un morceau de quelque chose qu'il crut être une pierre; il le baisoit amoureusement, lorsqu'à l'odeur, ou peut-être au goût, il s'apperçût que ce qu'il tenoit étoit tout autre chose qu'un morceau de terre. Cependant notre joye étoit sans égale d'entendre parler notre langue, & d'être dans un lieu où nous pouvions réparer le dommage que l'abstinence avoit fait à nos corps. On mit les Malades chez un Habitant de l'Isle, & on porta au Vaisseau toute sorte de rafraichissemens.

Le 3. de May, deux Vaisseaux parurent presque en même-tems à la vûe de l'Isle ; & par un hazard assez semblable à celui qui nous avoit réunis aux Isles des Larrons, nous nous retrouvâmes encore à l'Isle Mascarin. Ces Vaisseaux étoient le *Marquis de Maillebois*, commandé par Monsieur de la Perche, & le *Comte de Lamoignon*, que commandoit M. de la Fond. Ils étoient partis de la Chine long-tems avant nous, mais le Vaisseau le *Comte de Lamoignon* ayant perdu son Gouvernail à la sortie du Détroit de *Banca*, avoit été obligé de relâcher à *Batavia*, où M. de la Perche le convoia, ce qui lui fit perdre la Saison. Les Hollandois toujours jaloux du commerce que les autres Nations veulent faire dans les Indes, reçurent mal ces deux Vaisseaux. M. de la Perche ne put obtenir du Gouverneur de *Bata-*

via la permission de faire de l'eau; il fut même obligé de partir, après avoir pris l'eau de l'autre Vaisseau. M. de la Fond ne fut gueres mieux traité, & il n'obtint du secours qu'après bien des peines & plusieurs dépenses. Ces deux Vaisseaux ainsi séparés tenterent le passage du Cap de Bonne Esperance avec si peu de succès, que l'un arriva sans Mâts de Beaupré & d'Artimon; & l'autre se trouva dans un danger si évident, que l'Equipage fit un vœu solennel qu'il accomplit dans cette Isle.

Le 4. on embarqua les bois nécessaires pour la construction des Pompes, & on fit voile pour aller au Quartier de S. Paul, dont la rade est meilleure que celle de S. Denis, & où les deux autres Vaisseaux s'étoient déjà rendus. Nous avons passé cinq mois dans cette Isle en bonne compagnie.

Nos

Nos jours se ressembloient assez, la Chasse & la promenade faisoient la meilleure partie de nos plaisirs.

Il y a environ 80. ans que cette Isle fut découverte par les Hollandois, mais elle ne fut pas habitée, à cause de la difficulté qu'on trouva à y aborder. Les Indiens de l'Isle *Madagascar* ou de S. Laurent ayant massacré dans un seul jour presque tous les François qui s'étoient établis au Fort Dauphin, (massacre dont les François furent la cause par le peu de ménagement qu'ils eurent pour ces Peuples naturellement jaloux, & qui ne pouvoient souffrir la galanterie françoise) quelques François échaperent à leur fureur par le moyen des femmes du Pays qu'ils avoient épousées. Ils s'embarquerent avec leur famille dans deux Pirogues qui furent poussées par les vents sur les Cô-

tes de l'Isle Mascarin. Ces gens ayant trouvé ce Pays arrosé de Rivieres & abondant en Gibier, s'y établirent, & vécurent pendant quelques années de Tortues de terre & de mer, de Poisson & de Gibier ; comme la nécessité est industrieuse, ils trouverent les moyens de suppléer au défaut du vin, en composant une boisson du miel que les Abeilles laissoient dans le tronc des arbres. Quelques années après, un Vaisseau Pirate y fut jetté par la tempête, & s'étant brisé sur les écueils de l'Isle, l'Equipage fut contraint de s'y établir aussi. Ces Pirates avoient fait des courses sur les Côtes de *Malabar*, & dans le Golphe de l'Inde où ils avoient enlevé plusieurs Esclaves de l'un & de l'autre sexe. La nécessité les fit résoudre à épouser ces femmes noires. Le Pays se peupla insensiblement, & la Compagnie des

Indes en ayant obtenu la Seigneurie, y envoya cinq ou six familles françoises. Cette Isle étoit d'un grand secours aux Vaisseaux de la Compagnie qui y hyvernoient lorsque la Saison étoit trop avancée pour passer le Cap de Bonne Esperance. Dans ces différentes relâches plusieurs Matelots s'y établirent, & épouserent les filles qui étoient nées de tous ces mariages dont je viens de parler. Ces filles n'étoient ni noires ni blanches, & avoient quelque chose de l'une & de l'autre couleur.

Vous aurez peut-être, Monsieur, de la peine à concevoir comment nos Matelots François se peuvent résoudre à contracter des alliances avec des femmes si brunes. Ces gens qui n'ont pas le goût fort délicat, & dont une continence involontaire excite les passions à la vûe d'une femme

telle qu'elle soit ; ces gens , dis-je, qui par les voyages continuels qu'ils font dans les Indes , ont , pour ainsi dire, accoûtumés leurs yeux à trouver supportables ces teints olivâstres & bazanez , épousent ces femmes sans répugnance , & c'est assez pour eux qu'une femme soit femme. Les Hollandois sont encore moins délicats que nos François sur cet article , & ils épousent indifféremment toutes sortes de femmes dans leurs Colonies.

Il y a aujourd'huy dans l'Isle Mascarin 900. personnes libres & 1100. Esclaves. Parmi les personnes libres , il n'y a que six familles , dont le sang soit sans mélange , parce qu'elles ont eu soin de ne se point allier avec les familles de Mulâtes & de Mestices. Cependant les femmes Mulâtes par les alliances qu'elles contractent avec les François qui quit-

rent leurs Vaisseaux pour s'établir dans cette Isle, ont des enfans moins basanez. Le sang se purifie, & leurs teints deviennent blancs peu à peu. Je vis un jour dans l'Eglise Paroissiale de Saint Paul une famille entiere qui me donna de l'admiration : tous les visages de ceux qui la composoient étoient de couleurs différentes, & je puis dire que ma vûe alloit du blanc au noir, & du noir au blanc. Je comptai depuis la trisayeule jusqu'à l'arriere petite fille cinq générations. La trisayeule âgée de cent huit ans étoit noire, telle que le sont les Indiennes de *Madagascar*; la fille étoit mulate, la petite fille mestice, la fille de celle-ci étoit quarteronne, la quatrième étoit quinteronne, & la dernière enfin étoit blonde, & aussi blanche qu'une Angloise; mais toutes ces femmes ou filles en changeant de

couleur, ne perdent point certaine odeur (qu'on pourroit appeller fumet) qui dénote leur origine.

Les Habitans de Mascarin sont doux, tranquilles & laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de Bœufs & de Moutons, en Esclaves & en plantations que la Compagnie des Indes leur distribue pour une somme assez modique. Cette Isle produit deux fois chaque année le ris & le bled, mais le bled ne se peut conserver plus d'un an, & il se corromploit même dans le cours de l'année, si on séparoit le grain de l'épi; c'est pourquoi les habitans sement beaucoup de ris, & l'embaras qu'ils trouvent à faire moudre leurs bleds à force de bras, leur fait préférer le ris pour leur nourriture; ils aiment mieux en effet occuper ailleurs plus utilement leurs Esclaves que de les faire moudre. Je crois mê-

me que l'habitude leur fait préférer le ris au pain, car il ne leur seroit pas difficile de construire des Moulins à vent dans un Pays où le bois est si commun.

Quoique le Terrain soit très-propre à produire le raisin, on n'y a point cependant encore planté de vignes. Ils font une boisson de miel qui est forte, & dont l'usage trop fréquent est pernicieux. Ils en composent une autre qu'ils appellent *Franzörin*, du suc des Canes de Sucre: elle peut enyvrer, mais l'excès n'en est pas si dangereux que celui de la boisson faite de miel.

L'air de cette Isle est fort sain, & les peuples y parviennent à une extrême vieillesse. Vers le mois de Decembre ou Janvier, il se leve un vent impétueux, ou plutôt un houragan qui chasse tout le mauvais air, il fait du ravage à la vérité; il déracine les arbres &

renverse les Cabannes & les plantes des Habitations, mais il enleve tout ce qu'il y a d'impur, soit dans l'air, soit sur la terre. On a remarqué que lorsque cet Houragan avoit manqué pendant une année, la santé des peuples n'avoit pas été si bonne que les autres années, & qu'il avoit régné dans l'Isle une espece de maladie épidémique dont plusieurs étoient morts. Les Habitans connoissent le tems où cet Houragan doit arriver; ils entendent pendant quatre jours un grand bruit dans les montagnes: l'air & la mer sont alors dans une tranquillité admirable. La veille de ce Houragan, la Lune paroît enflammée, & pronostique la tempête pour le lendemain.

Alors les Habitans pourvoyent à leur sureté, ils étayent leurs maisons & les arbres fruitiers, & se préparent à résister à la violence.

ce du vent. Si un Vaisseau se trouve dans les rades de cette Isle, l'Equipage doit profiter de ces avertissemens, & prendre le large, parce qu'il vaut beaucoup mieux souffrir la tempête en pleine mer que dans une rade peu sûre, où le péril est plus certain à cause de la proximité de la terre.

Quoique les Habitans de cette Isle jouissent d'un climat si pur & si sain, ils menent pourtant une vie triste, languissante, & dénuée de tout ce qu'on appelle plaisir. Leurs habitations sont éloignées les unes des autres; la jalousie, l'envie & l'orgueil, passions inquiettes qui sembleroient ne pas regner dans des deserts, se glissent parmi eux, & sement de la méfintelligence entre les familles, surtout entre les femmes. Celles qui sont blanches méprisent celles dont la couleur est mêlée, & celles-cy, aussi fieres

que les autres , se soustiennent par leur nombre.

L'Isle est divisée en quatre Quartiers principaux. Celui de S. Paul est le plus étendu & le plus peuplé ; il est situé au pied d'une montagne fort escarpée , les habitations sont bâties sur l'un & l'autre bord d'un grand Lac d'eau vive qui s'écoule dans la mer. Chaque famille a ses plantations au haut de la montagne. On y monte par un sentier rude & escarpé , & on trouve sur la Cime une Plaine plantée d'arbres , à la reserve des lieux qui ont été défrichés : il y reste encore du terrain assez pour établir deux cens habitations. Les plantations sont de Ris , de Tabac , de Bled , de Cannes de Sucre & de fruits , comme Bananes , Ananas, Goyaves , Oranges , Citrons , &c.

La Paroisse de S. Paul est desservie par deux Prêtres de la

AU TOUR DU MONDE. 131
Congregation de S. Lazare, gens
d'une pieté singuliere , & d'une
érudition profonde.

Le Quartier de S. Denis est si-
tué à sept lieües de S. Paul , en ti-
rant vers l'Orient. Le Gouver-
neur y fait sa demeure ; il est
moins peuplé que le premier ,
mais le séjour m'en a paru plus
agréable. A deux lieues de ce
Quartier , le long de la mer , on
trouve celui de Sainte Marie qui
est peu considerable.

Le plus fertile de tous est celui
de Sainte Susanne , qui est à qua-
tre lieües de S. Denis. On peut
aller à cheval de S. Denis à Sainte
Susanne , parce qu'on a frayé un
chemin au milieu du bois , & que
le terrain n'est pas si inégal que
dans le reste de l'Isle , mais lors-
qu'on veut aller de S. Denis à S.
Paul , on ne peut aller que par
mer ; cependant les noirs passent
quelquefois par les montagnes ,

& par des chemins impraticables pour se rendre dans ce Quartier. On fait aussi quelquefois la moitié du chemin par mer, c'est-à-dire jusqu'à un lieu qu'on appelle *la Possession*; de-là on peut aller à cheval jusqu'à S. Paul: on trouve une Plaine assez étendue, & qui pourroit devenir fertile si elle étoit habitée.

On fait aisément le tour de l'Isle à pied en côtoyant la mer, mais il est impossible de pénétrer d'un côté à l'autre par le milieu de l'Isle, & personne n'a encore osé l'entreprendre, si ce n'est quelques Esclaves fugitifs qui se sont retirés dans les bois, & dont on n'a plus entendu parler. Cette Isle a cinquante - sept lieues de circuit; elle n'est habitée que d'un côté; la Partie du Sud est brûlée par les feux d'un Volcan qui répand dans les Vallées des torrents de soufre & de bitume. Je

crois que ce Volcan a fait peu à peu le tour de cette Isle, parce que j'ai trouvé en creusant à trois pieds de terre le roc brûlé & calciné.

Les neiges qui couvrent les hautes montagnes de cette Isle, forment des torrens qui se jettent dans la mer, & qui portent la fertilité & l'abondance dans toute la Plaine. Ces Rivieres s'enflent considerablement en Eté, mais elles ne causent aucuns ravages, parce que leurs bords sont escarpez, & que leur lit est profond.

La nature donne ce secours aux Habitans au deffaut des Fontaines qui leur manquent; il est même fort rare qu'ils puissent creuser des Puits à cause de la sècheresse de la terre. Pendant les mois de Juin, Juillet & Aoust, les pâturages sont rares, & on est obligé de chasser les Troupeaux

dans les montagnes , où ils se nourrissent de feuilles d'arbres. Chaque Chef de famille imprime une marque à tous ses bestiaux, & ces peuples sont de si bonne foi, qu'ils ne se font aucun tort, & ne se dérobent point les uns aux autres leurs troupeaux.

Depuis que la Compagnie des Indes semble avoir négligé cette Colonie , ceux qui habitent le Quartier de Sainte Susanne portent tout le poids du travail ; & semblables aux Abeilles , ils ont la peine & les autres le profit. Comme les Vaisseaux n'abordent jamais à ce Quartier , ils ne peuvent troquer leurs denrées pour des toiles dont ils ont plus de besoin que les autres à cause des pluies continuelles ; ainsi malgré la fertilité de la terre qui leur fournit des vivres en abondance , ils n'ont point de quoi couvrir leur corps , & cette indigence les

AU TOUR DU MONDE. 135
empêche souvent d'aller à la Meſ-
ſe , & de pouvoir ſortir même de
leurs maiſons. Les Habitans des
autres Quartiers où les Vaiſſeaux
ont coûtume d'aborder, profitent
de la facilité qu'ils ont à trafiquer
avec les Etrangers ; ils enlevent
tout ſans en faire part aux autres,
dans la crainte qu'ils ont de man-
quer eux-mêmes de vêtemens ,
parce qu'ils ſe voyent comme a-
bandonnez par la Compagnie
des Indes , dont les Vaiſſeaux re-
lâchent rarement dans cette Iſle.
Cependant ſi ces Peuples avoient
parmi eux des Tifferans , les fem-
mes pourroient filer du coton :
cette Iſle en produit de très-beau,
mais la nature leur fait envain ce
preſent , par l'impuiſſance où ils
ſont de ſ'en ſervir.

Le Caffé a été découvert de-
puis peu de tems dans cette Iſle :
cette plante eſt ſauvage à la veri-
té , mais l'on croit que lorsqu'elle

sera antée, son fruit sera aussi beau que celui qui vient du Levant. M. Para, Gouverneur de cette Isle, a fait un Voyage en France pour faire part à la Compagnie des Indes de cette découverte, & pour convenir des moyens de la rendre utile. Le Caffé sauvage est plus beau & plus gros que celui qui vient de *Moca*, mais le goût en est un peu différent; il est moins onctueux & plus amer; cependant si les Habitans qui étudient avec soin le tems propre pour anter cette plante, sont assez heureux pour réussir quelque jour, on pourra faire alors un grand commerce de Caffé, à cause de la quantité de ces plantes: au reste je ne sçai pas pourquoi la Compagnie des Indes a négligé une Colonie, qui par sa situation, par la bonté de son climat, & par la fertilité de son Terroir, ne peut être que très-utile aux Vaisseaux

qui reviennent des Indes Orientales & de la Chine. Il ne seroit pas difficile de faire un petit Port dans la Riviere de Saint Denis, ou dans le Golphe de la Possession, & si on y envoyoit quelques nouvelles familles, elles défricheroient un terrain suffisant pour leur entretien ; elles y seroient bien-tôt établies, surtout si cette nouvelle Colonie étoit composée d'Artisans, comme Tisserans, Forgerons, Menuisiers, Charpentiers, &c. Les Cordonniers seuls n'y trouveroient pas leur compte, à moins qu'ils n'apportassent la mode de ne point aller les pieds nus. Les hommes & les femmes ne portent point de Souliers, & c'est une chose assez plaisante de voir une jeune fille avec une Juppe de Damas marcher nus pieds au travers des bois.

Cette Isle étant ainsi devenue plus peuplée, les Habitans pour-

roient entretenir une ou deux grandes Barques pour faire le trafic des Esclaves à *Madagascar*, en partant de *Mascarin* dans la Saison propre à cette navigation; non seulement ils se procure-roient par ce commerce les Escla-ves nécessaires à l'entretien de leurs habitations, mais encore ils pourroient retirer beaucoup d'or de *Madagascar* en échange des marchandises qu'on y en-voieroit de France ou des Indes, par les Vaisseaux de la Compa-gnie. J'ai vû dans cette Isle un Espagnol qui y est établi depuis peu, & qui ayant demeuré long-tems à *Madagascar*, en avoit rap-porté une livre de fort bel or qu'il avoit pris dans un Ruisseau de cette Isle, desorte qu'il y a lieu d'esperer qu'on pourroit aisé-ment trafiquer avec les Indiens de ce Pays, en leur donnant en échange de leur or des Toilles & autres marchandises.

Tous les Habitans de *Mascarin* sont Catholiques Romains ; ils vivoient autrefois dans une ignorance libertine , & leurs Curez plus attentifs à leurs interests particuliers qu'au salut des Peuples , négligeoient le soin de les instruire. Le libertinage & le desordre regnoient dans cette Isle , & ils eurent l'audace , il y a quelques années , d'arrêter leur Gouverneur , & de le faire mourir dans un Cachot. Le Curé étoit lui-même le Chef de la conspiration , & il donna le signal aux séditieux pendant la Messe : ils arracherent le Gouverneur de l'Eglise & le traînerent dans une Prison , où après avoir long-tems languï , il expira enfin de foiblesse & d'inanition.

La Compagnie des Indes , après avoir puni les Complices d'un attentat si horrible , résolut de remedier à ces desordres : elle

envoya à *Mascarin*, il y a quatre ans, quatre Missionnaires Prêtres de la Congregation de Saint Lazare. Le Superieur de cette Mission est Prefet Apostolique, & a des pouvoirs fort étendus: il dessert la Parroisse de S. Denis. Ces Missionnaires ont corrigé les Peuples, auparavant ferores, de l'yvrognerie & de la brutalité, mais ils n'ont pû ôter aux femmes le tendre penchant qu'elles ont à la galanterie, & la chaleur du climat prévaut à toutes leurs exhortations.

L'Isle abondoit autrefois en Tortues de terre, mais les Vaisseaux en ont tant détruit qu'il faut aujourd'huy les aller chercher fort loin à l'Occident de l'Isle: les Habitans mêmes n'ont plus la permission d'en tuer, si ce n'est pendant le Carême. On attribue plusieurs proprietes à la Tortue de terre, entr'autres cel-

le de purifier la masse du sang, & de guerir certaines maladies fâcheuses dont les Chirurgiens se sont attribuez la cure. On tire de cet animal une huile fort douce, qui a presque le même goût que celle d'Olive.

Les Chevres & les Sangliers y étoient aussi en abondance, mais ces animaux se sont retirez au sommet des montagnes; cependant les Habitans en trouvent encore beaucoup dans les bois, & ils les attrapent à la course. On y avoit aussi apporté des Indes des Lapins, des Cailles, des Perdrix & des Poules pintades; les Lapins n'ont pû se creuser des tanières; les Cailles, comme oiseaux de passage, y ont peu resté, & les Perdrix sont disparues; ainsi il n'y a eu que les Poules pintades qui se soient multipliées. Vers l'Est de cette Isle il y a une petite Plaine au haut des montagnes

qu'on appelle la Plaine des *Coffres*, où l'on trouve un gros Oiseau bleu dont la couleur est fort vive, & le goût passable. Les Habitans ne lui ont encore donné d'autre nom que celui d'Oiseau bleu. On trouve aussi des Perroquets de plusieurs especes, qui quand ils sont jeunes se peuvent manger.

Dans le mois de Juillet & Août, mois où regne l'hyver, on voit descendre des montagnes une espece de Grive, oiseau fort gras & d'un goût exquis; il vit de ris & de Caffé sauvage: on le prend en lui passant au col un nœud coulant, attaché à une perche, & il est si peu farouche qu'il se repose souvent sur le bras du Chasseur. Le moindre coup l'abat, & il est si gras qu'il a beaucoup de peine à voler. Cette maniere de prendre la Grive ne doit pas vous surprendre, on la prend ainsi

AU TOUR DU MONDE. 143
dans plusieurs endroits de l'Eu-
rope , surtout dans l'Isle de *Corse*.

Il y a aussi des Chauve-Souris
de la grosseur d'une Poule , qui
vivent de fruits & de grains. J'a-
vois de la répugnance à suivre
l'exemple de ceux qui man-
geoient cet oiseau, mais en ayant
mangé par surprise , j'en trouvai
la chair fort délicate , & on peut
dire que cet animal n'a de mau-
vais que le nom & la figure. On
n'a jamais vû dans cette Isle au-
cuns animaux venimeux : on n'y
a à craindre ni les Serpens , ni les
autres Reptiles qui sont si ordi-
naires & si dangereux dans les
Indes. L'Araignée , animal veni-
meux dans tout le reste de la ter-
re , n'a aucun venin dans celle-ci ;
j'en ai vû de grosses comme un
œuf de Pigeon : elles font leur
toille en attachant les fils d'un ar-
bre à un autre , desorte qu'il faut
se frayer le chemin par les bois

avec de longues perches. Cette Araignée est si laborieuse, qu'à peine son ouvrage est détruit, qu'elle le répare en moins d'un demi jour. Si on trouvoit le secret de mettre cette toille en œuvre, comme on l'a trouvé en France, elle suffiroit à l'entretien de tous les Habitans, car il n'y a pas un arbre où l'on ne trouve au moins deux ou trois de ces grosses Araignées.

Je ne suis point surpris de ce que cette Isle ne nourrit aucuns reptiles venimeux. Je vous ai déjà dit, Monsieur, que le roc est calciné à deux pieds de terre : ainsi la raison qui empêche les Lapins de gratter la terre & de s'y creuser des trous, est la même qui empêche les reptiles, accoutumés à vivre sous terre, de s'y retirer.

Cette Isle est couverte d'arbres de toute espee : les plus beaux
beaux

beaux sont ceux qu'on appelle Natiers ou Bois de natte ; les Ebeniers dont le bois est fort luisant , le Benjoin qui produit une gomme odoriférente dont nous nous servîmes pour le radoub de notre Vaisseau , au deffaut du Goldron. Il y a beaucoup d'autres arbres fort gros & fort hauts, dont on peut faire de très-belles planches , des Mâts de Vaisseau , des Pompes, des Parquets, & toutes sortes d'ouvrages de menuiserie. Les plus belles maisons sont bâties de ces planches , les médiocres sont faites de troncs de Lataniers , & couvertes de feuilles de cet arbre qui produit un fruit semblable à la noix.

Il y a peu d'arbres fruitiers , le Goyavier & le Bananier sont les plus communs ; leur fruit est fort sain. Le Bananier est d'un grand secours aux Vaisseaux : on le coupe par le pied , & on se sert du

tronc pour nourrir les bestiaux ; il se conserve long-tems verd , & il est plein d'une eau fort douce.

Les Orangers & les Citronniers produisent leurs fruits en abondance , & c'est cette abondance qui empêche qu'on en fasse cas. Le Tamarin produit un fruit à noyau assez semblable à l'adate du Palmier ; sa qualité est froide & seche au second degré. Il y a un Arbuſte qui produit une Noifette medicinale , mais dont l'usage cause des vomisſemens & des douleurs violentes dans l'estomac : on l'appelle Pignon d'Inde. L'arbrisseau le plus commun est le Cotonnier , son fruit est beau , & le Cotton qu'il produit est le plus blanc qui soit dans les Indes. Outre tous ces arbres , il y en a un d'une espece dont le bois est tendre , quoiqu'il égale en hauteur & en grosseur les plus gros arbres : il produit au

Printems une fleur fort agréable à l'odorat ; les Abeilles le préfèrent aux autres arbres , & c'est sur sa cime qu'elles font leur miel.

Je ne veux pas davantage m'étendre sur les particularitez de l'Isle *Mascarin*. J'ajouterais seulement à ce que j'ai dit , qu'elle a un extrême besoin de secours , & que si la Compagnie des Indes continue à négliger cette Colonie , il est à craindre qu'elle ne se perde , & que les Habitans n'abandonnent le Pays.

Après avoir séjourné cinq mois dans cette Isle , nous fixâmes le jour du départ au 20. de Septembre. Nous prîmes des provisions abondantes de Bœufs , de Moutons , de Chevres , & de Tortues de terre , outre les provisions que chacun fit en particulier. L'expérience du passé nous avoit rendus prudents. Notre Vaisseau

étoit un peu plus en état d'entreprendre le passage redoutable du Cap de Bonne Esperance.

Le 20. de Septembre nous partîmes de *Mascarin* en compagnie des deux Vaisseaux commandez par Messieurs de la Perche & de la Fond. Nous observâmes la latitude méridionale à 6. lieues de distance de l'Isle, elle fut de 21. degrez 23. minutes, la longitude de 76. degrez, & la variation de 20. degrez vers le Nord'Ouest. Il y eut une éclipse de Lune qui dura depuis 8. heures jusqu'à 11. la moitié du disque de la Lune étoit obscurci.

Les montagnes de l'Isle *Mascarin* sont si hautes, que nous pouvions les voir à la clarté de la Lune à 8. lieues de distance. Le Volcan jettoit des feux en si grande quantité, qu'on voyoit clairement le haut de la montagne d'où ils sortoient,

Le 21. au matin nous apperçûmes encore l'Isle à 15. lieues de distance. Les vents étoient foibles, & nous faisons fort peu de chemin. Ce calme qui dura deux ou trois jours, nous donna occasion de visiter souvent les Capitaines des autres Vaisseaux.

Le 5. Octobre les vents changerent, & le 12. selon l'estime de nos Pilotes, & selon nos Observations, nous nous trouvâmes sur le banc des *Aiguilles*. Nous vîmes les Oiseaux bigarrez qui en dénotent la proximité. Il faut nécessairement avoir connoissance de ce Banc pour assurer sa navigation. Le Cap de Bonne Esperance est scitué à 34. degrez 30. minutes de latitude méridionale, & on compte environ 30. lieues de ce Cap au banc des *Aiguilles*.

Le 13. on observa la latitude à 36. degrez 20. minutes. La variation de 24. degrez vers le Nord-

Ouest. Il y a 30. ans que la variation de l'Aiman étoit de 23. degrez vers le Nord'Est. Je ne sçai à quoi attribuer ce changement, & je laisse aux Astronomes à expliquer cette variation de variation. Nous connûmes par ces observations que nous avions doublé le Cap de Bonne Esperance. Nous rendîmes graces à Dieu pour une faveur si grande & si désirée : on ne pouvoit franchir ce passage avec plus de bonheur ; la mer & les vents sembloient avoir été de concert pour le rendre facile.

Cependant le 14. & le 15. Octobre les vents soufflerent avec violence, & souleverent les flots, mais comme ils nous étoient favorables, nous prîmes patience, car une tempête dans ces passages est un tribut nécessaire.

Le 16. les vents changerent, & se rangerent au Nord. La mer étoit fort agitée, & la tempête

AU TOUR DU MONDE. 151
augmentoit à chaque instant.
Nous mêmes à la Cape tantôt sur
unbord, tantôt sur un autre. Les
Vaisseaux qui nous suivoient fi-
ret la même manœuvre. La mer
étoit si agitée qu'à peine nous les
peivions voir à une lieue de di-
stance, parce que les vagues qui
se trouvoient entre nous en dé-
roboient la vûe par intervalles.
Comme notre Vaisseau étoit plus
fin voilier, & qu'il tenoit mieux
le vent, nous perdîmes les autres
pendant la nuit, & nous ne vîmes
plus les feux qu'ils avoient mis à
leur poupe. Nous fîmes envain
tous les signaux dont nous étions
convenus, aucun des deux n'y
répondit.

Le 17. à midy nous eûmes con-
noissance des deux autres Vaif-
seaux: ils avoient beaucoup dé-
rivez, & ils étoient trois lieues
sous le vent, quoiqu'ils eussent
eu le vent sur nous le jour préce-

dent. Nous arrivâmes un peu pour les joindre : les vents étoient moins violents, mais la mer étoit toujours agitée, & les vagues passoient par dessus notre vaisseau depuis la poupe jusqu'à la proue. Cette agitation continuelle fit ouvrir nos anciennes voies d'eau, & les nouvelles Pompes nous furent d'un grand secours dans cette occasion.

Le 18. nous gouvernâmes au Nord, à la faveur d'un vent de Sud'Ouest. La mer devenue plus calme nous permit de nous approcher du Vaisseau de Monsieur de la Fond, qui étoit en fort mauvais état. Le Capitaine nous dit que son Equipage ne pouvoit pas suffire à pomper l'eau qui entroit dans son Vaisseau de tous les côtez, que ses Mâts étoient offensez, & qu'il n'osoit les charger de voiles. Monsieur de la Perche, dont le Vaisseau étoit

neuf, nous dit qu'il avoit aussi les incommoditez, & qu'il avoit une voye d'eau hors de l'eau, qui, lorsque la mer étoit agitée, obligeoit son Equipage à pomper continuellement.

Le 19. le calme succeda à l'orage. J'allai dîner à bord du Vaisseau de Monsieur de la Perche, qui m'engagea à rester avec lui jusqu'à la vûe des Côtes du Bresil. Je reçûs avec plaisir cet offre: son Vaisseau étoit meilleur que le nôtre, & je n'avois pas le chagrin de voir un Equipage dans un travail continuel. Je ne vous dis rien, Monsieur, de cette Navigation. Il y a mille Relations qui en parlent: car soit qu'on aille aux Indes Orientales, soit qu'on en revienne, il faut nécessairement passer le Cap de Bonne Esperance, à moins qu'on ne veuille aller aux Indes Orientales par les Occidentales, comme j'ai fait.

dans ce Voyage, alors on fait le Tour du Monde.

Lorsque nous arrivâmes à la latitude de 28. degrez, nous trouvâmes les vents alisez qui furent constans jusqu'à la vûe du Bresil où nous voulions relâcher. Il ne faut pas aller reconnoître cette Côte vers le Sud, quand on veut entrer dans la Baye de tous les Saints; il faut au contraire aborder au Nord de cette Baye, parce qu'on trouve les vents & les courans favorables, & qu'on les trouveroit contraires si on abordoit au Sud. Nous eûmes connoissance de la Côte du Bresil à 8. lieues au Nord de la Baye de tous les Saints. Nous trouvâmes plusieurs Batteaux de Negres Pêcheurs, ou plutôt plusieurs troncs d'arbres liez ensemble, sur lesquels deux ou trois Esclaves se mettent & s'éloignent de terre jusqu'à cinq lieues en mer.

Je retournai à bord de notre Vaisseau où je trouvai les mêmes embarras & les mêmes fatigues.

Le 16. de Novembre à dix heures du matin , nous reconnûmes le Fort S. Antoine, qui est bâti sur une des pointes qui forment l'entrée de la Baye de tous les Saints. Notre Vaisseau y entra le premier, & lorsque nous fûmes à une lieue de la Ville de *San-Salvador*, à mi Baye, on nous tira un coup de Canon d'un petit Fort qui est au milieu du Port. Nous crûmes que c'étoit un signal pour nous avertir de ne pas avancer plus avant, & de jeter l'ancre. Nous saluâmes la Ville de sept coups de Canon, & on nous répondit de trois coups, aussi-bien qu'aux deux Vaisseaux de notre compagnie.

Le Directeur de notre Vaisseau s'embarqua aussi-tôt dans la Chaloupe pour aller saluer le Viceroi,

& lui demander sa protection & du secours. Nous en avions en effet un extrême besoin. L'eau entroit de toutes parts dans le Vaisseau, & il étoit impossible qu'il pût tenir la mer en cet état. Le Viceroi fit un acueil obligeant au Directeur, & lui dit qu'il étoit très-mortifié de ce que les Ordres du Roy son maître étoient si peu favorables aux Vaisseaux étrangers, que les François surtout en étoient la cause & l'occasion, que plusieurs Navires de notre Nation ayant relâchez dans les Ports du Bresil, non contens d'y avoir fait le commerce contre les defenses du Roi de Portugal, avoient encore emporté beaucoup de Tabac; que les Ordres de son maître portoient que tous Vaisseaux étrangers qui viendroient dans les Ports du Bresil seroient confisquees, à moins que quelque nécessité urgente & reconnue ne

l'exemptât de cette Loi ; que pour cet effet on accordoit 24. heures aux Vaisseaux pour se résoudre , ou à se mettre sous le Canon du Fort pour subir un examen rigoureux , ou à se retirer sans recevoir aucun secours : que parce qu'il avoit supposé que nous ignorions ces Ordres , il avoit fait tirer un coup de Canon pour nous empêcher d'entrer dans le Port ; que si nous étions dans le mauvais état que nous exposions , nous pouvions entrer sans crainte , que l'affection & l'estime qu'il avoit pour notre Nation l'engageroit à nous donner tous les secours qui dépendroient de lui.

Le Viceroi tint le même langage avec les Directeurs des autres Vaisseaux. On tint conseil , & on délibéra sur ce que nous avions à faire. Il étoit visible que notre Vaisseau & celui de Monsieur de

la Fond étoient hors d'état de tenir plus long-tems la mer : malgré la rigueur de l'examen dont on nous menaçoit , nos necessitez étoient trop évidentes pour en craindre les suites. Il n'en étoit pas ainsi du Vaisseau de Monsieur de la Perche, il étoit en bon état, & il pouvoit continuer son voyage en faisant quelque provision nouvelle d'eau & de vin. M. de la Perche aima donc mieux se résoudre au départ, que de courir le risque d'être confisqué. Cependant le Viceroi qui l'estimoit, & qui l'avoit déjà vû dans ce Port trois ans auparavant , lui fit dire secretement de rester deux ou trois jours dans la Baye sans s'approcher du Port , & qu'il auroit soin de lui faire porter des provisions pour son retour en Europe : il s'excusa même d'une maniere fort honnête de ce que les Ordres de son maître l'obligeoient

AU TOUR DU MONDE. 159
à en user avec tant de rigueur.

Le Directeur de notre Vaisseau reçût un gros paquet de Lettres que nos Armateurs avoient envoyé par la Flotte de Lisbonne. Je ne sçaurois vous témoigner la joye que je ressentis en voyant parmi ces Lettres un paquet qui m'étoit adressé. Je reconnus votre écriture, & je lus avec empressement les nouvelles que vous me mandiez. Ma satisfaction fut sans pareille, lorsque je connus par vos expressions que vous conservez pour moi les tendres sentimens que vous aviez autrefois, & qu'une absence de cinq années n'a point affoibli une estime que je cherirai éternellement.

Après avoir encore quelque tems délibéré sur le parti que nous avions à prendre, nous prîmes celui d'entrer dans le Port. Nous jettâmes l'ancre près de la

Forteresse de la mer. Aussi-tôt les Ministres du Conseil *da Fazenda* envoyerent huit Gardes dans notre Vaisseau. Le Capitaine & un Officier furent mis en ôtage chez un Marchand de la Ville, formalité établie pour mieux s'assurer des Vaisseaux. On nous intima une deffense de descendre à terre sous quelque pretexte que ce fut, & on prépara toutes choses pour la visite qui se devoit faire le lendemain.

Le 15. le Juge nommé par les Portugais de *Sembargador* vint avec plusieurs Ecrivains connoître & examiner l'état de notre Vaisseau, & nos besoins. A leur air grave, serieux & composé, on auroit dit qu'ils alloient décider de nos vies. Quoique nos necessitez, comme je vous l'ai déjà dit, fussent évidentes, nous jugeâmes néanmoins à propos de gagner la bienveillance & l'amitié de tous

ces Messieurs par des presens : l'un leur donnoit une Boëte de Thé, l'autre des Eventails, celui-cy des Bonnets brodez, celui-là des Curiositez Chinoises; en un mot chacun faisoit son présent. Mais ces Juges n'en étoient pas moins graves, ils recevoient tout gravement, & la seule reconnoissance qu'ils témoignoient étoit de nous promettre qu'ils nous remerciéroient quand notre affaire seroit finie. Le Capitaine leur avoit promis avant que de quitter le Vaisseau des presens considerables, ainsi ils regardoient les nôtres comme des bagatelles.

On produisit le Journal de notre voyage, les Livres de vente, d'achat des Marchandises, tant du Perou que de la Chine. Nos Matelots furent interrogez l'un après l'autre, & on leur demanda si en partant de *Mascarin* notre

intention étoit de relâcher dans cette Baye : chacun répondit suivant ses instructions. Les Maîtres Charpentiers du Port visiterent exactement le Vaisseau , & déciderent qu'il avoit non seulement besoin d'être caronné, mais encore qu'il étoit impossible qu'il pût jamais retourner en Europe. Ils exagererent tellement les choses , que l'Equipage en fut alarmé.

Après cet examen, on nous accorda la liberté d'aller à terre. J'allai saluer le Viceroy. Je n'ai jamais vû un Seigneur plus affable & plus ami de la Nation Française. Le Bresil n'avoit jamais été gouverné que par des Capitaines Generaux , mais le Roy de Portugal ayant appris qu'on commettoit des defordres infinis dans ces Colonies , a érigé depuis peu ce gouvernement en Viceroyauté en faveur de ce Vice-

roi. Ce Seigneur tire son origine des Rois de Portugal, de la Maison de Bragance: il est Comte de Villaverde, Marquis d'Anjegas, Grand de Portugal, Surintendant General de la Marine & des Finances, & Commandeur de l'Ordre de Christ. Dans ces dernieres guerres il étoit Generalissime de la Cavalerie Portugaise. Il y a quatre ans qu'il commande dans toutes ces Colonies, & il doit retourner en Europe par la premiere Flotte. J'ai trouvé dans cette Ville un François qui, après la révocation de l'Edit de Nantes, se retira en Angleterre, où il servit long-tems en qualité de Colonel d'Infanterie. Ayant été ensuite envoyé en Portugal avec Milord Galoway, le Roy de Portugal le demanda à la Reine d'Angleterre, & le fit Brigadier de ses Armées. Il a parcouru tout le Bresil, où il a tracé diver-

ses Fortifications, surtout à *Ryo*.
Geneiro : il travaille actuellement
à celle de cette Ville ; c'est un
homme sçavant , plein d'érudi-
tion , & d'un commerce agréa-
ble.

Le Vaisseau de Monsieur de la
Fond est en si mauvais état que
les Charpentiers du Port ont dé-
cidé qu'il falloit l'abandonner.
Je ne sçai encore quel parti il
prendra là-dessus. M. de la Per-
che partira demain, & il arrive-
ra en Europe long-tems avant
nous , car selon les apparences ,
nous resterons ici plus que nous
ne voudrions. Tout s'y fait avec
une lenteur étonnante , & pour
la moindre affaire, il faut une Re-
queste en forme. Le Viceroi ne
veut rien faire sans l'avis de son
Conseil , de peur de se rendre sus-
pect à des gens qui n'aiment pas
son Gouvernement , parce qu'il
est très-rigide , & qu'il condam-

AU TOUR DU MONDE. 165
n^e à la mort les assassins & les voleurs, chose inouïe dans ces Colonies, où les peuples commettoient autrefois toutes sortes de crimes impunément. Ce Seigneur appréhende qu'on ne lui fasse un crime de l'amitié qu'il a pour notre Nation, & quoiqu'il nous accable d'honnêteté, nous nous appercevons avec plaisir & avec reconnoissance qu'il voudroit encore nous donner des preuves plus sensibles de ses bontez.

Je donne cette Lettre à M. de la Perche qui m'a promis de vous la remettre en main. Vous ne serez pas fâché de le connoître; c'est une personne que j'estime infiniment. Vous ne verrez point en lui cette rusticité si ordinaire aux Eleves de Neptune, & vous me remercierez un jour de vous avoir procuré la connoissance d'une personne d'un commerce si aimable. Je suis, &c.



LETTRE QUINZIE'ME.

*En Mer , à 30. lieues de la Baye de
tous les Saints, le 18. Fevrier 1718.*

Vous serez sans doute surpris, Monsieur, d'apprendre l'arrivée de M. de la Fond, & de ne point entendre parler de la nôtre. Le Seigneur a confondu notre prudence, & a renversé nos projets. Un nouveau caprice de la fortune nous éloigne de la chere Patrie, & je ne sçai même encore s'il nous sera permis un jour de la revoir. Tout semble s'opposer à nos desseins, & la patience, dont nous avons fait tant de fois un triste & ennuyeux usage, devient plus nécessaire que jamais. Mais à quoi sert la plainte ? Elle aigrit l'esprit sans corri-

AU TOUR DU MONDE. 167
ger les malheurs. Je m'attendois
à vous raconter bien-tôt dans un
tête à tête toutes les particulari-
tez que j'ai remarquées au Bresil,
il faut maintenant vous les écri-
re, & vous faire un détail de tout
ce qui nous est arrivé.

Vous avez vû dans ma dernie-
re Lettre de quelle maniere nous
avons été traitez à notre arri-
vée. Lorsque nos necessitez fu-
rent connues, nous eûmes la li-
berté de prendre un Logis dans
la Ville, à condition que nous
n'y ferions aucun commerce sous
peine de confiscation du Vais-
seau, &c.

Les Juges (à qui l'esperance
des présens que leur avoit promis
le Capitaine avoit ôté une partie
de leur gravité) nous exhortoient
sans cesse à l'observation de cette
Clause, quoiqu'à parler saine-
ment il étoit aisé de connoître
que tous leurs discours n'étoient

que grimaces. Les Gardes qui étoient dans notre Vaisseau étoient leurs créatures, & ils nous offroient tous les jours leurs services, soit pour faire introduire des marchandises dans la Ville, soit pour en permettre le trafic dans le Vaisseau même. On voyoit pendant la nuit roder autour du Vaisseau des Batteaux pleins de Négocians qui avoient pour le moins autant d'envie d'acheter que nous en avions de vendre : mais les nôtres balancerent quelque-tems, incertains si c'étoit un piege qu'on leur tenoit, ou un desir sincere de faire un commerce franc & loyal ; cependant on s'accoutuma peu à peu à trafiquer, malgré les Ordres rigoureux, & les suites fâcheuses qui étoient attachées à ce commerce.

Il y avoit quinze jours que nous étions dans le Port, & le *Provéedoy*

de la mer ou l'Intendant de la Marine n'avoit encore rien déterminé pour la carenne de notre Vaisseau. Il sembloit que pour une plus grande facilité, il convenoit de décharger les marchandises, & de les mettre dans quelque Magasin, mais cette permission nous fut refusée d'une maniere qui nous fit connoître que nos prieres & nos raisons seroient inutiles. D'un autre côté les Ouvriers ne vouloient point travailler à notre Vaisseau sans en avoir reçu l'ordre des Juges, & ces Juges se hâtoient lentement, afin d'obliger le Capitaine à s'expliquer sur les presens qu'ils demandoient lors même qu'ils feignoient de les refuser. Leurs délibérations étoient lentes, & il falloit entasser Requestes sur Requestes pour obtenir les moindres choses. Le Viceroi connoissoit assez l'intention des Juges, &

il n'ignoroit pas que sur le voile d'une exactitude scrupuleuse , ils cachotent des desseins interessez , mais il ne vouloit point se mêler trop ouvertement de cette affaire.

Enfin le Capitaine de notre Vaisseau , toujours riche en promesses, en fit de si belles à tous les Juges, que nos affaires prirent un autre train en peu de jours. M. de la Fond ayant connu que son Vaisseau ne pouvoit plus tenir la mer , scût semer son argent si à propos, qu'il obtint du Conseil, par une grace speciale, la permission de frêter un Vaisseau Portugais pour continuer sa route en Europe , & de vendre tous les agrès de celui qu'il abandonnoit. On partagea entre nos deux Vaisseaux les Charpentiers, & les autres Ouvriers du Port.

Notre Equipage , qui s'étoit tenu dans le devoir pendant le

cours du voyage, se révolta trois semaines après notre arrivée. Depuis la Chine jusqu'au Brésil, nous avions souffert une grande disette de vin; l'abondance fut dans ce Port la source de la discorde & de la revolte. Les Matelots s'enivroient tous les jours, & l'amour de la débauche leur ôtoit celui du travail & de leur devoir. Les Officiers voulurent remédier à ce libertinage en les empêchant de faire venir du vin de la Ville, & en ne donnant à un chacun que la quantité de vin & d'eau-de-vie qu'il pouvoit boire sans s'incommoder. Les Matelots devenus furieux par cette réforme, firent un complot entr'eux, & on peut dire que dans cette occasion l'amour du vin causa les mêmes effets, & aliena autant leur raison que l'yvresse & l'excès.

Ceux qui jusqu'alors avoient paru les plus raisonnables, celle-

rent de l'être , ils enleverent le vin destiné pour la provision du Vaisseau , & après avoir maltraité les Officiers qui voulurent s'opposer à ce desordre , ils s'emparerent du coffre d'armes , & menacerent de jeter à la mer tous ceux qui voudroient resister. Comme ils avoient témoigné autrefois beaucoup de respect pour les passagers , & que nous crûmes que notre présence les mettroit à la raison , nous nous mêlâmes parmi eux l'Épée à la main en les menaçant , mais ils nous rendirent menaces pour menaces. La revolte étoit trop échauffée pour oser en venir aux voyes de fait , & il étoit à craindre que leur colere ne dégénéraît en fureur , & ne les aveuglât jusqu'à executer leurs menaces. On ne pouvoit discerner quels étoient les mutins , aucun ne parloit seul , tous parloient ensem-

ble ; ce n'étoient que plaintes confuses, que clameurs, & demandes insolentes. Toute la troupe étoit brave, quoique peut-être chaque particulier fût lâche. Dans de pareilles émotions, employer la rigueur, c'est aigrir les esprits : dissimuler, temporiser, ou acquiescer à la volonté des mutins, c'est montrer que l'on craint, & augmenter leur insolence, l'alternative est également dangereuse.

Cependant le Viceroi sachant ce qui se passoit dans notre Vaisseau, envoya une Compagnie de Grenadiers à notre secours. A peine la Chaloupe de ces Soldats eut abordé notre Vaisseau, que nos Matelots furent saisis de frayeur. Les plus mutins prenoient les armes, & les laissoient ensuite sans savoir à quoi se résoudre. Alors les Officiers reprenant courage à mesure que les

Matelots le perdoient, firent lier trente des plus furieux, & ceux-là surtout qui avoient donné le signal de la revolte. On les conduisit dans les Prisons de la Ville. Le Viceroi leur ayant demandé quelles étoient les raisons qui les avoient engagez à se revolter, ils répondirent qu'ayant voulu quitter le Vaisseau à cause des Pirateries que nous avions exercez, les Officiers s'étoient opposez à un dessein si juste; qu'il étoit faux que nous eussions fait le voyage de la Chine, que nous étions Forbans, & que nous avions enlevé un Vaisseau François venant de la Chine, dont nous avons aussi pris le nom & le passeport pour pouvoir entrer impunément dans cette Baye. Ces accusations firent peu d'impression sur l'esprit du Viceroi, homme éclairé & integre. Cependant M. de la Fond fit connoître aux Juges notre inno-

cence , en faisant entendre tous les Matelots de son Equipage qui témoignèrent que les calomnies dont on nous chargeoit étoient sans aucun fondement , &c. Le Viceroi fit mettre ces malheureux dans un Cachot , & ordonna aux Juges du Pays de faire un procès verbal de tout ce qui s'étoit passé , afin que nous pussions livrer les Criminels à la Justice à notre retour en France. Je ne sçai pas encore quelle suite aura cette revolte.

Le Matelot est un animal qu'on ne peut bien définir. Si on a quelque indulgence pour ses fautes , l'impunité le rend orgueilleux , & semble lui donner un nouveau droit de s'écarter de son devoir ; si on le traite trop rudement , il se plaint , il menace , il deserte , ou fait quelque chose encore pire. Il ne faut avoir pour lui ni une pitié trop complaisante , ni une rigueur

trop outrée ; en un mot on ne doit lui faire ni tort ni grace, & malheureux est le Capitaine ou l'Officier qui se familiarise trop avec son Equipage. La familiarité est la source de tous les desordres.

Notre Equipage ayant été affoibli par la détention des mutins, nous prîmes des Matelots Portugais pour travailler à la carenne de notre Vaisseau. On transporta les marchandises dans deux Vaisseaux Portugais. Le Capitaine fit dédoubler son Vaisseau, croyant qu'il seroit meilleur voilier lorsqu'il seroit moins chargé de bois. Son intention étoit bonne, mais ce changement a été la cause du malheur qui nous oblige aujourd'hui de retourner à la Baye de tous les Saints.

On a fait tant de Relations du Bresil, que je m'étendrai peu sur

AU TOUR DU MONDE. 177
cette Partie de l'Amérique. Il
y a environ quatre-vingt ans que
les Hollandois s'emparerent des
Places Maritimes , ayant crû
qu'ils pouvoient acquerir sur les
Portugais le même droit de con-
quête que ceux-cy avoient ac-
quis sur les Indiens. Les Portu-
gais , à qui ils avoient déjà enlevé
toutes les Places qu'ils avoient
conquis dans les Indes Orienta-
les , ranimerent leur courage , &
après plusieurs combats, ils chas-
ferent les Hollandois du Bresil.
Barlæus Historien d'Anvers a
écrit en langue latine l'Histoire
de cette guerre , & de tout ce qui
se passa sous le Gouvernement du
Comte Maurice de Nassau qui
étoit Generalissime des Hollan-
dois dans le Bresil.

Pendant que les Hollandois
furent maîtres de ce Pays, ils bâ-
tirent plusieurs Forteresses , &
tracerent d'autres Ouvrages qui

les auroient maintenus dans la possession de leur conquête, si les Portugais leur avoient donné le tems de les achever. On voit encore les restes de leurs travaux aux environs de la Baye de tous les Saints, & on peut dire qu'ils firent plus d'ouvrage en deux ou trois ans, que les Portugais n'en ont fait avant leur arrivée, & après leur retraite.

La Baye de tous les Saints a 12. lieues de large, mais elle est peu navigable en plusieurs endroits, à cause des bancs de sable & des écueils qui s'y trouvent. Il y a de petites Isles, peu distantes les unes des autres, où les Portugais ont des Pêcheries, des Plantations de Sucre & de Tabac.

La Ville de *Sansalvador* est située à l'entrée de cette Baye. Son Port est beau, mais il pourroit l'être davantage si l'art & l'industrie aidoyent un peu à la nature.

Le Viceroy a entrepris d'y faire travailler, & si l'on exécute son dessein, ce Port sera un des meilleurs de l'Amérique.

La Ville est divisée en haute & basse Ville. Tous les Marchands, les gens d'affaires & de mer font leur demeure dans la basse Ville à cause de la commodité du Port. Il s'y fait un grand commerce, & ce lieu fournit à l'autre toutes les denrées qui viennent du fond de la Baye. Il y a un Arsenal & des Magasins Royaux où l'on conserve tout ce qui sert à la construction des Vaisseaux. Cette basse Ville est au pied d'une montagne peu haute, mais fort escarpée; elle n'a rien de beau ni de curieux, & il m'a paru que le tumulte & la confusion en rendoient le séjour incommode & ennuyeux.

Depuis quelques années le Roi de Portugal fait construire des

Vaisseaux dans tous les Ports du Bresil, surtout à *Rio Geneyro*, & à la Baye de tous les Saints. Ces Vaisseaux s'équipent avec beaucoup moins de frais qu'en Europe; le Pays fournit du bois en abondance, & le meilleur qu'on puisse souhaiter pour la construction des Vaisseaux, non seulement pour la mâture, mais encore pour les pompes, doublage, courbes, gouvernails, &c. c'est un bois incorruptible. Je suis étonné que dans nos Colonies de l'Amérique, où l'on trouveroit les mêmes secours, on ne se soit point encore avisé d'y construire des Vaisseaux, ou du moins d'envoyer en France des planches de doublage, dans lesquelles les vers ne peuvent s'insinuer; on n'ignore pas que ce sont les vers qui pourrissent nos Vaisseaux, surtout dans la Méditerranée, & qui font qu'ils durent si peu.

La haute Ville est scituée sur le sommet de la montagne. Les maisons sont assez grandes & commodes, mais l'inégalité du terrain leur ôte une partie de leur ornement, & rend les ruës désagréables. La grande place qui est quarrée, est au milieu de la Ville. Le Palais du Viceroi, la Maison de Ville, & celle de la Monnoye, en forment les quatre faces. Ces Edifices n'ont rien de fort remarquable, si ce n'est qu'ils sont bâtis de pierres qui sont venues de Lisbonne, parce que le Pays n'en fournit aucunes qui soient propres à la construction des Bâtimens. Comme chacun fit bâtir sa maison à sa fantaisie, tout est irrégulier, desorte qu'il paroît que la Place principale ne se trouve là que par hazard.

Il y a plusieurs Monasteres. Celui des Jesuites est scitué dans

le lieu le plus agréable de la Ville, & c'est sans doute le plus beau, le plus vaste, & le plus riche Edifice : on y admire surtout la Sacristie, dont tout le lambris est d'écaille de Tortue mise en œuvre d'une manière fort délicate. Les Carmes, les Cordeliers, les Capucins & les Recolets ont aussi leurs Couvens; leurs Eglises sont propres, mais elles le sont beaucoup moins que celles du Perou. La Cathedrale est un Edifice qui de loin a quelque apparence, & qui n'est rien en effet. La Nef est étranglée, mais si la dorure peut rendre une Eglise belle, celle-cy doit l'emporter sur toutes les autres. Il y a aussi des Parroisses desservies par des Prêtres Seculiers; deux Couvens de Filles, l'un de l'Ordre de Sainte Claire, & un autre qui est destiné à la retraite des jeunes filles qui ont été exposées & abandonnées au moment

AU TOUR DU MONDE. 183
de leur naissance. Ces sortes d'en-
fans sont fort considerez dans ce
Pays : le Roy les adopte , & les
Dames les plus qualifiées se font
un honneur de les retirer dans
leurs maisons , & de les élever
comme leurs propres enfans.
Cette charité est bien louable ,
mais elle est sujette à bien des in-
convéniens.

La Ville de *San Salvador* est le
Siege de l'Archevêque. Les Bene-
dictins ont une Abbaye celebre ,
& independante de la Jurisdic-
tion Archiepiscopale. Leur Egli-
se sera magnifique lorsque le des-
sein & le plan seront executez. La
Ville est plus longue que large ;
elle est petite , si on la renferme
entre ses portes , mais si on y
comprend les Fauxbourgs , elle
peut passer pour une assez grande
Ville.

Le Gouvernement étend sa Ju-
risdiction sur tout le Bresil. Le

Viceroy est le Chef du Conseil, & peut décider souverainement de toutes les affaires. Il y a deux Conseils, l'un nommé par les Portugais *Conseilho da relação*, où se rapportent tous les Procès Criminels, l'autre appelé *Conseilho da fazenda*, qui juge des affaires du Commerce. La Justice est fort lente dans ce Pays, & on brouille plus de papier en un mois dans un de ces Tribunaux, qu'en France dans un an chez un Procureur un peu achalandé. Ces Tribunaux, par une politique semblable à celle des Espagnols du Perou dont je vous ai déjà parlé, n'osoient autrefois punir un Portugais, & encore moins le condamner à la mort : mais le nouveau Viceroy a rompu la glace, & il fait peu de grace aux Criminels si-tôt qu'ils sont convaincus ; cependant il ne peut s'empêcher de suivre les Loix du Pays, & il faut

AU TOUR DU MONDE. 185
tant de formalitez pour convain-
cre un Criminel, que quand il re-
çoit sa Sentence de mort, on peut
conclure qu'il l'a bien méritée.

Le commerce est considerable
au Bresil, & le luxe de ses Habi-
tans le rend necessaire. Le Pays
produit du Sucre, & du Tabac en
abondance, & les mines donnent
beaucoup d'or. On envoie cha-
que année de Lisbonne deux Flot-
tes, l'une pour *Rio Geneyro*, &
l'autre pour la Baye de tous les
Saints; quelquefois il en part une
troisième pour *Fernanbucco*. Ces
Flottes sont nombreuses, & les
Vaisseaux sont chargez de mar-
chandises d'Europe, comme foye-
ries de Gênes, Draps d'Angle-
terre & de Hollande tissus d'or &
d'argent de Paris, & de Lyon,
du vin, des huiles, de la farine,
des viandes salées, &c. Les Mar-
chands de Lisbonne & de *Porto*
ont dans ce Pays des Commis-

sionnaires qui se chargent de la vente de ces marchandises, & qui en renvoyent le produit l'année suivante en Sucre, en Tabac, & en Poudre d'or. Les Flottes font peu de séjour au Bresil, parce qu'on prépare leur Cargaïson pendant le cours de l'année, & que tout est prest lorsqu'elles arrivent.

Les Habitans du Bresil se peuvent distinguer en trois classes; en Maîtres de plantations de Sucre, &c. en Commissionnaires de Portugal, & en gens de mer. Les premiers achettent des Esclaves autant qu'ils en ont besoin, soit pour cultiver les terres, soit pour travailler aux mines. Ils attendent l'arrivée de la Flotte sur laquelle ils chargent leurs Sucres, Tabac, &c. & reçoivent l'année suivante au retour des Vaisseaux l'équivalent en denrées d'Europe. Les Commissionnaires achet-

rent le Sucre & le Tabac de ceux qui ne les veulent pas envoyer en Portugal pour leur compte , & l'échangent avec les marchandises d'Europe qu'ils ont reçues l'année précédente. Enfin les gens de mer sont ceux qui naviguent aux Côtes de Guinée , & qui y vont faire le trafic des Esclaves. Je ne parle point des gens de Justice , qui sont souvent Commissionnaires , Marchands & Maîtres de plantations , ni des Officiers de guerre qui font aussi le commerce par la facilité qu'il y a à le faire.

Les gens de mer qui naviguent aux Côtes de Guinée chargent leurs Vaisseaux de Tabac , & quelquefois de gros draps d'Angleterre qu'ils échangent pour des Esclaves de l'un & de l'autre sexe. Ce commerce est assez avantageux quand la mortalité ne se met point dans les Vaisseaux ,

mais il arrive souvent qu'étant trop chargez d'esclaves, la mort en enleve une grande partie, soit par la disette des vivres, soit par la malpropreté, & par d'autres accidens : j'ajouterai que la mélancolie est un poison qui en tue plusieurs. On voit communément en Guinée le mari vendre sa femme, & le pere ses enfans. Ces malheureux, qui tout grossiers qu'ils paroissent, ne laissent pas de réfléchir, regrettent leur Patrie, & pleurent la perte de leur liberté ; desorte que le chagrin, la douleur, & souvent même le desespoir causent leur mort.

Le Bresil conserve beaucoup d'Esclaves, & ils deviennent aujourd'huy rares dans les mines. Cependant il en vient tous les ans plus de 25000. dans la Baye de tous les Saints, & on en compte plus de 15000. dans la Ville de

Sansalvador. On peut juger par là du nombre qui est répandu dans le Pays. Il n'y a point de Portugais qui n'ait dans cette Ville une douzaine de Noirs, soit pour son service, soit pour l'intérêt qu'il en retire en les louant au Public.

Ces Esclaves apportent beaucoup de confusion dans les Villes, & quoiqu'on les châtie rigoureusement, il arrive cependant tous les jours quelque nouveau désordre. Ils sont voleurs, traîtres, & capables des plus grands crimes. Les Portugais choisissent parmi leurs Esclaves ceux qui sont les mieux faits, & qui témoignent le plus de courage: ils en font leurs braves en leur donnant la Dague & l'Épée. Il y en a à qui la brutalité tient lieu de courage, & qui combattent avec ardeur en faveur de leurs maîtres. Quelques uns sont libres, ou par la bonne volonté de ceux qui leur donnent

la liberté pour prix de leurs travaux, ou par l'argent qu'ils donnent pour se racheter. Tous ces Esclaves sont dangereux, & les Portugais naturels du Bresil s'en servent communément pour vanger leurs injures, & faire assassiner leurs ennemis. Ces malheureux ne sont que trop fideles dans leurs promesses, & ils commettent promptement & sans scrupule tous les crimes qu'on exige d'eux. Mauvaise politique de permettre à des Esclaves l'usage des armes. Je me suis cent fois étonné de ce qu'ils ne s'en sont point encore servi contre leurs maîtres, & de ce qu'ils n'ont encore osé se soumettre un Pays où leur grand nombre, & l'indulgence aveugle qu'on a pour eux, sont un pretexte heureux, & une occasion favorable. Le Bresil n'est en effet qu'un repaire de voleurs & d'assassins: on n'y voit aucune subor-

dination , aucune obéissance. L'Artisan avec la Dague & l'Espée insulte l'honnête homme, & le traite d'égal , parce qu'ils sont égaux dans la couleur du visage. Le Viceroi a fait de vains efforts pour remedier à ces desordres : un long usage a prévalu à ses bonnes intentions. Les Esclaves qu'on envoie aux mines sont obligez de fournir chaque jour à leurs maîtres une quantité d'or limitée. Si ce qu'ils retirent des mines dans un jour surpasse leurs conventions , ils le gardent pour suplérer à ce qui peut manquer un autre jour. Le maître ne donne à son Esclave que sept livres de racine de Mandioc par semaine , & l'Esclave se procure le reste de ses necessitez par son travail , & le plus souvent par ses larcins.

Depuis quelques années , les Portugais ont négligé le soin de leurs plantations, & ils aiment

mieux envoyer leurs Esclaves aux mines que de les employer utilement à l'agriculture. Cette conduite a ses inconvéniens. La quantité de Sucre & de Tabac diminue insensiblement, & la farine de Mandioc, qui est leur nourriture la plus ordinaire, devient rare. Il est à craindre que la famine ne soit une suite de cette avidité mal entendue. Si les Flottes de Lisbonne, qui ont coutume de leur porter des farines toutes les années, cessent de faire ce voyage (ce qui peut arriver par les tempêtes, par les guerres, ou par d'autres accidens) ils seroient réduits à manger les feuilles des arbres, ou des fruits sauvages, aussi désagréables au goût que contraires à la santé.

Les Portugais ont peu de délicatesse dans leurs manieres de manger : ils ne vivent que de viandes salées, & de poisson sec.

Les

Les vivres sont fort chers, & on vit mieux généralement en France pour un demi écu, qu'on ne vit au Bresil pour quatre écus. Les peuples aiment mieux garder leur argent pour briller & étaler leur magnificence dans une fête, que d'en faire usage pour leur nourriture. C'est-là le vice general. En effet s'agit-il de faire une Fête en l'honneur d'un Saint, ils dépenfent le revenu d'une année en courses de Taureaux, en Comédies, en Sermons, en Ornemens d'Eglise, & ils meurent de faim le reste de l'année. Si on ôtoit aux Portugais leurs Saints & leurs Maîtresses, ils deviendroient trop riches. Je ne prétend point blâmer par là le Culte des Saints, je ne condamne que la maniere de le rendre. On tire beaucoup d'or des mines du Bresil, & le quint du Roy de Portugal produit tous

les ans plusieurs millions. Le Royaume néanmoins profite peu de tant de richesses. Les Anglois, les Hollandois enlevent tout l'or du Bresil, en fournissant au Portugal les Manufactures dont ce Royaume a besoin : Les François n'en enlevent qu'une legere partie, à cause de la cherte de leurs Manufactures. Le Roy de Portugal assembla l'an 1709. son Conseil, & on y agita long-tems s'il n'étoit pas plus à propos de garder dans le Royaume l'or du Bresil, que de le faire circuler chez les voisins par le commerce. Nous ressemblons, disoient-ils, aux Abeilles, nous travaillons en vain aux Mines, tandis que les Etrangers recueillent le fruit de nos travaux. Le luxe est la ruine des Etats : qu'avons-nous à faire des Etoffes de France, des Draps d'Angleterre, &c.

Etablissans dans ce Royaume

AU TOUR DU MONDE. 195
des Manufactures qui suffisent à
nos besoins ; ne multiplions point
nos necessitez , & toutes ces ba-
gatelles étrangères deviendront
inutiles & superflues ; nous reste-
rons maîtres de notre or , & en
conservant nos richesses , nous
augmenterons notre puissance.
La Providence (dit alors Milord
Galoway , qui étoit General des
Anglois en Portugal) la Provi-
dence a bien réglé toutescho-
ses. La France , l'Angleterre ,
& les Pays du Nord sont des
Pays pauvres , la terre n'y produit
que du fer , du plomb , & d'autres
Metaux aussi grossiers : l'industrie
des habitans a suppléé à cette
pauvreté , & les Peuples sont de-
venus laborieux par necessité. Les
Rois d'Espagne & de Portugal
sont maîtres d'un nouveau mon-
de , où la terre forme dans son
sein l'or & l'argent ; cette abon-
dance a rendu les Peuples indo-

lens, & ils ont crû qu'avec deux Métaux si précieux, ils trouveroient toujours l'agréable & l'utile. Cet or a enfanté le luxe, mais les peuples ont négligé les choses qui pouvoient l'entretenir. Ce penchant à l'indolence leur a moins été donné par la nature, qu'inspiré par la Providence. Ils ont été contrains de recourir à leurs voisins, gens pauvres, mais laborieux, & qui depuis long-tems leur fournissent les choses nécessaires à la vie. Cette coûtume est devenue une nécessité: vous la regardez comme un joug que les Etrangers vous ont imposé, croyez-moi, ajouta Milord Galoway, ne secouez point ce joug: si vous vous passez aisément des François, des Anglois, &c. ces Peuples ne pourront se passer de vous, & ils viendront à main armée vous arracher cet or qu'ils regardent

comme un dépôt que la Providence a remis entre vos mains. Dieu a donné aux hommes des talens divers : vous creusez la terre, & vous cherchez dans son sein l'or & l'argent ? Nous nous appliquons à d'autres travaux : vous avez de l'or, nous avons des Manufactures ; il n'est pas juste que vous ayez l'un & l'autre. Cette ambition seroit contraire aux decrets de la Providence qui veut qu'il y ait une espece d'équilibre par tout l'Univers. Votre or est destiné à l'achat de nos marchandises, & nos Marchands ne travailleroient plus si vous vous mêliez aussi de travailler. Restez donc dans votre indolence, puisqu'elle est le lien de la societé entre les peuples de l'Europe.

Milord Galoway avoit raison ; & il semble qu'on a suivi son conseil, du moins nous ne voyons pas

jusqu'à present que le Portugal ait changé la forme ancienne de son Gouvernement. Le Quint du Roy est de cette année de six millions, mais si la Flotte de *Rio Geneyro* porte en Europe tant de poudre d'or, celle de la Baye de tous les Saints y portera peu de Sucre & de Tabac, & il n'y a cette année que 24000. arbres de Sucre, au lieu que ce Pays en fournissoit autrefois deux fois autant.

La Baye de tous les Saints est assez bien fortifiée. Il y a une Forteresse à la pointe de S. Antoine qui est flanquée de quatre Bastions, & un petit fort au-dessous avec dix pieces de gros Canon. Ces deux Fortereses deffendent l'entrée de la Baye. Monsieur Macé Ingenieur & Brigadier des Armées de Portugal, a tracé la Forteresse de Saint Pierre, & plusieurs autres Fortifications qui se-

AU TOUR DU MONDE. 199
ront bien-tôt achevées. Il y a au
milieu du Port une Forteresse qu'
on rétablit, & qu'on augmente
aujourd'huy. L'Arcenal est flan-
qué de deux Bastions qui com-
mandent le Port. Entre la pointe
de Monserat & la Ville, on a éle-
vé une Citadelle avec un Fossé
large & profond, quatre Bastions,
Redoutes, Glacis, demi-Lune,
& Contrescarpes. A la pointe de
Monserat il y a encore un petit
Fort avec douze pieces de Ca-
non. Outre toutes ces Fortifica-
tions, il y en a encore deux autres,
l'une où l'on fait la poudre à Ca-
non qui est scituée entre la Ville
& la pointe de S. Antoine: l'autre
où est le Magasin à poudre qui est
derriere la Ville, & qui comman-
de un grand Lac ou Fossé que les
Hollandois ont creusé, & qui sert
de Rampart à la Ville. Ainsi la Vil-
le de *San salvador* est entourrée de
la mer d'un côté, & de ce Lac de

l'autre. La Garnison consiste en deux Regimens d'Infanterie, trois Regimens de Milice, & un Regiment de Noirs libres. On monte tous les jours la Garde au Palais, & chaque Garde est ou doit être de cent hommes. Le Viceroi entretient aussi quelque Cavalerie pour opposer aux incursions des bandits qui font beaucoup de ravages dans ces Colonies.

Je ne sçais comment définir les habitans de cette Ville, & généralement tous les Portugais natifs du Bresil. Rien n'est plus trompeur que leur phisionomie. Honnêtes & affables en apparence, ils ne sont pas moins adroits que les Chinois à cacher la haine qu'ils ont pour notre Nation, haine de caprice dont ils ne peuvent rendre d'autre raison que les Guerres que nous avons faites sur leurs Côtes, la prise de *Rio*

AU TOUR DU MONDE. 201
Geneyro, &c. La Cour du Viceroy
est composée d'Officiers qui pa-
roissent les gens du monde les
plus civils, & qui se font une gloi-
re, disent-ils, d'imiter les manie-
res Françoises. Ils nous envoye-
rent à notre arrivée des présens
de fruits, de confitures, de vin,
&c. Ces liberalitez si peu méri-
tées nous donnerent de la défian-
ce, & nous reconnûmes bien-tôt
que la considération de leur inté-
rêt leur inspiroit une generosité
qui ne leur étoit pas naturelle. En
effet ce sont des Parasites affamés
qui regardent les Etrangers com-
me des duppes que la fortune
leur livre. Si l'Etranger tarde
trop à témoigner sa reconnois-
sance pour les services & les
présens qu'il a reçûs de leur part,
ils changent de maniere, & de-
viennent ses ennemis. Néan-
moins parmi ce grand nombre
d'Escrocs, j'ai vû à la suite du

Viceroi plusieurs Officiers de Portugal qui remarquoient aussi bien que nous les vices de ces Americains, & qui pratiquoient avec plaisir les devoirs d'une honnête societé.

Les mœurs sont corrompues dans ce Pays, & l'homme y porte un front qui ne rougit jamais. Les femmes ne sont pas moins débauchées : elles vivent dans un desordre public. Les Religieux & les Prêtres Seculiers (outre leur ignorance qui est honteuse, & au-dessus de toutes les expressions) ont un commerce public avec les femmes, & on les connoît plutôt par le nom de leurs Maîtresses que par celui qu'ils ont. Immodestes dans les Eglises; s'ils écoutent une femme dans le Tribunal de la Pénitence, ils semblent plutôt la cajoler que lui inspirer des sentimens de contrition & de pieté. Ils courent

pendant la nuit travestis , les uns en femmes , les autres en habits d'Esclaves , armez de poignards & d'armes encore plus dangereuses. Les Couvens mêmes , ces Maisons consacrées à Dieu , servent de retraite aux femmes publiques. Je ne sçais , Monsieur , si je dois m'étendre sur leur libertinage ; il me semble qu'il vaut mieux passer leurs crimes sous silence , & puisqu'il n'y a en eux aucune vertu que je puisse louer , du moins je dois cacher leurs vices , & ne pas scandaliser l'Eglise en révélant les iniquitez de ses Ministres.

Les femmes les plus vertueuses , c'est-à-dire , celles dont le desordre est moins public , font de leurs maisons un Serail de femmes Esclaves. Elles les ornent de chaînes d'or , de Bracelets , de Bagues , & de riches dentelles. Ces Esclaves ont toutes leurs Amans ,

& leurs Maîtresses partagent avec elles les profits de leur infâme commerce. Les Portugais naturels du Bresil préfèrent la possession d'une femme noire ou mulâtre, à la plus belle femme. Je leur ai souvent demandé d'où procedoit un goût si bizarre, mais ils l'ignorent eux-mêmes. Pour moi je crois qu'élevez & nourris par ces Esclaves, ils en prennent les inclinations avec le lait. J'ai connu une fort aimable femme de Lisbonne qui avoit épousé un homme de ce Pays : la discorde regnoit dans leur ménage, & l'époux méprisoit l'épouse pour l'amour d'une noire qui n'auroit pas mérité l'attention du plus laid Noir de toute la Guinée. Sans entrer dans un plus long détail du libertinage qui regne dans ces Colonies ; je vous dirai, Monsieur, que les Portugais ressemblent en toutes choses aux Espa-

· AU TOUR DU MONDE. 205
gnols du Perou dont je vous ai
parlé dans mes Lettres précédentes. Le même esprit de débauche,
d'irréligion, d'ignorance & de
présomption est repandu par toute
l'Amérique. Je n'entendois
pendant la nuit que les tristes accords
d'une Guitarre. Les Portugais en
longues Robbes de Chambre, le
Rosaire en Echarpe, l'Epée nue
sous la Robbe, & la Guitarre à
la main se promenoient sous les
Balcons de leurs Dames, & là
d'une voix ridiculement tendre,
ils chantoient des airs qui me
faisoient regretter la Musique
Chinoise, ou nos Gigue de basse
Bretagne.

Le 23. de Decembre un Vaisseau
venant de *Rio Geneyro* apporta
la nouvelle qu'il y avoit sur ces
Côtes un Vaisseau Pirate qui
avoit déjà enlevé plusieurs Vaisseaux
Portugais, qu'un brouillard épais
l'avoit dérobé lui-même.

me à ses poursuites, que quelques Portugais qui s'étoient échapez du Vaisseau avoient dit qu'il étoit armé de 30. pieces de Canon, & de 300. hommes de différentes nations, commandez par un Capitaine Espagnol de l'Isle de Saint Domingue. Le Viceroy ayant appris cette nouvelle, fit équiper une Fregatte de guerre qu'il avoit fait construire dans ce Port. Mais cet armement fut fort lent, & on eut beaucoup de peine à rassembler un Equipage. Cette nouvelle nous fit prendre la résolution d'attendre le Vaisseau de Monsieur de la Fond, & de partir avec lui pour pouvoir resister aux attaques de ce Corsaire, qui étoit sans doute instruit de notre séjour dans ce Port.

Le 14. le Viceroy nous fit l'honneur de nous inviter à aller entendre la Messe de minuit dans un Couvent de Religieuses. Je me

rendis au Palais à huit heures du soir. Tous les Officiers de la Garnison y étoient assemblez, & le Viceroi les regala d'une superbe collation. Nous allâmes à dix heures à l'Eglise de sainte Claire, où je ne m'attendois pas à voir une Comédie, ou plutôt une Farce. Dans toutes les Maisons Religieuses de Portugal les jeunes Meres étudient pendant l'année un certain nombre de sottises, & de Chançons gaillardes pour les débiter pendant la nuit de la Nativité. Ces Dames étoient dans une Tribune ouverte & élevée, chacune avoit son Instrument, Guitarres, Harpes, Tambourins, Viguelles, &c. Leur Directeur en entonnant le Pseaume *Venite exultemus*, donna le signal. Alors toutes les Religieuses se mirent à chanter les Chançons qu'elles avoient étudiées avec tant de soin : chacune chantoit

la sienne, & cette diversité de Chansons & de voix formoit un charivari, qui joint aux Instrumens qui étoient aussi peu d'accord que les voix, donnoit une juste envie de rire. Elles sautoient & dansoient avec un si grand bruit, que je crus que semblables aux Nonains de Loudun, elles étoient possédées de quelque Esprit folet, ou d'un Lutin d'une humeur gaye & joviale. Mais le tems d'être surpris n'étoit pas encore venu. Le silence succeda au tintamarre, & au lieu des leçons qu'on lit à chaque Nocturne de Matines, une Religieuse se leva, & s'étant gravement assise dans un Fauteuil, elle fit un long discours à l'Assemblée en Portugais corrompu, tel que le parlent les Etclaves. Ce discours étoit un recit satirique des intrigues galantes des Officiers de la Cour du Viceroy. Elle désigna la



A
M
déta
qu
con
reci
tan
ren
ajo
ble
tit
ne
R
po
n
qu
C
g
r
P
a
a

Maîtresse d'un chacun, & fit un détail de ses bonnes & mauvaises qualitez. On commença le second Nocturne : le Directeur en recita les Pseaumes à basse voix, tandis que les bonnes Dames firent les mêmes extravagances, & ajoutèrent un entre-acte semblable au premier. Il survint un petit incident au troisiéme Nocturne, & l'amour voulut jouer son Rôle dans cette Comédie. Mais pour l'intelligence de cette Scene vous devez sçavoir, Monsieur, qu'en Espagne & en Portugal les Cavaliers font l'amour aux Religieuses, ce qu'ils appellent *Indevotarse*. Le neveu du Viceroi appellé Don Henriqués Meneses aimoit une de ces Dames, mais cet amour trop platonique étoit peu capable d'occuper tout son cœur, & il cherchoit souvent des amours & des occupations plus solides. La Religieuse jalouse ne

vouloit point entendre raison, & privée de certains plaisirs, elle vouloit aussi les interdire à son Amant. Elle choisit cette nuit pour lui reprocher son infidélité. Le troisième Nocturne étant donc fini, & les Danses, & les Chansons achevées, elle accabla Don Henriqués des reproches les plus tendres: tout ce qu'elle dit fut joliment dit, mais le Cavalier peu docile, reçut mal la Mercuriale, & rougissant du peu de honte de sa Dame, il sortit brusquement de l'Eglise. La Religieuse sensible à un départ si prompt, va, lui dit-elle, te vanter au pied de mes rivales du mépris que tu fais de ma tendresse & de mes reproches. Cette catastrophe fut le dénouement de la Comédie. On chanta une Messe où toutes les Religieuses communierent.

Vous aurez de la peine, Mon-

seur, à croire un semblable recit, cependant n'en retranchez pas, s'il vous plaît, la moindre circonstance. Je sçai qu'il est assez difficile de croire que des femmes consacrées à Dieu par des vœux solennels, soient capables de commettre des excès semblables : il est pourtant vrai que j'ai vû & entendu réellement tout ce que je viens de vous décrire. Il y auroit bien des reflexions à faire là-dessus, mais la morale a mauvaise grace dans ma bouche.

Cependant je passois tristement la vie. Je faisois ma cour au Viceroy, & je passois une partie de la nuit dans son Palais. On y tenoit une conversation muette : chacun disoit son Rosaire, ou faisoit semblant de le dire ; on rioit peu, & on s'ennuyoit beaucoup, c'est l'Etiquette du Palais. Je rendois aussi des visites fréquentes à l'Archevêque ; c'est un

saint Vieillard qui aime à raconter, & qui raconte bien.

Le 15. de Janvier un Vaisseau Portugais venant d'Angole rapporta que les Hollandois commettoient plusieurs actes d'hostilité contre les Portugais dans les Mers de Guinée. Les Hollandois avoient fait depuis quelques années un traité avec les Portugais, par lequel les premiers cedoient à ceux-cy le commerce des Esclaves à Angola, & dans d'autres Contoirs de la Côte d'Afrique, à condition qu'ils ne porteroient dans ces Pays aucunes Manufactures, mais seulement le Tabac & l'or du Bresil, parce qu'ils se reservoient le commerce des Draps & autres Marchandises semblables. Les Portugais faisoient un commerce si considerable & si avantageux, que les Hollandois en prirent de l'ombrage, & sous divers pretextes, ils coururent sus

aux Portugais , attaquèrent leurs Vaisseaux , & entreprirent de ruiner leur commerce. Ils les accusèrent d'avoir manqué aux conventions qu'ils avoient fait ensemble en portant en Afrique des Draps , des Soyeries , & autres Manufactures. La Loy du plus fort fut la meilleure. Les Hollandois trop puissans dans ces Mers pour craindre les représailles , s'emparèrent des Vaisseaux Portugais , & celui qui rapporta cette nouvelle ne se sauva qu'après un long combat. Cet accident va suspendre le commerce , & il est à craindre que le Bresil ne manque bien-tôt d'Esclaves. Il est de la politique & de l'intérêt du Portugal d'accommoder promptement ce différend. Le Viceroy nous donna des Lettres pour le Conseil de ce Royaume , afin d'apporter les remèdes nécessaires à ce désordre.

Le Pirate dont je vous ai parlé continuoit ses courses , & nous apprîmes qu'il avoit voulu attaquer une Fregatte Françoisé qui étoit dans un Port de l'Isle Grande. L'Equipage François remorqua son Vaisseau le plus près de terre qu'il lui fut possible , & se fortifia sur le bord de la mer en élevant une petite batterie qui , jointe à celle du Vaisseau , auroit fort incommodé le Corsaire , s'il ne s'étoit retiré promptement.

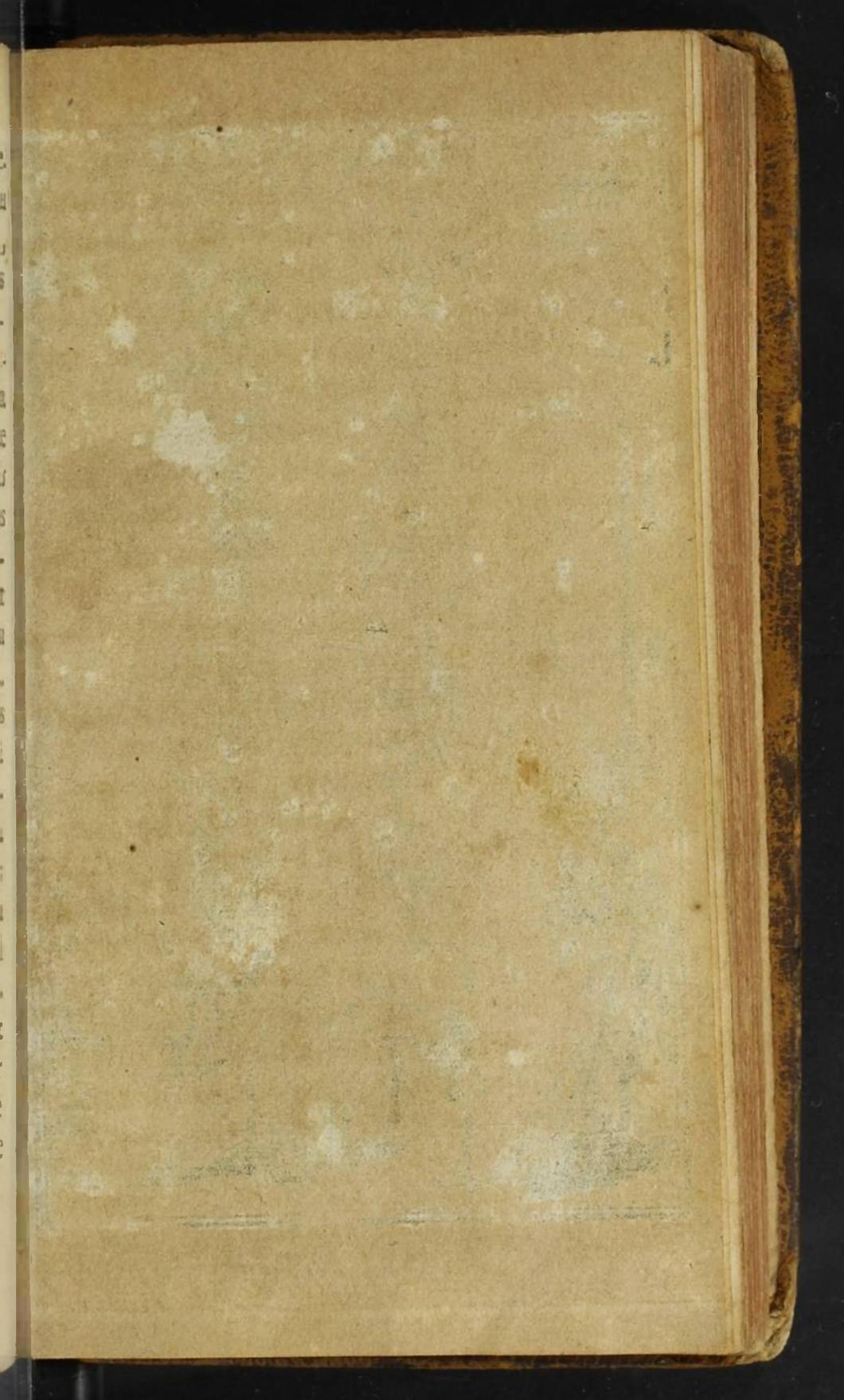
Notre Vaisseau étoit toujours en carene , & les Ouvriers du Port faisoient fort peu d'ouvrage dans un jour. Les Portugais ne dégènerent point , & le Noble comme le Roturier, le Bourgeois & le Soldat aiment les commoditez de la vie. Un Artisan n'oseroit travailler après son dîner sans avoir un peu dormi. La chaleur du Climat , & l'habitude ont établi cet usage , & il nous fallut

prendre patience, comme si cette vertu eut été notre seule ressource pendant tout le cours de ce voyage.

Nous nous étions déjà aperçus que l'eau de la mer avoit mouillé nos marchandises, surtout les soyes crues dont la qualité avoit déjà été altérée par la finesse des Chinois, comme je vous l'ai déjà dit. Nous prévoions déjà que les profits de ce voyage seront fort médiocres. Monsieur de la Fond avoit abandonné son Vaisseau. Tout le poivre qu'il avoit acheté à la Chine, & plusieurs autres effets avoient été avariez, & sa Cargaison n'étoit pas en meilleur état que la nôtre. Nous nous consolions les uns & les autres, & le nombre des malheureux diminueoit les malheurs particuliers.

Le 4. de Fevrier le Viceroi nous invita à aller passer trois jours à

une lieue de la Ville, où l'on celebrait la Fête d'un Saint peu connu dans notre Calendrier, mais fort fameux dans ce Pays sous le nom de *San Gonzalés d'Amarante*. Nous partîmes en Compagnie du Viceroi & de toute sa Cour. Nous trouvâmes auprès de l'Eglise dédiée à Saint *Gonzalés* une multitude étonnante de gens qui dansoient au son de leurs Guittarres. Ces Danseurs faisoient retentir la voûte de l'Eglise du nom de *San Gonzalés d'Amarante*. Si-tôt que le Viceroi parut, ils l'enleverent & l'obligerent à danser & à sauter; exercice violent qui ne convenoit gueres à son âge, ni à son caractère: mais c'eut été une impiété digne du feu, au sentiment de ce Peuple, s'il avoit refusé de rendre cet hommage au Saint dont on celebrait la Fête. On nous fit aussi danser bon gré malgré, & c'étoit une chose





chose assez plaisante que de voir dans une Eglise des Prêtres, des femmes, des Moines, des Cavaliers, & des Esclaves danser & sauter pêle-mêle, & crier à pleine tête *Viva San Gonzalés d'Amarante*. Ils prirent ensuite une petite Statue du Saint qui étoit sur l'Autel, & se la jetterent à la tête les uns des autres: en un mot, ils firent ce que faisoient autrefois les Payens dans un Sacrifice particulier qu'ils avoient coûtume de faire tous les ans à Hercule, pendant lequel ils fouettoient & accabloient d'injures la Statue du demi-Dieu. L'Eglise de *San Gonzalés* est bâtie sur une Coline qui s'étend jusques sur le bord de la mer: elle est entourée de Bosquers, où les Portugais avoient dressé des Tentes. Toutes les Courtisannes de la Ville s'y étoient retirées; on n'entendoit par tout que des cris

de réjouissancé, & des concerts de Harpes & de Guitarres. La gravité Portugaise étoit défigurée, & rien ne manquoit à la Fête, sinon que Bacchus s'en mêlât; mais les Portugais ne l'admettent presque jamais à leurs divertissemens.

Le Viceroi avoit fait dresser ses Tentes au milieu d'un petit Bois d'Orangers à un quart de lieue de l'Eglise. On y fit bonne chere pendant trois jours, & j'y remarquai quelques leçons du Cuisinier François. On representa le premier jour de la Fête une Comédie Espagnole fort mauvaise, & qui fut jouée par les plus pauvres Acteurs du monde. La Piece étoit intitulée *la Monja alferez*. La Scene du premier Acte étoit à Madrid, celle du second au Calao du Perou, celle du troisième à Barcelonne, & la durée de la Piece étoit de trente-deux

ans. Le Théâtre étoit dressé vis-à-vis l'Eglise de Saint *Gonzalés*. Les Acteurs chanterent des Hymnes en l'honneur du Saint, Hymnes ridicules & même peu Chrétiennes par un mélange impie du Sacré & du Profane. Le troisième jour nous retournâmes à la Ville, & le Viceroi fut escorté par cinq ou six cens Cavaliers Portugais Campagnards, qui avoient abandonnez leurs Habitations pour assister à cette Fête.

Vous vous étonnerez sans doute qu'on souffre tant d'abus dans ces Colonies : mais il est difficile d'y remedier. Si un Voyageur parle des desordres des Religieux, & de ceux qui ont la conduite des ames ; s'il met leurs crimes en évidence ; en un mot s'il ose dire que dans toute l'Amérique les Pasteurs sont des Hypocrites, qui sous un extérieur grave & composé cachent un cœur

livré aux passions les plus hon-
teuses ; ce Voyageur est un im-
prudent, disent les uns, il doit
cacher les fautes que commet-
tent des personnes consacrées à
Dieu, & ne pas exposer leur Mi-
nistere au scandale & au mépris.
Les autres nient les faits que le
Voyageur rapporte, & traitent
de mensonge & d'imposture tout
ce qui condamne la conduite de
ces mauvais Pasteurs. Ainsi le
Prince ne peut déraciner les vi-
ces qu'on tolere, qu'on dissimule,
& qu'on n'ose lui rapporter ; il ne
peut envoyer des ordres salutai-
res pour reformer les mœurs des
Ecclesiastiques, l'Esprit de la
Religion s'éteint dans ces Colo-
nies, la piété y est toute extérieu-
re, l'ignorance & la présomption
y triomphent, & la morale de J.
C. y est si défigurée, qu'on n'en
reconnoît plus aucun principe,

Le dix on acheva la carenne

de notre Vaisseau , & nous nous préparâmes au départ. Le Capitaine , semblable à celui qui dans une tempête promet à Jupiter un Bœuf , dont il ne lui donna que les cornes après l'orage , le Capitaine , dis-je , oublia les promesses qu'il avoit fait aux Juges , sitôt qu'il n'eut plus besoin de leur secours. Il crut se dégager de ses magnifiques promesses , en leur donnant quelques bagatelles Chinoises. Mais ces Messieurs aimoient les choses solides , & lorsqu'ils s'apperçurent qu'on s'étoit , pour ainsi dire , moqué d'eux , ils conçurent un dépit mortel contre notre Nation , & ils résolurent de se vanger sur les premiers Vaisseaux François qui viendroient dans cette Baye. Nous ignorions alors que le sort devoit tomber sur nous-mêmes , & que nous serions les premières victimes d'un ressentiment dont

nous étions déjà la cause.

Le 17. nous fîmes embarquer nos Matelots rebelles, & on leur fit esperer le pardon de leur revolte s'ils réparoiert leurs fautes par une meilleure conduite. Nous prîmes congé du Viceroi. Ce Seigneur toujourns plein de bonté pour moi me donna des Lettres de recommandation pour le Comte de Ribeira son neveu, Ambassadeur en France, pour le Comte d'Evicyra, & pour plusieurs autres Seigneurs Portugais; car notre dessein étoit d'aller à Lisbonne.

Nous mîmes à la voile pour sortir de la Baye de tous les Saints. Monsieur de la Fond nous accompagnoit avec le vaisseau qu'il avoit frété. Le vent étoit favorable, & nous perdîmes bientôt la terre de vûe. Nous avions fait environ 40. lieues lorsqu'on s'est apperçû que notre Vaisseau

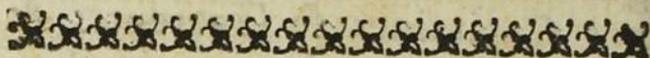
AU TOUR DU MONDE. 223
étoit plein d'eau. Le Capitaine a
été fort surpris, & je suis per-
suadé qu'il a condamné intérieu-
rement l'imprudence qu'il a eu
de dédoubler son Vaisseau. Il n'y
a point d'autre parti à prendre
que celui de relâcher une secon-
de fois. Ainsi, Monsieur, il y a
deux jours que nous virâmes de
bord pour rentrer dans la Baye
de tous les Saints. M. de la Fond
nous accompagne, & il est dans
notre Vaisseau, où il tâche de
nous consoler du malheur qui
nous arrive. Nous allons être de
rechef exposez aux lentes délibé-
rations du Conseil Portugais, &
livrez à la merci de ces Juges qui
ont formé tant de projets de ven-
geance. Nous n'envisageons d'au-
tre alternative que le naufrage,
ou la perte d'un bien qui nous a
coûté tant de peines. Je m'imagi-
ne que ces Juges nous feront un
procès sur notre retour, & sur les

marchandises que quelques particuliers ont vendu contre les Ordres du Roy. Ils avoient même déjà commencé à se vanger de nous avant notre départ, en faisant emprisonner tous ceux qui étoient soupçonnez d'avoir fait quelque négoce avec nous, sans considerer qu'ils avoient eux-mêmes donné les mains à ce commerce, & qu'ils avoient acheté plusieurs effets par l'entremise des Gardes qu'ils nous avoient donnez.

Voilà, Monsieur, quelles sont nos craintes & nos allarmes. On confisquera peut-être notre Vaifseau, à moins que le Viceroy, par un trait de sa generosité ordinaire, ne nous donne du secours dans cette occasion. Je donne ma Lettre à Monsieur de la Fond. J'envie son bonheur, & je voudrois, comme lui, retourner vers la chere Patrie après une si lon-

AU TOUR DU MONDE. 225
que absence. Adieu, Monsieur,
nos Capitaines se séparent, &
s'embrassent en pleurant, je n'au-
rois jamais crû que l'amitié des
gens de mer fut tendre jusqu'aux
larmes. Je suis de tout mon cœur,
&c.





LETTRE SEIZIÈME.

A Gènes , le 29. Juillet 1718.

M O N S I E U R ,

Je vous suis fort obligé de vos nombreux *De profundis* , & quoi-que vous ayez crû qu'il en falloit dire pour ceux qui étoient dans l'autre monde , je vous dirai ingénument que je me passerai volontiers de ces Pseaumes Mortuaires. Votre ami de Bayonne m'a remis toutes vos Lettres. Je vous rends de nouvelles graces pour les témoignages obligeans que vous me donnez de votre amitié. Mais surtout point de *De profundis*.

La joye que je ressens d'être

arrivé en Europe est un peu modérée par les embarras où nous nous trouvons ici. La fortune toujours constante à nous persécuter nous donne une fin semblable aux commencemens. C'est peu qu'elle nous ait rendu le jouet des vents & de la mer, & qu'elle nous ait fait errer de Ports en Ports depuis deux ans ; elle nous livre aujourd'huy au monstre appelé *Chicanne*, monstre plus dangereux, plus redoutable que tous les écueils des Mers de la Chine. Cette discorde qui nous a toujours tenu une si fidèle compagnie ne nous quitte pas, & nous sommes aussi peu d'accord ensemble, que nous l'étions à la Chine & ailleurs. Mais avant que de vous entretenir de nos affaires, il faut que j'acheve de vous raconter ce qui nous arriva à la Baye de tous les Saints. Vous avez pû voir par ma Lettre précédente

te par quel accident fâcheux nous nous trouvâmes réduits à retourner dans ce Port. Je vous fis part de nos allarmes, & des justes sujets de crainte que nous avions.

Après avoir pris congé de M. de la Fond, nous entrâmes dans la Baye de tous les Saints, & nous allâmes jeter l'ancre auprès de la Forteresse du Port environ à minuit. Le Batteau de Garde vint nous reconnoître, & porta au Viceroy la nouvelle de notre retour. Ce Seigneur qui connoissoit l'avidité des Juges du Pays, & les projets de vengeance qu'ils avoient méditez contre notre Nation, fut très-fâché de nous voir revenir : il prit pourtant la resolution de nous secourir, si notre retour étoit fondé sur des causes légitimes. Il pouvoit en effet nous donner des preuves de sa generosité, sans aller contre

les Ordres du Roy son maître ,
 parce que Sa Majesté ne refusoit
 point un azile dans ses Ports aux
 Vaisseaux qui se trouvoient dans
 des necessitez pressantes , & qui
 ne pouvoient tenir la mer sans
 courir les risques d'un naufrage.

Le lendemain à la pointe du
 jour j'écrivis deux Lettres , l'une
 à l'*Oidor del Crime* , & l'autre à
 l'*Oidor del Civel*. Mais avant que
 de vous parler de l'effet que pro-
 duisirent ces Lettres , il faut que
 vous sachiez que le Conseil *da*
Fazienda est composé de six Juges
 dont le Viceroi est le Président ,
 & a deux voix. J'avois connu as-
 sez particulièrement le Lieute-
 nant Criminel & le Lieutenant
 Civil : ces deux Juges étoient
 plus integres que les autres , &
 j'esperai de leur amitié & de leur
 équité qu'ils se joindroient au
 Viceroi pour nous procurer une
 reception favorable. Je leur écri-

vis « que je ne doutois point que
» l'état où nous nous trouvions
» ne les engageât à nous prote-
» ger , & que je ne croyois pas
» qu'ils voulussent suivre aveu-
» glément les sentimens de ceux
» qui avoient juré notre perte.
» Que j'avois toujours reconnu
» en eux tant de probité & d'hon-
» neur , que j'étois persuadé que
» ce qui s'étoit passé avant notre
» départ de ce Port n'avoit point
» alteré des sentimens si nobles &
» si équitables. Que je les priois
» de considerer qu'il seroit injuste
» de punir plusieurs innocens
» pour la faute d'un seul ; & que
» si le Capitaine de notre Vaisseau
» avoit manqué à sa parole, nous
» ne nous en étions pas rendus
» les garants; que l'experience du
» passé le rendroit à l'avenir
» plus fidèle dans ses promesses,
» & plus diligent à les executer.
» Je les priois ensuite de se souve-

nir de l'amitié qui avoit été entre nous pendant le séjour que j'avois fait dans ce Pays , & de considérer qu'ils ne pouvoient agir contre le Capitaine sans agir aussi contre moi. » J'écrivis en même tems à Monsieur le Brigadier Macé , pour le prier de se trouver au Palais du Viceroi lorsque nous irions à l'Audiance.

Après avoir pris cette précaution , je descendis à terre avec le Capitaine , & nous allâmes au Palais. Le Viceroi nous donna une Audiance favorable , & sans nous promettre positivement son assistance , il nous fit connoître par ses manieres qu'il ne nous la refusoit pas. Il affecta plusieurs fois de dire qu'il avoit prévu l'accident qui nous étoit arrivé , & qu'il y avoit eu de l'imprudence à dédoubler notre Vaisseau. Je m'apperçûs même qu'il trouvoit

un plaisir secret à dire qu'il avoit été bon Prophete. Cependant il ordonna qu'on assemblât le Conseil, & le Capitaine eut ordre de retourner à son Vaisseau. Pour moi j'obtins la permission de rester à terre, & d'aller dans la maison de Monsieur Macé. Le Viceroi pour me faire la grace toute entiere, fit rappeler les Gardes qui m'accompagnoient. Le Capitaine me recommanda les interests de son Vaisseau, & je lui promis d'en avoir soin, à condition qu'il tiendrait les promesses que je ferois aux Juges en son nom. Monsieur Macé, qui n'avoit pas reçu ma Lettre, parce que le Porteur n'avoit pû lui parler, fut fort surpris de notre retour. Il envoya chercher aussi-tôt les Lieutenans Civil & Criminel, qui étoient ses amis particuliers. Ils avoient déjà reçu mes Lettres, & ils s'étoient assemblez pour dé-

liberer sur ce qu'ils avoient à faire. Ils ne tarderent pas à venir ; & après m'avoir fait un compliment sur mon retour , ils m'avouerent qu'ils étoient bien embarrassés ; car , me dirent-ils , il ne s'agit point de la nécessité qui vous force à rentrer dans ce Port. Si vos besoins sont connus , on ne peut pas vous refuser un azile , mais il s'agit de vous faire un Procès sur les Marchandises que les vôtres ont vendues avant que de partir. Nos Prisons , continuerent-ils , sont pleines de malheureux Marchands qui ont fait le commerce avec vous , & dont on doit confisquer les biens , parce qu'ils sont contrevenus aux Ordres du Roy. Il ne seroit pas juste de punir les uns & d'absoudre les autres , puisque le crime est égal de part & d'autre. Ils ajoutèrent que les trois Juges *da Faxienda* , gens avarés & interes-

lez , feroient tous leurs efforts pour nous perdre. Que s'ils s'opposoient à leurs desseins , on leur feroit un crime à la Cour de leur indulgence , &c. je répondis que puisque les *Juges da Fazienda* étoient des gens avarés , il ne seroit pas difficile de les gagner , en leur proposant un bon parti ; que les particuliers du Vaisseau auroient soin de faire executer ce que le Capitaine promettroit, ou ce que je promettrai en son nom.

Mes raisons ne pesuaderent pas beaucoup ces Messieurs , & le Capitaine avoit agi avec eux d'une maniere si cavaliere, qu'ils s'imaginoient que lorsqu'il cesseroit d'avoir besoin d'eux , il les tromperoit comme la premiere fois ; ainsi la plus grande difficulté consistoit à les persuader que tout ce qu'on promettroit seroit executé fidelement. J'y réussis ,

& après une heure de conference, ils me promirent qu'ils join- droient leurs voix à celle du Vi- ceroi. Je me trouvai ainsi sûr de quatre voix contre trois ; car , comme je vous l'ai déjà dit , le Viceroi en a deux. Je retournai au Palais pour y attendre l'Arrest qu'on devoit donner en notre fa- veur. Les trois autres *Juges de la Fazienda* qui ignoroient que j'eusse parlé aux autres, passerent devant moi avec un air grave , fier & menaçant : j'aurois voulu parler à quelqu'un des trois , & l'engager à nous favoriser , en cas que le Viceroi ne voulut point se mêler de notre affaire , & qu'il en laissât la décision aux Juges , mais le tems & le lieu ne me le permirent pas. Leur conference dura deux heures. Les Juges sor- tirent de l'Audiance , & je cher- chai à lire notre sort dans leurs yeux. Ceux à qui j'avois parlé le

matin avoient l'air fort serieux ;
& ceux que je craignois le plus
paroissoient gais & contens. Je
tirai un bon augure de ces re-
marques si opposées , & je devi-
nai la verité. Les premiers pa-
roissoient serieux pour ne pas
donner à connoître qu'ils favo-
risoient nos desseins , & les der-
niers affectoient une gayeté
qu'ils n'avoient pas , pour me fai-
re croire qu'ils se réjouissoient de
ce que la delibération du Conseil
nous avoit été favorable , &
qu'ils n'y avoient pas peu contri-
bué. Jen'eus pas le tems de leur
parler. Le Viceroy m'appella &
me dit que si nos besoins étoient
tels que nous les avons exposez ,
nous n'avions plus rien à crain-
dre ; qu'il falloit seulement ob-
server les mêmes formalitez que
nous avons observées lorsque
nous arrivâmes la premiere fois ;
que les Officiers ne pourroient

demeurer à terre de peur qu'ils ne fissent le commerce. (Remarquez , Monsieur , que le Viceroi par bonté feignit d'ignorer que nous avions vendu plusieurs marchandises pendant notre premier séjour , & cette nouvelle deffense n'étoit que pour prévenir ce que les Officiers auroient pû entreprendre). Il ajouta qu'il permettoit aux passagers du Vaisseau de demeurer à terre. Monsieur Macé qui entra alors m'offrit sa maison de si bonne grace , que je ne pus refuser cette faveur. Je témoignai ma reconnoissance au Viceroi , & j'envoyai un homme au Capitaine pour l'informer de tout ce qui s'étoit passé. Je l'avertis entr'autres choses que le Juge qui devoit faire la visite dans le Vaisseau étoit un homme qui diroit désormais en notre faveur tout ce qu'on exigeroit de lui , pourvu qu'il y trouvât son

compte, & qu'ainsi il falloit l'accommoder : que quant aux deux autres dont nous avions tant appréhendé la vengeance, nous n'en avions plus rien à craindre, & que ne nous ayant point fait de mal, parce qu'ils n'avoient pu nous en faire, nous n'étions point obligez de leur faire du bien.

L'*Oidor del Crime*, ou le Lieutenant Criminel me raconta le même jour que le Viceroy, sans parler en notre faveur, avoit paru si bien disposé pour nous, que les autres Juges, après une légère opposition dont ils prévoioient l'inutilité, avoient décidé qu'il falloit nous donner l'azile que nous demandions. Ces Messieurs sans doute ne vouloient pas tout perdre, & ils espererent ou que nous ignorerions leur opposition, ou que nous leur saurions gré d'avoir vaincu leur propre répugnance en notre faveur. Quoi.

qu'il en soit, nos affaires furent terminées en quatre jours. Le *Desembargador* fit sa visite; on lui fit un présent, & tout le monde fut content. Les Charpentiers du Port furent mis en prison pour avoir laissé partir notre Vaisseau dans l'état où il étoit. Cette formalité étoit nécessaire pour faire mieux valoir nos besoins. Il arriva depuis que ces mêmes Charpentiers, non seulement protestèrent que notre Vaisseau ne valoit rien, mais encore qu'on ne devoit pas souffrir qu'il sortit du Port, vû le mauvais état où il étoit. Le Capitaine qui aimoit plus son Vaisseau qu'un nouveau marié n'aime sa femme, se moqua de cette protestation, & donna ses ordres pour la carenne. On déchargea le Vaisseau, & on transporta les marchandises dans deux Gallions qui étoient dans le Port. On résolut aussi de dou-

bler le Vaisseau avec des planches de ce bois de Bresil qui est si impénétrable aux vers.

Cependant les frais étoient considerables , & les Ouvriers travailloient peu à cause des Fêtes du Carême.

Le 2. de Mars on fit une Procession solennelle pour l'ouverture du Carême. Deux cens hommes vêtus de blanc , & le visage voilé, marchoient sans ordre à la tête de la Procession , & se frottoient les épaules avec tant de force, que leur sang rejalloit de tous côtez. Ces Pénitens sont des extravagans qui se donnent en spectacle au Public. Avant que de commencer cette ridicule promenade , ils se font déchiqueter les épaules avec des Rasoirs , ou avec des Boules de Cire armées de morceaux de verre , de sorte qu'en se frappant avec une grosse discipline de fil de coton ,
les

les playes s'ouvrent & le sang sort en abondance. Ils s'arrêtoient sous le Balcon de leurs Dames, & pour exciter une compassion amoureuse, ils se flagelloient de la belle maniere. Ils affectoient de passer & repasser sous ces Balcons : c'est-là la pierre de touche de la plus fine galanterie. Après ces Flagellans venoit une autre espece de fous ; les uns portoient plusieurs Epées attachées ensemble en forme de couronne dont ils appuyoient les pointes sur leurs estomacs ; les autres traînoient des chaînes fort pesantes & marchoient à reculon, ayant les bras étendus & liez à une piece de bois en forme de croix. Chacun avoit inventé sa pénitence. Un fantôme qui representoit la Mort, armé d'une Cresselle, precedoit Adam & Eve, au milieu desquels étoient l'Arbre & le fruit fatal dont Eve voulut

goûter. Les Ordres Religieux suivoient, & étoient suivis de tous les Confreres du Tiers-Ordre de Saint François, où sont agrégez presque tous les Habitans de *San Salvador*. Ils portoient sur leurs épaules les Images des Saints & Saintes de l'Ordre avec la figure du Seigneur qui porte sa Croix. Ces Châsses s'appellent en langue du Pays *Cherolas*. Je ne blâme point ces dévotions, mais je condamne la maniere dont on les pratique. Je blâme l'immodestie des Prêtres & des Moines qui, dans une action de pénitence, rient & font des signes misterieux aux Dames qui, dans ces occasions, se parent de leurs plus beaux habits, & se mettent à leurs Balcons. Je blâme l'intention de ces Flagellans, qui font d'une action pieuse une affaire de galanterie.

Tous les Vendredis de Carê-

me on porte ces Châsses, ou *Che-rolas* en sept Quartiers de la Ville. Chaque Châsse a sa Confrairie; on chante le *Miserere* en Musique, mais c'est une Musique qui se sent du Terroir. La nuit du Jeudy au Vendredy Saint on fait la même Procession; & ce Jour si saint parmi les Chrétiens, est le Carnaval des Portugais. Toutes les Dames qui s'étoient tenues retirées dans leurs maisons pendant le cours de l'année, & qui n'en étoient pas même sorties pour aller à la Messe, en sortent cette nuit-là parées de tout ce qu'elles ont de plus magnifique, vont à pied d'Eglises en Eglises essuyer tous les quolibets des Cavaliers Portugais. C'est cette nuit où les filles qu'un pere trop severe avoit retenues, perdent ce qu'elles ont projeté de perdre pendant l'année. C'est cette nuit où Messer Cocuage voit avec

plaisir augmenter son empire. C'est cette nuit enfin que les Portugais destinent à la celebration de leurs Bacchanales.

Le 12. de Mars , Monsieur le Brigadier Macé m'engagea à aller à la Campagne chez une Dame de ses amies, qui demeueroit dans un Canton de la Baye nommé *Mataripi*. Cette Dame étoit veuve d'un Gouverneur d'une Ville du Bresil. Sa maison étoit scituée au bord d'une Riviere, & l'on y trouvoit assez d'agrémens pour passer le tems sans ennui. J'allai voir plusieurs Sucrierie, & j'y trouvai des Cavaliers Portugais assez amis de la Chasse pour préférer ce divertissement à tous les autres. Outre les Sucrieries ordinaires, j'en vis deux où le Sucre se faisoit avec des Moulins à eau. Pendant le séjour que je fis à *Mataripi*, on fit plusieurs Fêtes, des Courses de Taureaux, &c. on

AU TOUR DU MONDE. 245
representa des Comédies , dont
le Sujet étoit la vie du Saint dont
on celebroit la Fête.

Quoique ces passe-tems fussent
assez médiocres , je les aurois pris
encore volontiers quelques jours,
mais il fallut partir. Je revins à
la Baye où je trouvai le Vaisseau
prest à faire voile. Nous prîmes
congé du Viceroi , & des amis
que nous nous étions faits
pendant notre séjour dans ce
Pays , & nous partîmes avec un
tems très-favorable. Quatre jours
après notre départ nous apper-
çûmes une voile qui nous fit assez
de peur pour nous obliger à nous
préparer au combat ; lorsque
tout fut prest , ce Vaisseau que
nous prenions pour le Forban
qui avoit tant fait de ravage sur
les Côtes du Bresil , changea de
route , & nous continuâmes la
nôtre. Nous passâmes heureuse-
ment la Ligne Equinoxiale , &

nous n'y trouvâmes point ces calmes ennuyeux que nous avions essuyez dans les passages précédens. Remarquez, s'il vous plaît, que c'est ici la quatrième fois que je la passe dans le cours de mon voyage. Cette Navigation est si commune, que je ne vous ferai aucun détail ni de nos routes, ni des vents; je vous dirai seulement qu'il nous arriva à la vûe des Isles *Terceres*, ce qui arrive à presque tous les Vaisseaux qui courent ces Mers. Nous eûmes cent quarante lieues d'erreur de l'Est à l'Ouest, quoique nous eussions donné chaque jour, en réglant la longitude, un nombre de lieues à l'Ouest à cause des courans. Nous passâmes entre *Pico* & l'Isle *Saint Michel*: nous vîmes sur ces Isles de grands feux en divers endroits, & plusieurs petits Bâtimens qui prirent la fuite. Nous fûmes sur nos gardes.

jusqu'à ce que nous fussions hors de la vûe des *Terceres*, à cause des Ecueils dont ces Isles sont environnées.

Nous trouvâmes deux jours après un Vaisseau Anglois que nous hélâmes, mais qui sans daigner nous répondre, força de voiles pour nous éviter; nous lui donnâmes chasse pendant deux heures, & voyant qu'il étoit impossible de l'atteindre, nous suivîmes notre première route.

Cependant nous ignorions en quel état étoient les affaires en Europe. On avoit débité au Brésil que l'Espagne faisoit de grands armemens, & il étoit de la prudence de prendre langue avant que d'entrer dans aucun Port. Nos marchandises de la Chine nous fermoient l'entrée de nos Ports: notre voyage au Perou donnoit une espece de droit aux Espagnols de confisquer notre

Vaisseau. Tandis que nous raisonnions sur ce qu'il étoit à propos de faire, l'Equipage ouvrit certains paquets de ses Armateurs, & trouva un ordre d'aller à Saintonge, petit Port borgne de la Biscaye: mais les vents n'avoient pas été de leur conseil, ils nous poussèrent malgré nous au Cap d'Ortegal, & ayant redoublé leur violence, ils nous obligèrent d'entrer le trente de Mars dans le Port de *Viveros* sur la Côte de Gallice. Ce Port n'a aucune fortification, & la nature, sans le secours de l'art, l'a fait tel qu'il est. Les Vaisseaux y sont en sûreté contre les vents, mais non pas à l'abri des insultes des Corsaires d'Alger & de Tunis qui y entrent impunément quand ils croient y trouver quelque prise à faire. Ayant vû qu'il étoit mal aisé que les Espagnols nous pussent faire insulte, nous résolûmes

de rester dans ce Port. Nous allâmes à la Ville qui n'est éloignée que d'un quart de lieue du Port. Nous y trouvâmes un Vice-Consul François, qui nous assura que nous pouvions attendre sans crainte d'aucune surprise de la part des Espagnols, le retour du Directeur du Vaisseau qui étoit parti deux heures après notre arrivée pour Bayonne, à dessein de prendre les Ordres des Armateurs qui étoient Négocians de cette Ville. Nous restâmes à Viveros pendant un mois. Quelques Gentilshommes Espagnols (tous si on les en croit, de la Maison de Cusman ou de Mendoza) nous convierent à les aller voir à la Campagne, & nous regalerent souvent d'excellens Saumons. Ce Pays, quoique pauvre par le peu de commerce qu'il y a, ne laisse pas de produire beaucoup de bled & de vin, & les autres cho-

les nécessaires à la vie. On y fait fort bonne chere & à grand marché ; en un mot il n'y manque qu'un peu de commerce. Les *Gallegos* sont plus laborieux que le reste des Espagnols, & tous les Paysans de cette Province s'adonnent à l'agriculture, mais comme leurs denrées n'ont aucun débouchement, ils sont forcez de les consommer dans le Pays.

Il y avoit déjà quinze jours que nous étions dans le Port lorsque nous eûmes avis que Monsieur le Marquis de Richebourg Viceroy de Gallice, qui faisoit sa résidence à la Corogne à dix lieues de Viveros, tramoit quelque chose contre nous, & on nous assuroit même qu'il vouloit faire descendre les Milices, & arrêter les Officiers du Vaisseau tandis qu'ils restoyent à terre. M. de Montagnac Consul de France

à la Corogne vint aussi à Viveros, & nous avertit qu'en effet on se doutoit que notre Vaisseau étoit un de ceux qui avoient été au Pérou, & que la Cour de France ayant permis à l'Espagne de nous courir sus, on pourroit sur ce soupçon nous attaquer. Le Capitaine ne se le fit pas dire deux fois, il retourna à bord avec tous les Officiers, & n'en sortit plus. Au reste il auroit été impossible aux Espagnols de prendre notre Vaisseau dans un Port sans Canon, sans aucune Barque ni Fregatte. Cependant le Viceroi s'étoit mis ce dessein dans la tête, & il songeoit à l'exécuter quand nous eûmes mis à la voile. Il lui auroit été plus aisé de faire arrêter les Officiers dès le commencement de notre arrivée, & je ne sçai comment il ne l'entreprit point.

Le Directeur arriva de Bayonne au bout d'un mois, & apporta

l'ordre d'aller à Gênes. Jamais Ordre ne fut plus mal imaginé que celui-là, car porter des foyeries en Italie, c'étoit proprement porter de l'eau à la mer. Les Armateurs ayant presque tous fait banqueroute pendant notre voyage, avoient cédé à leurs Créanciers l'intérêt qu'ils avoient dans le Vaisseau. Ceux à qui ce malheur n'étoit pas arrivé, craignant que ces Créanciers ne sequestrassent tout le Vaisseau, crurent se mettre à couvert de leur avidité en les dépayfant; mais le voyage que le Directeur fit à Bayonne ne put être si secret que les Créanciers n'en eussent le vent. Ils ne sçurent pas plutôt que le Vaisseau étoit destiné pour Gênes, qu'ils prirent la poste & arriverent en Italie avant même que le Vaisseau y fut arrivé.

Comme je quittai le Vaisseau à

Viveros, je ne vous parlerai point de ce qui lui arriva sur la route de Gênes. Je partis pour France où je voulois prendre langue avant que d'aller en Italie ; je traversai la Gallice, les Asturies & la Biscaye, & j'entrai en France par le *Quipuscoa*. Je ne vous parlerai point non plus de ce qui m'arriva en chemin, vous sçavez peut-être ce que c'est que voyager en Espagne, je vous avoue que j'aigerois mieux mille fois voyager dans les Montagnes du Perou ; on y trouve plus d'assistance, & si j'ose le dire, plus d'humanité. Je restai trois jours à Bayonne, & ayant ensuite traversé le Languedoc en poste, j'arrivai à Marseille, où je m'embarquai sur un Vaisseau qui faisoit voile pour Gênes.

Gênes mériteroit bien une Description particuliere, mais après vous avoir parlé des Antipodes & des Pays lointains, je

croirois m'abaisser en vous décrivant une Ville qui est presque sous vos yeux. Je ne sçai au reste si elle mérite le titre de superbe par la beauté & la magnificence de ses Palais, ou par le génie de ses Habitans.

Il y a près d'un mois que je suis ici ; notre Troupe y est en procès, mais pour les éviter, j'ai pratiqué à la lettre le précepte de l'Evangile, & j'ai abandonné le Manteau à qui me le demandoit. Je n'ai aucun dessein de faire brouiller du papier aux Grappignans de Gênes. Quand j'aurai fini mes affaires, peut-être retournerai je en France, peut-être aussi resterai-je en Italie quelques années. La fortune que j'ai été chercher si loin, & que je n'ai pas trouvée, est peut-être ici cachée, & m'attend ; que sçai-je ? si je fais quelque séjour dans ce Pays, je vous informerai de ce qui me pa-

AU TOUR DU MONDE. 255
roîtra le plus digne de votre cu-
riosité.

Ce terme de *Curiosité* me fait
souvenir de trois Articles d'une
de vos Lettres que j'ai trouvé ici,
auxquels je suis bien aise de ré-
pondre avant que de finir celle-
ci. Vous me demandez si ma cu-
riosité & ma *demanzeaison de*
voyager est satisfaite, d'un ton à
me faire croire que vous la désa-
prouvez. Il m'a semblé même
entrevoir quelques railleries que
je ne vous pardonnerois pas si
vous étiez moins de mes amis.
A vous entendre, Monsieur, il
vaut mieux rester toute sa vie en-
veloppé dans les langes de son
Berceau, que d'aller lutter contre
la mer & les vents. Votre indo-
lence vous fait regarder la Navi-
gation comme une entreprise té-
meraire. Vous fremissez à l'aspect
des dangers auxquels les hommes
sont exposez sur un élément qui

leur est étranger, & vous concluez qu'il faut avoir un cœur de bronze pour oser braver le caprice des vents, & s'affujettir à la fureur des flots. Vous osez même me reprocher sur quelques plaintes que mon impatience m'a arrachées dans mes Lettres précédentes, que je me suis repenti plus d'une fois, & que je me repens encore d'avoir été courir si loin. Ne savez-vous pas qu'on éprouve des tentations dans chaque vocation, & qu'il n'y en a aucune qui en soit exemte. Vous concluez de ces plaintes, qu'il faut être fol pour naviguer. Ce titre de *fol* me choque, & pour me vanger, il me vient en pensée de vous prouver qu'il n'y a rien de plus beau, de plus utile que de voyager, & que rien n'est plus louable que cette curiosité qui nous arrache à notre Patrie, & qui nous conduit plus loin même

que notre imagination. Quel triomphe pour moi si des Rives de la Seine je vous transportois à celles du Gange.

Vous ne pouvez pas disconvenir, Monsieur, que la speculation n'instruit jamais autant que la pratique, & qu'il y a bien de la difference entre les choses qu'on connoît par soi-même & celles qu'on ne voit que par les yeux d'autrui. Esclaves de nos propres préjugés, ou de ceux des autres, nous ne voyons, pour ainsi dire, que par emprunt, & ce n'est qu'avec une timidité scrupuleuse que nous secouons le joug des opinions que nous avons sucées avec le lait. Nous ne savons le plus souvent que ce que nous avons oui dire, & vous conviendrez que l'ambition d'un homme un peu raisonnable doit aller au delà.

Si réunis sous un même climat,

tous les hommes se ressembloient, si la face de la terre étoit partout la même, si l'Univers entier étoit gouverné par des Loix & des Maximes égales & immuables, si les productions de la nature n'étoient point variées dans toutes les Parties du Monde, en un mot si les mœurs & les coutumes des hommes étoient les mêmes en Asie & en Europe, j'approuverois cette indifférence qui empêche la plupart des hommes d'abandonner le sein de leur Patrie, puisqu'ils pourroient voir, comme dans un miroir, le monde entier dans sa moindre Partie. Mais la Providence en a disposé autrement, elle a voulu unir tous les Peuples de l'Univers par des besoins réciproques. La terre fertile sous un climat est stérile sous un autre, afin que par un commerce mutuel ils puissent ser-
rer plus étroitement les nœuds de

la société civile. J'ajouterais que rien à mon avis ne seroit plus insipide que cette uniformité générale ; & que le spectacle du monde seroit bien triste , bien ennuyeux si on le voyoit toujours du même côté. La nature qui par toute la terre varie ses Ouvrages, fait éclater la même diversité dans les temperamens. Elle donne aux hommes des penchans differens , & il est rare de trouver une personne qui ait une indifférence générale pour tous les emplois ordinaires de la vie civile. Celui que son penchant porte à voyager , après avoir étudié les Loix de son Pays , va s'instruire de celles des autres Peuples , & se fait un plaisir secret de faire part de ses découvertes à ses Concitoyens. Vous me direz peut-être qu'il y a des gens qui voyagent plutôt par caprice que par curiosité ; qu'il y en a d'autres

qui par un penchant qu'ils ne peuvent corriger , sont paresseux & indolens , & qui ne profitent point de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils entendent ; c'est de ceux-là qu'on peut dire ,

*Cœlum, non animum mutant , qui trans
Mare currunt.*

Mais les exceptions de la regle que j'établis ne la détruisent point. Je ne veux point justifier l'utilité des Voyages par l'exemple de ces Sages de la Grece , qui dans un siècle où la Navigation étoit sujette à de plus grands périls , par le peu d'expérience & de pratique que les Pilotes avoient en cet Art, entreprenoient de longs voyages pour consulter des Philosophes étrangers sur la définition de la sagesse , peut-être aussi pour leur livrer une espece de combat d'esprit , dont la Posterité peut être instruite. L'a-

mour de la nouveauté que la Nature a imprimé dans nos cœurs ce desir de savoir ce que cette sage & prudente mere nous inspire, nous fait étudier ce que nous ignorons ; mais l'expérience nous instruit plus que les leçons des plus grands Maîtres. Les Sansons, les Delisle, tous ces Geographes fameux ne savent que ce qu'il a plû aux Voyageurs de leur faire savoir. Si le Voyageur s'est trompé, le Geographe est dans l'erreur. Combien leur science seroit elle plus sûre & plus parfaite, s'ils avoient joint l'expérience aux lumieres acquises, & s'ils avoient mesuré la terre avec les yeux comme ils l'ont mesurée avec le Compas sur les Plans qu'on leur a fournis.

L'homme en quittant sa Patrie fortifie ses talens, corrige ses deffauts, de même qu'un arbre produit des fruits parfaits

lorsqu'il a été transplanté dans une terre étrangere. On voit toujours dans sa Patrie les mêmes objets : tout y est borné, soit du côté de l'esprit, soit dans la maniere de penser. On y prend des préjuges que l'astre dominant de la Nation nourrit & entretient, & dont on ne se défait que par les connoissances qu'on acquiert dans les Voyages. Il faut se dépouiller de cet amour naturel de la Patrie, & on doit voyager dans les Pays étrangers, comme si l'on étoit banni du sien. *Le Sage, dit* Salomon, passera chez les Nations étrangères, & il éprouvera le bien & le mal.*

Concluons. Il n'y a personne qui ne soit convaincu de l'utilité des Voyages, & qui ne bravât même la mer si les dangers y étoient moins frequents : mais tant de risques, me direz-vous,

* Eccles. Chap. 39.

dont le seul recit m'a fait trembler, abattent le courage, & font évanouir les plus belles résolutions. L'imagination ne présente à l'esprit que des travaux sans nombre, une diette involontaire, un sommeil interrompu, des tempêtes, des écueils, &c. à peine pense-t-on le jour à la mer & à la Navigation, qu'on se noye la nuit suivante en songe. Mais, dites moi, Monsieur, quel est l'état de la vie qui soit sans dangers, & où la constance ne soit pas nécessaire. Les préjugés décident de notre courage & de nos résolutions. Un homme né au milieu de Paris, dont les plus longues Navigations sont de Paris à S. Clou, tremble sur la Seine, qui ne trembleroit pas au milieu de l'Océan, s'il étoit né sur ses bords.

Je ne conseille point à ces naturels timides d'entreprendre de

longs voyages. Mais j'ose exiger d'eux (& je l'exige de vous) qu'ils écoutassent attentivement le détail qu'on leur fait des raretez, & des Coûtumes des Pays qu'ils n'ont pas le courage d'aller voir eux-mêmes. Rien n'est plus ordinaire que de voir ces indolens s'ériger en Censeurs, ils blâment tout ce qu'ils ne connoissent point, & ce qui est au dessus de leur Sphere, & ils vérifient ce que dit l'Arioste.

*Chi va lontan da la sua Patria, vede
Cose, da quel che già credea lontane,
Che narrando le poi non se gli crede,
E stimato bugiardo ne rimane,
Ch'el volgo sciocco non li vuol dar fede
Se non le vede, e tocca chiare e piane.*

Si ce qu'on écrit, ou ce qu'on vous raconte est véritable, pourquoi refusez-vous de le croire? Et si on vous débite des Fables, comment

comment prouvez vous que ce sont des Fables? Ne courez point les Mers, j'y consens, mais ne blâmez pas ceux qui, aux dépens de leur vie, vont acquérir des connoissances dont vous devez tâcher de profiter.

Pour vous, Monsieur, je ne crois pas que vous veuilliez vous confondre avec le *Vulgo Sciocco* dont parle l'Arioste. Je vous ai écrit d'une maniere trop simple pour que vous me puissiez accuser d'avoir voulu vous en imposer.

Ma curiosité n'est point encore satisfaite, elle n'a fait que changer d'objet; si je me repose quelque tems d'un si long Voyage, je n'abandonne point le dessein d'en faire quelqu'autre quand l'occasion s'en presentera. Suivez mon exemple, Monsieur, & soiez persuadé que la Navigation a ses délices malgré les fatigues qui y sont attachées. Je me suis plaint

quelquefois, il est vrai, de la fortune & de l'ambition; mais l'homme seul parloit alors. Je n'envisageois dans ces momens que la peine, sans reflechir aux avantages, & maintenant que, graces au Ciel, je me trouve dans le Port, je me retracte de toutes mes impatiences, & de mes murmures. Ne me raillez donc plus, Monsieur, sur ma curiosité, & souvenez-vous que le *Meminisse juvabit* a des charmes inconcevables pour les Voyageurs. Je suis, &c.

MEMOIRE

SUR LA

COCHINCHINE,

CONTENANT L'ETAT
de ce Royaume , & des
instructions sur le Com-
merce que l'on peut y éta-
blir.



M

L.A.

Com

C
b



Pro
qui
pri
nar
E



MEMOIRE

SUR

LA COCHINCHINE,

*Contenant l'état de ce Royaume,
& des instructions sur le
Commerce qu'on y peut éta-
blir.*

SUR la fin du seizième
Siccle, la Cochinchine
ne faisoit encore qu'une
Province du Royaume de Ton-
quin, l'un & l'autre étoit com-
pris sous le mot general de *An-
nam* ou *Hyannam*; la guerre que
l'Empereur de la Chine porta

dans ce Royaume , occasionna le changement de l'ancien Gouvernement ; ce Prince faisoit de si grandes conquêtes dans le Tonquin , que le Roy ne voyant plus aucune ressource d'échapper à cet ennemi , avoit pris la résolution de s'étrangler : mais l'un des Grands de son Royaume lui ayant remontré que s'il vouloit s'en rapporter à lui , il se faisoit fort au moins d'arrêter le Chinois. Ce nouveau Chef , à la faveur de ses amis , ayant eu quelques avantages , fit tant par ses negotiations , que la paix fut conclue , aux conditions que tous les trois ans le Tonquinois enverroit une ambassade à Pequin , & pour vassalage un homme d'or de la hauteur d'une coudée , un genouil en terre , la tête baissée , & qui porteroit en main une lance , le fer en bas.

Le Roy de Tonquin pour payer

les obligations qu'il avoit à son General, lui donna tant pour lui que pour les siens le Gouvernement de la Guerre & de la Paix, de la Police & de la Justice, se reservant le titre de Roy (ce qu'ils appellent *Cua*) donnant à l'autre celui de Regent qui est *Chua*.

Ce premier Regent avoit une fille de seize à dix-sept ans, & un fils au berceau, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut ; cependant il maria sa fille avant sa mort, & son gendre scût si bien le gagner, qu'il lui laissa la Regence jusqu'à ce que son fils fut en âge de gouverner ; mais la mort du pere, & le goût qu'il prit à regner, le pousserent à se défaire de son beaufrere : sa famille à qui il declara son dessein, trouva le moyen de l'en détourner, & l'engagea à l'envoyer dans la Province la plus éloi-

gnée , pour que par autrui il exécuta ce qu'il ne devoit pas faire lui même.

Ceux qui accompagnerent cet enfant , bien loin d'attenter à sa vie , l'éleverent avec beaucoup de précaution ; ce Prince devenu grand se comporta avec beaucoup de sagesse avec le Tonquinois , ne songeant qu'à s'agrandir du côté de Chiampa , Royaume voisin de la Province où il étoit relegué ; il s'empara en assez peu de temps de cent lieues de pays du côté de la mer , chassant devant lui tout ce qu'il rencontra de Chiampois. La liberté du commerce qu'il y avoit de Tonquin en Cochinchine amena bientôt du monde pour peupler ces Provinces , qui furent abandonnées par les Naturels du pays.

Les prédécesseurs du pere du Roy qui gouverne aujourd'hui

la Cochinchine avoient toujours payé exactement au Roy de Tonquin le tribut dont on étoit convenu ensemble, mais il y a environ quarante ans que ce Prince s'estimant assez fort pour faire tête au Tonquinois, refusa de payer ce tribut. Ce refus alluma une guerre entre ces deux Royaumes, qui a été funeste au Tonquinois; ce Prince a perdu trois Provinces, outre une quatrième où le Cochinchinois fit un tel dégât, qu'elle a été déserte jusqu'à présent; elle sert de limites aux deux Royaumes.

La principale occupation des Cochinchinois est de se bien former à la guerre. Dans le choix que l'on fait des Soldats, l'on prend toujours les mieux faits & les plus robustes, qui sont obligés au service depuis l'âge de huit ans jusqu'à soixante; ils ont un soin extrême de les occuper con-

tinuellement tant à leurs exercices, qu'aux autres ouvrages publics & particuliers du Royaume, c'est pour cela qu'ils reçoivent une paye suffisante pour s'entretenir dans leur état; les Compagnies sont divisées par quartier, chaque Soldat a sa maison, elles sont jointes les unes aux autres, & bâties de la même façon, excepté celle du Capitaine, qui se distingue facilement à sa grandeur: la paye du moindre Soldat revient à neuf livres de notre monnoye par mois, avec une mesure de ris capable de nourrir deux personnes; ils sont tous habillés de même, c'est à dire, un juste-au-corps de soye noire, & un caleçon de soye blanche, un bonnet de crin renversé par le haut, toujours pieds nuds; l'épée qui est une espee de sabre, est commune à tous les Soldats, & il n'y en a aucune qui

ne soit garnie d'argent ; la plus grande partie porte le mousquet avec un poignard , dont le manche est ajutté à la bouche du mousquet ; il y en a d'autres qui sont armés de lances , & quelques autres d'arcs & de carquois ; l'honneur , la nécessité , l'espoir du gain & de s'avancer dans les Charges , font qu'ils s'exercent avec émulation dans l'employ où ils sont : ils ne passent aucun jour sans faire l'exercice en présence de leurs Officiers ; ceux qui réussissent le mieux remportent toujours quelques faveurs , soit en argent , soit en robes , soit en ris , & ceux qui sont assez maladroits pour faire quelque lourde faute , sont punis de quelques amendes , & quelquefois déchûs du poste qu'ils ont ; ainsi un Officier qui manquera notablement , devient un simple Soldat , pour voir en sa place le plus ha-

bile de sa Compagnie.

Il n'y a aucune Charge vénale, l'on ne parvient aux Emplois de la guerre, que par generosité & par adresse; il faut même que les premiers de la Nation s'avancent par ces moyens, & qu'ils passent par tous les degrez pour arriver aux premiers Emplois: c'est quelque chose de magnifique de voir les Troupes quand elles se disposent au combat, ou que le Roy en doit faire la revûe. Ce jour là, il n'y a que le Roy habillé de noir, tous les Officiers generalement sont vêtus de brocard de la Chine avec deux plaques d'or ou d'argent qui leur couvrent tout l'estomac; chaque Compagnie a sa livrée & sa couleur particuliere, les unes sont routes vêtues de satin blanc, les autres de bleu, d'autres de rouge, & cela de façon qu'il n'y en a aucune qui ne differe en

quelque chose des autres ; les damas à fleur & les velours de plusieurs manieres en font la distinction. Chaque Compagnie est composée de cinquante hommes, d'un Capitaine, Lieutenant & Enseigne, qui marche toujours le premier son drapeau à la main. Les Regimens ne sont plus réglés, car il y en a de quatre, cinq, six, sept & huit Compagnies : chaque Regiment a son Colonel qui s'appelle *Caidoi* ; chaque Colonel a son Mestre de Camp, qu'on appelle *Caival*, mais les uns bien plus puissants que les autres, car il y en a qui ont jusqu'à dix & douze Regiments, & d'autres qui n'en ont que trois. Les *Caival* ont encore par dessus eux les Lieutenans Generaux, les Vices-Rois, les Princes, le General, & enfin le Roy. La maniere de former leurs Troupes est assez juste, leurs Bataillons étant de

trois ou cinq lignes , mais leur décharge est toute particuliere , car ils tirent les uns après les autres , cependant avec beaucoup de vitesse.

Quoique les chevaux ne manquent pas en Cochinchine , & que les Cochinchinois soient assez bons Cavaliers, ils n'ont d'autre Cavalerie que quatre Compagnies , chacune de cent hommes ; qui sont de la Maison du Roy , outre tous les Officiers , qui vont tous à cheval.

Il y a à present plus de quarante mille hommes de Troupes réglées en Cochinchine , en y comprenant les Galeres, la Maison du Roy , celles des Princes & des Grands ; il y a trois mille hommes , qui tous les jours montent la garde chez le Roy ; de trois jours , ils en ont deux de libres , de sorte que la Maison du Roy peut aller à neuf ou dix mille.

hommes ; il faut tous les matins à cinq heures , quelque temps qu'il fasse , que tous les Officiers , jusqu'au premier Prince , se rendent au Palais , où ils sont devant le Roy deux ou trois heures pendant qu'il donne audience , & de même depuis trois heures du soir jusqu'à cinq ou six ; & lorsque les Grands sortent , tous les Officiers & Soldats qui dépendent d'eux , doivent se trouver dans leurs postes.

Quoique jusqu'ici les Cochinois ayent attaqué ou se soient défendus par terre , les Emplois de l'armée navale sont plus recherchés , comme étant les plus honorables. Le Roy de Cochinchine entretient cent cinquante Galeres , dont la structure est très-raisonnable ; la proue & la poupe sont d'un bel ouvrage très-bien dorées , toutes les bordures de même , & pour le reste

du corps , le dedans est d'un verni rouge, & le dehors d'un noir bien poli ; il n'y a que soixante jusqu'à soixante dix rameurs, qui en sont aussi les Soldats : comme ils rament tous de bout, ils ont la face tournée à la proue, qui est le lieu des Officiers au nombre de dix ou douze jusqu'à vingt, en comprenant ceux qui commandent l'Artillerie, qui consiste à une coulevrine & deux petites pieces ; chaque Soldat a à ses pieds son mousquet & sa munition, son coutelas, un javelot, son arc & ses fleches ; le Capitaine tient en main une baguette pour faire faire l'exercice à ses Galeres, & selon les mesures dont il se sert, les Soldats entendent sa volonté de façon que sans aucune parole, il fait avancer, reculer, tourner, tirer, passer d'un bord à l'autre, de proue à poupe, & autres actions semblables ; la même cho.

se s'observe dans l'Armée de terre. A la dernière revûe des Galeres qui se fit en 1678. il y avoit cent trente. une Galeres divisées par escadrons, dont le premier étoit de seize, les deux qui suivoient du premier & second Prince, chacun de quatorze; quatre autres de six, qui faisoient le corps de bataille, & enfin le reste qui finissoit dans le même ordre que l'avant-garde. L'Armée de terre rangée en bataille devant la maison du Roy sur le bord de la riviere, pouvoit monter à quinze ou seize mille hommes, parce qu'on n'avoit pas voulu dégarnir la frontiere.

En 1671. les Tonquinois tenterent en Cochinchine une expédition des plus considerables qu'ils ayent entrepris, & qui a tournée à leur desavantage; les grands préparatifs qu'ils avoient faits, quatre-vingt mille hom.

mes effectifs qu'ils avoient, sembloient leur promettre une victoire entiere; les Cochinchinois au contraire n'avoient pas vingt-cinq mille hommes: le combat dura trois jours; les Tonquinois y perdirent dix-sept mille hommes, & les Cochinchinois remporterent une victoire entiere qui leur coûta sept mille hommes; depuis ce temps-là le Roy de Tonquin n'a fait aucune tentative, & celui de Cochinchine s'est agrandi, en réduisant tous les peuples des montagnes, les Rois de Chiampa & de Cambage qu'il a obligé de lui payer tribut; il s'est emparé de tous les Ports de mer du Roy de Chiampa à qui il a laissé par honneur le titre de Roy, ne lui permettant d'avoir autres Soldats que quatre Compagnies Cochinchinoises qui font sa garde; il y a environ quinze ans qu'il con-

SUR LA COCHINCHINE. 283
traignit un Roy voisin de lui
abandonner un beau pays qu'il
avoit au deça d'une grande rivie-
re qui separe presentement les
deux Etats.

Toute la Cochinchine est par-
tagée en trois grands Gouverne-
mens qui portent le nom de Vi-
ce Royauté ; celle de *Diugeat* ,
frontiere du Tonquin , est la plus
considerable , à cause que la plus
grande partie de l'Armée y est :
celle de *Chaus* est la plus profi-
table , à cause du commerce , &
celle de *Fumoy* a cette avantage
que les Rois de Chiampa & de
Cambage relevent pour ainsi di-
re d'elle. Les Gouverneurs font
chez eux tout ce que fait le Roy
à la Cour , ayant pouvoir de vie
& de mort , excepté qu'il faut
envoyer l'avis de l'execution de
leurs Arrêts.

Les Cochinchinois n'ont pas
moins à cœur de bien exercer la

justice qu'à faire la guerre ; tous les procez se vident brievement, excepté les meurtres, dont l'on n'en voit jamais la fin, aussi y font-ils très-rares ; il n'y a aucun crime qui n'ait son châtiement particulier. Celui qui mérite la mort, est condamné à avoir la tête coupée, qui est le suplice ordinaire de ce pays. Le criminel est toujours present dans la discussion de son affaire : il peut reclamer s'il a des preuves convaincantes, qu'on l'a jugé iniquement, & pour lors les Juges subissent la même peine ; comme l'on n'y plaide ni par Procureur ni par Avocat, mais par soi-même, & toujours en presence des Parties, qui n'oseroient en aucune maniere sortir du respect qu'elles doivent aux Juges, il se vuide une infinité de Causes, dont pourtant l'on tient Registre très-exact.

Le Roy & les Gouverneurs ont auprès d'eux plusieurs Commissaires pour aller faire les informations sur les lieux, & en venir faire leur rapport; ces Commissaires n'ayant aucun gage de leurs maîtres, il ne faut pas s'étonner s'il y a souvent de l'injustice, bien qu'ils n'en puissent faire qu'au risque de leur vie.

L'on fait tous les sept ans en Cochinchine une revûe generale de tous les hommes depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à soixante: les premiers sont enregistrés sur le Rôle pour payer à l'avenir au Roy les Impôts, & les derniers en sont rayés pour en être déchargés, ainsi que de toutes les autres charges. La taxe revient à peu près à huit écus de notre monnoye par tête, & personne n'en est exempt, excepté les pauvres mandians, les femmes, les vieillards, & ceux qui

n'ont pas atteint l'âge de dix-huit ans ; ceux qui ont des terres sont tenus à de certains droits conformément à leurs travaux ; tous les ouvriers, de quelque nature qu'ils soient, doivent également à proportion de leurs ouvrages. Les Mandarins & les enfans, & tous ceux qui sont revêtus des Charges de Justice & de Guerre ne sont pas tenus à ces sortes d'impositions, mais les presens qu'ils sont obligés de faire, reviennent bien aux impôts qu'ils pourroient payer.

Outre ces revenus, le Roy en tire encore des mines de fer, de cuivre & d'or qui sont en Cochinchine, mais comme elles ne sont pas copieuses, on les abandonne au travail de certaines gens qui les prennent à ferme.

Toutes les Provinces de Cochinchine fournissent au Roy tous les ans sept à huit cens Bar-

ques de ris pour l'entretien de l'Armée ; chaque Barque est de cent à deux cens tonneaux ; les autres vituailles se donnent à proportion du ris , & comme le Roy en a toujours pour trois années d'avance, les Soldats ne souffrent jamais de la disette.

Le commerce a autrefois beaucoup fleuri en Cochinchine , dans le temps que les Japonois avoient la liberté de porter les denrées de leurs pays aux autres Nations ; les Hollandois y envoyoyent tous les ans deux Navires charges de salpêtre, plomb, souffre, des toilles & autres manufactures, tant de Surate, que de Coromandel : l'un de ces Vaifseaux qui partoit pour le Japon, faisoit la charge des sucreries, de plusieurs sortes de peaux, dents d'Elephants, outre le calaniba qu'ils obtenoient du Roy, & celui qu'ils achetoient en cachette,

le bois d'Aquila , des nids d'oiseaux , &c. Celui qui retournoit à Batavia se chargeoit moitié poivre , moitié soye , & autres marchandises qui se trouvent au pays

Il faut remarquer qu'il n'y a aucun argent que celui du Japon, qui ait cours à la Cochinchine ; on le reçoit au poids selon la quantité que les Marchands en apportent : la monnoye du pays hausse ou diminue, elle est de cuivre , ronde , & large comme les doubles de France , ou les jettons mediocres , trouée par le milieu afin d'avoir la facilité de l'enfiler en forme de chapelet , trois cens d'un côté & trois cens de l'autre , ce qui passe chez eux pour un mille , parce qu'en six cens il se rencontre dix fois soixante , ce qui fait un siecle dans tous les pays Orientaux ; il n'y a pas de lieu au monde où les Marchands se trompent plus facilement

cilement au moyen de cette monnoye, principalement à leur arrivée; cela vient de ce qu'il y a plusieurs sortes de Caches ou Deniers, quoique tous égaux en figures & en matière: la différence ne consiste que dans les caractères; d'un côté il y a quatre lettres chinoises & rien de l'autre, tout dépend de ces caractères qui en augmentent & en diminuent le prix, de façon qu'un mille (c'est-à-dire six cens) de bonnes Caches, vaut souvent un tas d'argent, & quelquefois plus, & si les caractères ne valent rien, ou sont faux, ou que les derniers soient cassés tant soit peu, l'on y perd beaucoup; il faut avoir des personnes affidées pour les choisir, & lorsque l'on fait un marché, spécifier toujours de quelle nature de Caches l'on doit payer ou être payé; l'ordinaire est qu'en un mille de Caches courantes, il s'y

rencontre du moins deux maz ou cent vingt Caches pourries pour se servir des termes du pays.

Il y a quelques années que les Marchands de Macao faisoient de très grands profits sur la monnoye, parce que le Roy de la Cochinchine ne faisoit pas encore battre monnoye, elle venoit toute du dehors; les Marchands de Macao ont si bien fait valoir ce trafic, qu'ils en ont rempli le pays, en sorte qu'on n'y en apporte plus.

Les Hollandois ni les Portugais n'y trafiquent plus, les premiers à cause d'une fâcheuse affaire qui leur arriva, & qui les engagea à une petite guerre où plusieurs des leurs perdirent la vie: les Cochinchinois prirent sur eux deux grands Navires, les mirent en pieces sur le rivage, après en avoir enlevé tout ce qui servoit au pays.

Les Portugais y ont fait encore de temps à autre quelques voyages , mais comme ils n'y peuvent apporter que des marchandises de la Chine , ils n'y ont pas trouvé leur compte , à cause de la proximité du pays , & les Chinois, qui en quatre jours de bon vent peuvent y aller de Canton , y ont envoyez depuis quelques années plusieurs Sommes chargées des mêmes effets , & qu'ils donnent au prix que ceux de Macao les achettent sur les lieux.

Il est constant que depuis quelque tems le commerce y est fort baissé par l'insolence & l'avidité de ceux qui y ont envoyé des Navires: cependant les droits d'entrées, de sortie, d'ancrage sont de très-petite conséquence, ceux de la Douanne ne vont qu'à trois ou quatre pour cent, mais les Marchands se plaignent

avec raison, qu'à l'arrivée d'un Navire l'on n'en peut transporter quoi que ce soit, ni même sortir sans être fouillé; les Officiers de la Douanne font décharger entierement le Navire, pesent & comptent jusqu'aux moindres pieces, & tout ce qu'ils rencontrent de plus précieux, ils le mettent à part pour être envoyé au Roy, qui en retient ce qu'il juge à propos en payant: ce ne seroit rien s'il n'y avoit que le Roy qui en usât de cette maniere, mais il y a tant de monde qui se couvre de ce pretexte, que toutes les bonnes marchandises d'un Vaisseau se dissipent aux Grands de la Cour, qui les payent à la verité, mais à la longue, en sorte qu'après ce manège le reste du Vaisseau n'étant que le rebut, l'on ne trouve pas facilement à s'en défaire avec gain; il y a pourtant du remède

SUR LA COCHINCHINE. 293
à tous ces inconvénients : une
Compagnie en pourroit être
absolument exempte , comme
l'étoient les Hollandois en
payant une certaine somme
pour chaque Navire. De plus , il
est certain que les Cochinchinois
se sont beaucoup moderés depuis
quelques années , & quelles que
soient leurs manœuvres, elles ce-
dent beaucoup à ce qui se passe
au Tonquin.

Un esprit un peu liberal est ca-
pable de réussir en tout , car bien
loin que les largesses lui portent
préjudice , outre le retour , qui
approchera toujours , & même
passera ce qu'il donne ; il se
fait des amis , & obtient des
faveurs qu'un autre plus ré-
servé sera obligé d'acheter avec
de grosses sommes ; ces sortes de
liberalitez , dont je parle , se
doivent entendre de quelques cu-
riositez de l'Europe , ou de quel-

qu'autres choses à l'utilité de ceux avec lesquels on agit, & dont un Interprete ne manque pas d'avertir.

Les principales marchandises qui ont cours à la Cochinchine, sont le salpêtre, le souffre, le plomb, les toilles blanches & fines, chittes quarrées, chittes longues à fleurs, & hautes en couleurs, où l'on doit éviter autant que l'on peut la couleur jaune: les Portugais & Anglois qui y vinrent en 1679. firent un grand gain sur ces sortes de marchandises; le plus grand profit est sur les chittes qui se font à la côte de Masulipatan, ils doivent être à fond bleu ou blanc: les fleurs les plus petites sont les plus estimées, les toilles d'Elephant blanches, les noires, les rouges & les bleues y sont assez de vente, mais qui pourroit y en porter de couleur de chair

qui fut bien vive , y trouveroit un grand avantage. Les perles, l'ambre & le corail y ont eû autrefois leur prix, presentement il n'y a que les deux derniers qui sont de vente, encore faut-il que les grains de corail soient bien ronds, polis, d'un beau rouge, & l'ambre bien clair, les grains égaux, & qui n'excedent pas la grosseur du bout du petit doigt; quelques pieces d'ambre brutes apporteroient de notables profits, car l'ambre travaillé n'est aucunement de mise; l'on pourroit encore y porter quelques étoffes, tant à cause qu'on en pourroit debiter dans ce pays, que parce que l'on y rencontre deux ou trois Vaisseaux qui ne manquent pas tous les ans d'aller au Japon; cet avis n'est pas tout à fait à negligier, vû que comme il n'y a aucun European qui ne frequente presentement en Cochin-

chine; les premiers qui vont pour s'y établir peuvent faire de très-avantageuses correspondances avec les Marchands qui envoient au Japon & à la Chine.

Pour ce qui concerne les marchandises que l'on peut tirer de Cochinchine, les principales sont le poivre, les soyes, les sucreries, les bois de Calamba & d'Osbenne; il faut prendre ses précautions pour les deux derniers, les bois d'Aguila, les nids d'oiseaux, l'or en poudre ou fondu, il se vend dix poids d'argent, & l'on pourroit le trouver à neuf; les étoffes de soye. Pour ce qui est du cuivre & porcelaines de la Chine & du Japon, il faudroit, comme il a été remarqué, convenir avec ceux qui en font le voyage au commencement de Mars. Les Navires du Japon arrivent & partent sur la fin de Juillet ou en Août; il y a des Bar-

SUR LA COCHINCHINE. 297
ques de Siam, qui abordent à
la Cochinchine à la my-Août,
il faut qu'elles s'en retournent
dans le mois de Mars; l'on peut
partir de Cochinchine pour la
côte de Coromandel dès le mois
d'Octobre; la même chose pour
Bantan.

Lorsque quelque Navire échoue
ou relâche en Cochinchine, si
son gouvernail est rompu, le Roy
se saisit de tout ce qui est dedans,
excepté que ce ne fut en Co-
chinchine où il vint faire le ne-
goce, car en cecas, l'on rend
exactement tout ce qui se trouve,
même au fonds de la mer où l'on
fait plonger & jeter des filets,
ce qui arriva à un Vaisseau de
Macao commandé par le sieur
Joseph Cardoze qui y relâcha &
y fit naufrage.

Il y a deux choses qui retar-
dent la sortie des Navires; le
premier est qu'il ne faut jamais

attendre le jour du départ à demander ses dépêches, mais il faut les solliciter un mois auparavant la sortie : un honnête homme y trouve de la facilité ; il y a plusieurs Vaisseaux qui ont manqué leurs voyages, & qui même se sont perdus faute de cette précaution. Le second & le plus grand de ces empêchemens, c'est la nécessité où l'on est de donner à crédit les marchandises, parce que le paiement est toujours plus tardif que l'on est convenu. Il y a eu des Marchands qui, pour ne pas avoir ce déplaisir, ont préféré de remporter leurs effets plutôt que de s'en défaire à crédit, ne vendant quoi que ce soit que l'argent à la main ; il faut toutes fois être persuadé que ce n'est aucunement l'intention du Roy, car tous ceux qui se sont plaint de cette injustice, il les a fait payer avec usure.

A l'arrivée & au départ des Vaisseaux les Cochinchinois leur font une Fête assez agreable; les Comediens & les Comediennes, Chanteurs & Chanteuses vont au devant du Vaisseau que quatre-vint ou cent petites Barques du pays remorguent, la même cérémonie se pratique en sortant: l'on est quitte pour une piece de dix écus, mais il en coûte plus quand l'on apporte les Lettres du Roy, ou le Passeport, parce qu'il est accompagné de deux ou trois cens hommes sous les armes, le pot doré en tête marchant deux à deux tambour battant, & precede de leur musique, ils vont ainsi jusqu'au logis du Capitaine, qui fait delivrer quelques bouteilles de vin aux Soldats, une collation aux Officiers. Quand c'est un grand Navire, il en coûte une piece de cinquante écus, sans compter les

presens qu'il faut faire pour le solliciter ; sitôt que l'on a reçu ce passeport , on est libre de partir à sa volonté , après pourtant l'avoir fait reconnoître au Gouverneur de la Province , qui fait accompagner & remorquer le Navire jusqu'à dix brasses d'eau.

Le climat de la Cochinchine est assez temperé , il est de douze degré jusqu'au dix huitième ; les vents de Sud & d'Est y regnent près de huit mois , pendant lesquels le temps est beau & serein , l'air doux & agreable ; les autres quatre mois , les vents de Nord & d'Ouest souffent fortement , ils causent avec les pluyes quelques inondations aux pleines & nouvelles Lunes , qui ne durent pour l'ordinaire que trois jours , mais aussi elles sont quelquefois si violentes , qu'elles emportent des Villages entiers ; là plûpart de ces peuples sont logez sur les

rivieres qui passent par la Cochinchine, & se déchargent dans la mer en plus de quarante endroits, ce qui rend les voyages faciles & utiles : il y a des grands chemins d'un des bouts du Royaume à l'autre, l'on y trouve aussi des chevaux de louage, mais l'alure la plus ordinaire est celle des filets, à cause de la quantité de ponts que l'on rencontre dans tout le chemin. L'on trouve des Hôtelleries de deux lieues en deux lieues qui ont toujours le manger à la mode du pays tout prêt & à juste prix, pour six deniers un homme en est quitte, pourvû qu'il se contente d'un plat de ris, d'un autre de poissons, d'une salade sans huile, du balachan, & d'une fois d'eau de thé du pays ; les Etrangers font porter leurs vivres particuliers, ou bien donnent le temps de leur apprêter ce qu'ils deman-

dent ; l'on sçait assez que ces peuples n'ont pas l'usage du pain : ils font une maniere d'eau de vie de ris , & les Cochinchinois l'emportent sur tous les peuples qui se mêlent de cette distillation. Les vaches, les buffes, les pourceaux, les poules, les canards y sont à grand prix ; les Grands s'en font servir , mais d'ordinaire leur principale nourriture est de poissons qu'ils ont abondamment & de toute sorte , tant de la mer , que de l'eau douce : l'on peut dire hardiment que Fayso qui est le rendez vous de tous les Marchands , est l'une des plus belles poissonnières du monde ; la truite, le brochet, la carpe, l'alose, la sole, saumon, morue, & autres poissons d'eau salée y sont tous les jours en vente & tous frais, excepté dans le temps du Nord que les Pêcheurs n'oseroient se mettre en mer.

Tous les mois de l'année ont leurs fruits particuliers, qui en bonté & en quantité ne le cèdent à aucun Royaume voisin.

La verdure qui est assez rare dans les pays chauds, y est assez fréquente, cependant il n'y a rien qui approche de nos salades d'Europe.

Le naturel des Cochinchinois est assez franc, quoique parmi eux une tromperie faite adroitement passe pour prudence, ils ne s'étonnent pas des supercheries qu'ils peuvent faire à un Européen, mais au contraire ils sont tout à fait surpris si les derniers sont convaincus ou de mensonge, ou de quelques tricheries, quand ils ont pris un mauvais préjugé de quelqu'un, ils n'en reviennent jamais, & savent ménager les apparences suivant leurs intérêts.

Ils donnent avec générosité ce

qu'on leur demande, & n'aiment pas à être refusez lorsqu'ils demandent quelque chose; le grand secret de n'en pas être importunez, est de bien cacher ce qu'on ne veut pas donner, & de n'en point parler. Ils assistent sans se faire prier, & selon leur moyen, ceux qui sont dans le besoin, & c'est une coûtume parmi eux, qu'aux mariages ou aux autres cérémonies dispendieuses, les parens & même tous ceux qui sont liez d'amitié avec la famille, se cotisent & font des presens chacun selon ses forces.

Les deux principales occasions où les Cochinchinois aiment à se distinguer par leur dépense, sont les mariages & les funeraillles; ils se font un point d'honneur de s'en acquitter avec toute l'exactitude possible: il y a quatre actions principales dans leurs mariages; la recherche

que le garçon fait de la fille, ce qui se passe entre les peres & meres des deux partis, ensuite de quoy toute la parenté du garçon se rend au logis du beau pere prétendu, ou après plusieurs civilités, la Demande se fait par le plus considerable parent du garçon; & lorsqu'elle est agréée, le garçon passe du côté de son beau pere, & deslors il l'appelle son pere & sa future épouse sa femme, sans pourtant qu'il leur soit libre de se voir, si ce n'est par hazard dans les rues: après quelques mois, dans l'interval desquels le garçon fait tous les jours sa cour au beau pere, l'on fait une seconde assemblée, où l'on porte la dot de la fille, chacun selon sa condition; les peres & meres la reçoivent, & ne sont pas obligez de la rendre, même à la fille. La troisième est de prendre mainlevée des chefs des lieux où l'on

est, parce que toutes les filles sont sous la protection des Magistrats, & ne peuvent se marier sans leur aveu. Enfin la quatrième est lorsque le garçon vient au devant de son épouse que l'on lui remet entre les mains, la conduisant avec le plus d'appareil que l'on peut. Quoique les mariages se fassent sans aucune condition, les loix permettent au mary de répudier sa femme, & non pas à la femme de quitter son mary; il est cependant très-rare de voir une répudiation, sinon du consentement de l'une & l'autre partie, & chacun d'eux est obligé de garder une certaine marque de separation, pour s'en servir en Justice si on les inquiete. L'adultere y est puni très-severement, pour contenir les femmes mariées dans leur devoir: pour les veuves, elles y vivent dans une entière liberté. Toutes ces ceremo-

nies se finissent par autant de festins trop magnifiques pour la pauvreté du pays, cependant ils ne sont pas considérables, si l'on les compare à ceux qui se font aux funérailles des défunts.

On laisse les corps exposez plusieurs jours, plusieurs semaines, plusieurs mois selon la qualité du mort; l'on allume tout autour quantité de cierges, & l'on brûle les plus exquis parfums, & enfin l'on sert au défunt deux & trois fois le jour plusieurs mets de viande & poissons. Lorsqu'on les conduit en terre, l'on fait des aumônes durant le chemin; tous les parens suivent habillés de blanc, les femmes couvertes d'un capuchon de toile, & les hommes d'un bandeau qui leur entoure la tête d'espace en espace les hommes & les femmes qui sont en deuil se prosternent tous étendus couchez sur le ven-

tre, la face en terre, pour que le cercueil passe sur leur corps, ensuite de quoi ils vont se ranger autour du défunt : leur deuil est de trois ans, pendant lesquels l'on pare trois fois la maison chacun selon sa qualité & ses moyens ; l'on élève d'abord un theatre où l'on met le nom du défunt sous un dais avec quantité de luminaires, ses habits avec toutes les marques de la profession qu'il exerçoit : si le défunt étoit en Charge, l'on dispose dans une grande cour ou dans la salle plusieurs figures de ses femmes, enfans, soldats & serviteurs, éléphans & chevaux, une quantité considérable de buffes, vaches, pourceaux, les uns rotis, les autres seulement échaudés & morts tous tournés du côté du défunt ; la quantité de viande & de poissons qui est disposé de l'un & de l'autre côté de la salle est prodigieuse.

gieuse, puisque le plus souvent les tables sont tellement chargées de pyramides, qu'elles arrivent au plancher; l'affection que l'on conserve pour le défunt, & le desir de paroître sont les motifs qui les portent au plus ou au moins.

Il y a beaucoup d'autres occasions où les Cochinchinois s'épuisent en festins & autres dépenses, comme par exemple les trois premiers jours de l'année, qu'ils supputent selon les lunes, le jour de leur naissance, les maladies, la protection qu'ils achètent de quelques Princes & Gouverneurs, les procez & autres semblables épuisent la bourse du peuple pour remplir celle de ceux constituez en dignité.

Il n'est pas facile de parler de la religion des Cochinchinois, qui n'est qu'un tissu de fables encremêlées de quelques histoires

qu'ils ont tirées des Chinois ; les Sçavans suivent à la lettre la doctrine de Confusius , bien que dans l'apparence ils se conforment au peuple pour toutes les ceremonies exterieures ; tous leurs sacrifices se rapportent au Ciel & au Tout , mais quand l'on vient à l'origine de ce Tout , il se trouve peu de personnes , pour ne pas dire aucune , qui puissent rapporter quelque raison d'apparence , parce qu'ils l'estiment une certaine premiere matiere si délicate , qu'aucun génie ne s'est trouvé capable de l'examiner. Pour parler justement , les Cochinchinois n'ont quasi aucune religion , parce qu'ayant l'esprit vif , ils ne laissent pas de découvrir les contre-veritez , les absurditez & répugnances qui s'ensuivent de leurs opinions.

REMARQUES

SUR

LE NEGOCE

QUI SE PEUT FAIRE
à Siam & au Tonquin.

REMARQUES



REMARQUES

SUR

LE NEGOCE

*QUI SE PEUT FAIRE
à Siam & au Tonquin.*



'ETABLISSEMENT
d'un Comptoir à Siam
pour la Compagnie, ne
peut être considéré que
pour le Commerce qui s'y peut
faire d'Inde en Inde, ou en droi-
ture de France en ce lieu-là, ce-
pendant auparavant que d'ex-
pliquer le Commerce qui s'y
peut faire, il est bon de confide.

Tome III.

O

rer la situation de Siam , & les avantages qu'on en pourra retirer , à cause de l'inclination particuliere que le Roy de Siam témoigne en toute occasion avoir pour la Nation françoise, laquelle ne changera apparemment pas facilement , pourvû que ceux qui auront la conduite des affaires la sachent ménager.

Siam est le seul lieu en toute l'étendue de la mer du Sud où on puisse s'établir depuis que les Hollandois se sont emparez de Batavia , & il est aisé de conjecturer par toutes leurs manieres d'agir , qu'ils n'ont point d'autre but que d'empêcher l'entrée de cette mer à toutes les Nations d'Europe , afin de n'être point troublés dans la possession des Moluques , d'où ils tirent le clou de girofle , la muscade & le macis, & afin de pouvoir mettre entre leurs mains tout le poivre des

Indes, pour ensuite le distribuer au reste des Nations du monde pour le prix qu'ils souhaiteront ; il est même aisé de connoître que s'ils venoient à bout de ce dessein, ils mettroient tous les peuples de cette mer du Sud dans la nécessité d'acheter d'eux tout ce qu'ils ont de besoin, & de leur vendre les denrées qui se tirent de chacun de leur pays ; le Japon, la Chine, le Tonquin, Siam, les Isles de Formose, de Borneo, de Java, & la meilleure partie de ceux de Sumatra ne pourroient rien avoir que par leur moyen.

On voit toutes les années des Navires de Suratte, de la Côte de Coromandel & de Bengalle à Siam, qui y apportent diverses sortes de toilles & de drogues, & en retirent du cuivre, de la toutenague, de l'étain, de l'ivoire, des porcelaines, du benjoin, du bois de Sapan, &c. Il est cer-

tain que comme les profits qui se retiroient des voyages d'Inde en Inde sont beaucoup diminuez, le même malheur est arrivé à Siam; cependant si on y envoyoit chaque année un Navire de cent cinquante tonneaux de Pondichery avec le capital, & les marchandises qui y sont propres, on ne laisseroit pas d'y trouver encore un profit très considerable, mais à moins que d'y avoir un capital d'avance, c'est-à-dire, d'une année pour l'autre, il n'y a rien à faire, parce que les Navires de Chine & de Japon qui achettent les toilles de la Côte de Coromandel, & qui apportent le cuivre toutenague & autres marchandises qu'on emporte pour retour, arrivant à Siam dans les mois de Mars & Avril, & ceux de l'Inde n'y arrivant que dans les mois de Juillet & Août, il faut faire son negocié à l'arrivée de ces

SUR LE NEGOCE, &c. 317
premiers Bâtimens , car sans ce-
la les marchandises qui viennent
du Japon & de la Chine augmen-
tent souvent en quatre ou cinq
mois de tems de trente à cinquante
pour cent , & quelquefois da-
vantage; je crois que ce commer-
ce de Pondichery ou autres lieux
de la Côte de Coromandel à
Siam étant bien ménagé , pour-
roit donner chaque année , tous
frais faits , quinze à vingt mille
écus de profit ; mais il faut , com-
me j'ay dis , avoir un capital en
argent & marchandises d'avan-
ce.

Pour ce qui est des avantages
que l'on pourra tirer du Traité
que le P. Deslandes Boureau a
fait avec le Roy de Siam , par le-
quel ce Prince est obligé de li-
vrer à la Compagnie tout le poi-
vre qui se recueillera dans ses
Etats à seize écus le bahar , qui
est de trois cens soixante à trois

cens soixante-quinze livres pesant de France, à l'exception de la dixième partie, qu'il réserve pour le commerce qu'il fait dans la Chine & dans le Japon : on peut avancer hardiment que si le poivre y croît aussi abondamment qu'on l'espère, ce sera la meilleure affaire qui ait encore été traitée dans les Indes pour la Compagnie, cette épicerie se pouvant transporter avec beaucoup de profit en Europe, à Bengalle, à la Côte de Coromandel Surate, Perse & Molla. Comme la plus grande partie du poivre qui croît dans les Indes est presque présent entre les mains des Hollandois, & que leur principal dessein est de s'en rendre entièrement les maîtres, on ne peut douter que s'il s'en recueille à Siam autant qu'on le peut espérer, que la Compagnie n'y trouve beaucoup d'avantage ;

toutes les personnes qui ont tant soit peu de connoissance du commerce des Indes, sçavent que les Anglois estimoient leur Comptoir de Bantam comme le plus profitable de tous ceux qu'ils ont dans les Indes; ils y envoient chaque année six à sept Navires qui n'en remportoient que du poivre, & quelques marchandises qu'ils tiroient de Tonquin, de la Chine & du Japon par le moyen des Comptoirs qu'ils entretenoient dans l'Isle de Formose & à Aimoy, & l'on peut juger par les poursuites qu'ils ont faites en Europe, & par la diminution des Actions de leur Compagnie, combien ils estimoient Bantam, la verité est que les voyages de l'Europe à Siam seront plus longs que ceux de Bantam, mais cette difference ne sera pas beaucoup considerable, quand la Compagnie fera partir

les Navires en bonne saison, & quelques avantages qu'on peut trouver à Siam plus qu'à Bantam, pourront faire passer par dessus cette difference; les Navires de la Compagnie peuvent arriver à Siam en deux saisons; ceux qui partiront de France dans le mois de Decembre, y peuvent arriver dans les mois de Juin & Juillet, & en repartir en Septembre & Octobre, pour arriver en Europe en Mars & Avril, & ceux qui partiront de France en Fevrier & Mars, peuvent arriver à Siam en Août & Septembre, & repartir en Novembre & Decembre pour arriver en France en Juin & Juillet. La navigation de Bantam à Siam depuis la fin de May jusqu'au commencement de Septembre, n'est ordinairement que de quinze jours ou un mois, & celle de Siam à Bantam depuis la fin de Septembre jusqu'au quin-

ze Janvier, n'est pas plus longue ; les Navires qui ne tireront pas plus de quatorze à quinze pieds d'eau peuvent entrer dans la riviere de Siam, & y monter plus de vingt à vingt-cinq lieues, ils peuvent s'y radouber, & tous les materiaux necessaires pour cela s'y rencontrent facilement, ainsi que toutes sortes de vituailles & de rafraichissemens, on pourroit y trouver du salpêtre pour lester des Navires, mais il est un peu cher, on pourroit se servir de cuivre de Japon, si on y trouvoit son compte ; on peut l'avoir quand les Navires arrivent à seize ou dix-sept écus le pikle, qui est cent vingt à cent vingt-cinq livres poids de France, il n'est pas necessaire de dire que toutes les marchandises qui se tirent de la Chine, du Japon & du Tonquin, se peuvent trouver à un prix raisonnable à Siam.

Si la Compagnie prenoit la résolution de s'établir fort avant au Tonquin, il n'y a point de lieu avec lequel il puisse avoir plus facilement communication qu'avec Siam, il n'est besoin que d'un petit louere ou d'une double chaloupe pour faire ce commerce, qu'on feroit partir de Siam dans le mois de Juillet pour y retourner en Decembre, & on auroit encore du temps pour charger les effets qu'on en auroit apporté sur les Bâtimens, qu'on expédieroit en ce temps là pour France.

La Compagnie peut faire au Tonquin le negoce que font les Compagnies d'Angleterre & d'Hollande, lesquelles en tirent quantité d'étoffes, de musc & de soie, l'on avoit chargé sur le Soleil d'Orient environ deux mille quatre cens onces de musc, qui ne revenoit pas à la Compagnie

dans le Tonquin à sept livres l'once , de la soie qui ne revenoit pas à trois livres la livre , & des relans & d'autres étoffes sur lesquelles on ne pouvoit manquer de trouver en France cent cinquante & deux cens pour cent de profit , & peut-être davantage ; le musc de Tonquin est le meilleur & le moins alteré qu'il y ait au monde , & quoiqu'il n'ait été vendu dans la dernière vente que la Compagnie a faite à Rouen que quinze à seize livres l'once , il est certain néanmoins qu'il se vend ordinairement en Angleterre & Hollande plus de vingt & vingt-deux livres la livre au moins suivant les prix courants que nous avons reçu dans les Indes les années dernières. Il faut demeurer d'accord que la soie de Tonquin n'est pas si bonne que celle de la Chine, de Bengalle, de Perse & d'Italie , cependant les

Anglois en emportent en Europe. Il faut encore remarquer que quoiqu'un Navire soit chargé, on y peut mettre pour trente ou quarante mille écus de marchandises de Tonquin, qui est de peu de volume. Il se pourroit aussi debiter à Siam chaque année pour dix ou douze mille écus de soie & d'étoffes à quarante & cinquante pour cent de profit.

Les draps d'Europe se debitoient avec beaucoup d'avantage à Siam, & c'étoit le seul negoce qu'y faisoit la Compagnie d'Angleterre; les Anglois y portoient aussi des olétrask & des perpétuannes que les Chinois achetoient pour porter à la Chine & au Japon, mais le bruit court que toutes sortes de draperies sont défendues dans cet Empire, & on en pourra cependant debiter pour la Chine; il faut que les draperies soient de couleur noire,

bleue, violet, pourpre, quelque peu de gris brun, de rouge & de vert.

Il se peut aussi consommer du corail travaillé, & peut-être du gris pour la Chine, ainsi que de l'ambre brut depuis dix à seize & vingt pieces à la livre, & qu'il soit le plus tirant sous la couleur de citron qu'il se pourra.

Un Bahar est trois pikles, le pikle est de cent vingt à cent vingt-cinq livres poids de France, ou cent Cattis poids de la Chine; le Cattis de Siam est le double de celui de la Chine.

On parle à Siam par Catti; le Catti vaut cent rous ou cent cinquante livres de France: il y a quatre-vingt Ticals dans le Catti, quatre Mayons dans le Tical, deux Fouans dans le Mayon, & deux Sompayes dans le Fouan. La petite monnoye est des Cauris, dont on donne or-

26 R E M A R Q U E S
dinairement quatorze à seize
cens pour un Mayon, suivant la
quantité qu'on en apporte dans
le pays.

Il faut apporter de France à
Siam des pataques & des écus de
France.

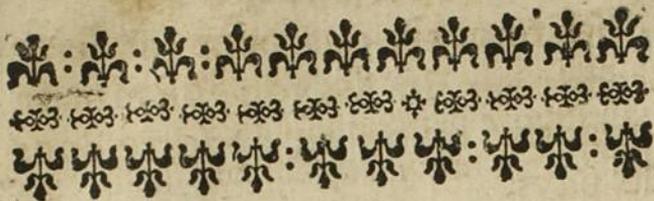
FIN.

A P P R O B A T I O N .

J'AY lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux ce *Nouveau Voyage*
autour du Monde, par le sieur L. G. de la
Barbinais, & j'ai crû qu'il seroit instructif
sur le fond des choses, & agreable par
la maniere dont il est écrit. Fait à Paris
ce 24. Mars 1724. FONTENELLE.

A P P R O B A T I O N .

J'AY lû par ordre de Monsei-
gneur le Garde des Sceaux cet-
te addition aux Voyages de M. L.
G. de la Barbinais, & n'y ai rien
trouvé qui endoive empêcher
l'impression. Fait à Paris ce 27.
Juin 1728. FONTENELLE.



T A B L E

DES MATIERES Contenues dans les trois Volumes.

*On avertit que les chiffres Romains
marquent le Tome, & le chiffre
Arabe indique le nombre des
Pages.*

A

ADOPTIONS des Chinois, Tome
II. page 77. & suivantes.

Adultere, de quelle façon on punit ce
crime à la Chine, II. 91

Age prescrit par la Loi pour le mariage,
II. 99

ARICA, Ville du Perou, I. 86. sa si-
tuation, *Ibid.* sa rade dangereuse &

T A B L E

- son commerce , *ibid.* mauvaise constitution de ses habitans , 87. moutons extraordinaires que l'on y trouve 94
Arts & Sciences des Chinois , II. 151.
& suiv.
Attabalippa , Roy du Perou , I. 111. son regne , *ibid.* sa prise par les Espagnols , 115. sa mort , 118.
Avanture de l'Auteur avec un Bonse chez qui il étoit logé , II. 252.
Aveuglement subit d'une femme causée par l'impuissance de son mari , I. 8 & 9
Autorité des Chinois sur leurs enfans , &c. II. 73
L'Auteur quitte Emoüy , II. 295. Mauvaise foi des Marchands Chinois , 296.
& suiv. Il est prié d'un repas par le Titô d'Emoüy , 373
 AYNAM , Isle distante de cinq lieües d'Emoüy , III. 7

B.

- B**ALDIVIA , second Port du Royaume de Chily , I. 44. porte le nom de son conquerant , *ibid.* à un Château fortifié , *ibid.*
 BANBOUC , Arbres de la Chine , utilité que les Chinois en retirent , II. 8
 BANCA , Isle , sa situation , II. 23
Barques Cochinchinoises , leurs Des-

DES MATIERES.

- cription, III. 8
- Bâtimens* des Chinois, II. 156. leurs maisons sont construites de bois, 157. peu magnifiques, 158
- Baye* des Salines, sa longueur & sa largeur, I. 176
- Baye* de tous les Saints, histoire de cette Isle, III. 178. ses fortifications, 198
- Le *Betel*, Arbrisseau, sa Description, II. 10. les Chinois s'en servent de préservatif contre plusieurs maladies, 11. & en usent en guise de Tabac, *Ibid.*
- Bonzes*, nom que les Chinois donnent à leur Prêtre, I. 250
- Bonzes*, troisième Secte des Chinois, II. 214. reconnoissent *Foë* pour leur Fondateur, 215. Histoire de cet imposteur, *Ibid.* admettent deux *Dienx*, un bon & un mauvais, à l'imitation des Manichéens, 223. ajoutent de nouvelles erreurs au système de *Foë*, 224
- Bonzes*, leurs fonctions, II. 240. peu estimez du Peuple, & pourquoi, *la même*. Détail de leurs dignitez, 241. leur Noviciat très-rude, *Ibid.* façon de recevoir un Novice, 242. & *suiv.* sont obligez de garder la continence, 244. affectent un air gay & retiré,

T A B L E

& n'en sont pas plus sages ; *Ibid.* peuvent quitter leur profession, *la même*. S'attribuent l'art de deviner, 245. de quelle façon ils s'y prennent pour consulter la Divinité, 245. & 246. sont punit très-severement l'orsqu'ils ont commerce avec une femme, *Ibid.* Histoire de la fille d'un Docteurinois, qui fut enlevée dans un Pagode par un Bonze, 247. & *suiv.* punition du Bonze & de ses Camarades, 250. & *suiv.*

Bresil, Royaume dans l'Amerique meridionale, III. 21. les naturels du pays y sont farouches, *Ibid.* leur nourriture, *Ibid.* le froment n'y peut croître, & pourquoy.

Bresil, mœurs des Habitans du Bresil ; III. 187. & *suiv.* produit de ce pays, 193. & 202.

C.

CALMINA, Ville détruite par les François, où l'on monroit une Pierre marquée de plusieurs Croix &c. II. 261

CAGNETE, petit Bourg du Perou, ses habitans y sont tous pauvres, I. 123. singularité de l'habillement des femmes des Bourg, 124

DES MATIÈRES.

- Caiphantin*, Juge de police d'Emouÿ ;
 I. 242. les François le vont visiter ; &
 de quelle façon il les refuse , *Ibid.*
 son interprete leur donne avis de se dé-
 fier des Mandarins , 244
- Callao*, Ville à deux lieües de Lima , I.
 150. sa description , & *suiv.*
- Canaries*, Isles nommées *Fortunées*, à
 cause de leur fertilité I. 7
- Cap des Vierges*, danger que l'Auteur y
 courut , I. 27 28
- Le Pere *Castorano*, Religieux Italien , ar-
 rivé à Pekin avec ordre de publier la
 Bulle, II. 286. Il la publie malgré les
 remontrances des PP. Jesuites Portu-
 gais & François , 287. & *suiv.* l'Em-
 pereur irrite de cette publication, le
 fait arrêter , 290. & 291
- Cérémonies* qui s'observent dans les visi-
 tes que les Chinois se rendent les uns
 aux autres avant leurs mariages , 107.
 & *suiv.*
- Certificat* d'un Marchand Anglois sur la
 probité d'un Chinois , I.
- Charlatans*, qui se mêlent de prédire
 l'avenir , II. 227. ctéduilité du Peuple
 pour leurs impostures , *Ibid.* Avan-
 ture de l'Auteur avec un de ces Charla-
 tans , qui demeueroit sous le Portique

T A B L E

- d'un Temple d'Emoüy, 227. 228
- Chasse des Chevaux sauvages par les Indiens du Chily, I. 81*
- Chevaux Chinois, II. 29. on ne les ferre point Ibid.*
- Chily, Royaume dans les Indes Orientales, I. 43. considerable tant pour sa fertilité que pour sa situation, 44. l'air y est temperé & fort sain, Ibid. les femmes y sont jolies, 47. leur caractere, Ibid.*
- Chincha Province du Perou, I. 105. sa description, Ibid.*
- Chine (Empire de la) sa fondation & le nom de son fondateur, I. 328. le nombre de ses Provinces, 336. mœurs de ses habitans, Ibid. Caracteres chinois, 358. par qui inventez, 359*
- Chine, II. 2. son climat & sa fertilité, 4. ses fruits, 5. ses plantes médicinales, 9. ses mines, 15. & 16. sa monnoye, 18. ses Manufactures de soyes, 19. sa Porcelaine, 21. La terre y produit deux fois l'année 22. commoditez de ses chemins publics, 28. les Voitures plus communes sont les Chaises à Porteurs, 29. Il n'y est point permis de se servir de la Poste, elle est reservée à l'Empereur, Ibid.*
- Chinois, sont d'une constitution robuste,*

DES MATIERES.

- II. 6. leurs façons de vivre , & leurs
 politesses en différentes occasions , 33.
 & *suiv.* usage observé lorsqu'ils se ren-
 contrent , 34. quand ils se nomment ,
 35. & 36. lorsqu'ils se visitent ,
 38. façon dont ils mangent ensemble ,
 48. & dont ils se prient à manger 45.
Coanginpussao , Divinité réverée par les
 Bonzes, II. 218. représentée dans les
 Temples ou Pagodes sous la figure
 d'une femme qui tient un enfant dans
 ses bras , *Ibid.* son Histoire , 219. el-
 le fait construire un Pont dans la Pro-
 vince de Fokien par un plaisant strata-
 gème , 219. & *suiv.*
Colomsu , Isle voisine d'Emoüy I. 322
Comédiens Chinois , II. 50
Comparaison de la Langue Chinoise avec
les Européennes , II. 164. & *suiv.*
La Conception , Ville du Royaume du
 Chily , I. 45. sa situation , 46. sûre-
 té de son port , *Ibid.* on n'y fait pres-
 que point de commerce , 47. façon
 dont elle est bâtie , *Ibid.* Couvents de
 cette Ville , 48
Concubines Chinoises , II. 85. ne sont
 point regardées avec mépris , 87.
 dépendantes de la femme légitime , 89
Condur , oiseau , I. 129

TABLE

Confucius , sa naissance , II. 172. sa
 sagesse dans son enfance , *Ibid.* Il
 compose un Recueil de Vertus Mora-
 le à quinze ans , 173. se marie à vingt ,
Ibid. fait un grand nombre d'Ovragés ,
 174. extrait de sa Morale , *Ibid.* sa
 Doctrine lui attire des Disciples , *la*
même. Ses Livres deviennent le fonde-
 ment de la Religion des Sçavans , *Ibid.*
 Les Peuples de Xantung qui suivoient
 ses Maximes se livrent à la molesse ,
 174. il est obligé de quitter sa Pa-
 trie , 175. il voyage long-tems &
 éprouve toute l'inconstance du sort ,
Ibid. sa modestie & sa patience , *la*
même. Il s'attire cependant beaucoup
 de Disciples qui éternisent son nom
 & sa memoire , *Ibid.* les Missionnai-
 res ne sont pas tous d'accords sur ses
 vertus , 176. Il meurt âgé de soixante
 & quatorze ans , *Ibid.* Une prédic-
 tion qu'il fait en mourant jette les
 Chinois dans l'Idolâtrie , & comment ,
 176. & *suiv.*

Conspiration des Matelots Anglois qui
 étoient dans le vaisseau de l'Auteur , I. 4
 est découverte , 25. & punie , 26

Conspiration des Indiens du Chily , I. 58
 supplice de quelques-uns d'ent'eux &
 leur constance , 63

DES MATIÈRES.

<i>Couleurs</i> des Rivieres de la Cochinchine, III.	9
<i>Coquimbo</i> , Ville du Royaume du Chily, I. 77. la situation & la commodité de son Port, <i>Ibid.</i> description des dehors de cette Ville, 78. commerce de ses habitans & leurs mœurs.	<i>ibid.</i>
<i>Crimes</i> , comment on les punit à la Chine, I.	429
<i>Crocodilles</i> , on Caymans de l'Isle saint Georges, I.	15
<i>Sainte Croix</i> , Port de l'autre côté de l'Isle Teneriffe, I.	5
<i>Cruauté</i> du Colonel de Villagrande, I.	21
<i>Culte</i> des Lettrez, II.	192

D.

DANGER que l'Auteur courut sur mer par la faute d'un pilote, I.

307

DEFAUTS de la Langue Chinoise, II.

162. le nombre de ses Caracteres la rend pleine d'équivoques, 163. chaque Province a son langage ou jargon particulier, 164. ce n'est qu'en l'écrivant qu'on la peut entendre. *Ibid.*

Degré militaire des Chinois, & la maniere de faire cet examen, I. 408

Description d'un pont qui conduit à Li

T A B L E

ma, I.	126
<i>Description</i> d'une Tempête , III. 102. & <i>suiv.</i>	III.
<i>Description</i> d'un Village de l'Isle de Java, III. 81. & <i>suiv.</i>	
<i>Description</i> de la Ville de San-Salvador, III. 178. ses Bâtimens, 181. ses Eglises 183. son gouvernement, 184. ses dif- ferens Conseils 185. son Commerce , 186	
<i>Description</i> du Bresil , III. 187. mœurs de ses Habitans , 190. & <i>suiv.</i> leurs devotions & leurs galanteries , 193. desordres des gens d'Eglise , 202. & des Religieuses, 204. recit d'une avan- ture à ce sujet 206	
<i>Deuil</i> des Chinois , II. 102. il dure trois ans pour un pere , <i>Ibid.</i> rompt les engagemens pris pour un mariage , <i>la même.</i>	
<i>Differens</i> noms que les Chinois se don- nent , II. 36	36
<i>Differentes</i> Sectes des Chinois , II. 178	
<i>Differens</i> Pagodes de la Chine , II. 230. leurs magnificence , <i>Ibid.</i>	
<i>Divorce</i> des Chinois , II. 91. en quel en cas la Loi le permet , <i>idem</i> & <i>suiv.</i>	
E.	

E MOUY , Ville de la Chine , I. 346.
sa situation 347. relation de ce

DES MATIERES.

qui s'y passa pendant le séjour de l'Auteur, 91. départ de l'Auteur de cette Ville, III. 3

E P O Q U E de la Religion Chrétienne prêchée à la Chine, II. 260. Differentes Traditions & opinions sur ce sujet, 261

Erreur des Geographes sur les Isles voisines du Continent de l'Amérique I. 348

Etat present du Christianisme de la Chine, II. 268. division des Missionnaires, 269. Les nouveaux Missionnaires désapprouvent les anciens, & les Cérémonies que les Néophytes pratiquent, 270. Les Jesuites regardent ces Cérémonies comme étant purement civiles, *Ibid.* La division s'augmente, l'Empereur paroît favorable aux Jesuites : la Cour de Rome pense differemment, *Ibid.* Elle envoie un Légat chargé de publier ses décisions, *la même* : l'Empereur veut empêcher la publication, il se plaint du Pape, *Ibid.* Ses menaces suspendent la dispute 272. Elle recommence au sujet de la Constitution EX IL-LA DIE que le P. Castorano apporte à Peking, *idem.* Le Mandarin Litagin donne avis à l'Empereur de

T A B L E

la condamnation des Rits Chinois par le Pape, 283. Le Pere Castorano publie la Bulle malgré les Ordres de l'Empereur, 286. les Jesuites l'acceptent, 288. L'Empereur irrité du mépris que le P. Castorano fait de ses Ordres, le fait arrêter, 290. & 291. & demande absolument de nouvelles décisions au Pape, 294.

Etendue de l'ancien Empire de la Chine, I. 335

Et off's de la Chine, II. 19

Etudes des Chinois I. 369. Examens par où il faut qu'ils passent, 370. manières dont on reçoit un Bachelier, I. 372. & *suiv.* les différentes classes de Bacheliers, 382. ce qu'il faut faire pour être reçu Licentié. 387

F

F E M M E de la Ville d'Arica, qui accouche de deux enfans, l'un blanc & l'autre noir, dans l'intervale de six semaines de l'un à l'autre, I. 92

F E M M E S Chinoises toujours enfermées par leurs maris, II. 58. & 59. n'ont d'autres occupations que d'élever leurs enfans, *idem.* toujours séparés des hommes, 60. & 61. quelle doit être

DES MATIERES.

- leur beauté, selon le goût Chinois ,
Ibid. on leur tord les pieds dès leur plus tendre enfance pour les leur rendre plus petits , 62. Portrait des Dames Chinoises , 63. leurs habillemens , 64. leur coquetterie , 65. leurs défauts , 68. peintures lascives qu'elles ont dans leurs chambres , 68. & 69.
- Fête des Chinois pour appaiser cinq Dieux malfaisans qu'ils nomment les cinq Larrons ou cinq Empereurs , II. 224. détail de ces Fêtes, 225. & *suiv.*
- Fête, description d'une fête Portugaise , III. 216
- Don *Firmin*, Gouverneur de la Conception , I. 49. sa haine pour les François , *Ibid.* il veut les empêcher de rendre les honneurs funebres à un de leur Capitaine , 53
- Fochou* , Ville capitale de la Province de Fokien , I. 346
- Fochi* , Empereur Chinois , I. 328. sa naissance extraordinaire , 329
- Foz* , Fondateur de la Secte des Bonzes , II. 214. établit l'Idolatrie pendant sa vie , & l'Athéisme à l'heure de sa mort , II. 215. sa doctrine , 216. son Idole est représentée dans les Temples ou Pagodes , sous la figure d'un homme d'une grosseur démesurée , 218

T A B L E

- Fokien* , Province de la Chine , I. 343.
 sa description , 346. son commerce,
 347
- Formalitez* observées par les Chinois ,
 dans les visites qu'ils se rendent les
 uns aux autres , II. 38. & *suiv.*
- Formose*, Isle , I 249. sa description , *Ibid.*
- Funerailles* des Chinois , II. 199. par qui
 & comment elles doivent se faire , 201.
 & *suiv.*
- Fureur* des Chinois pour le Jeu , II. 54
- G.
- G**ALLOUVVAY, discours de Mylord
 Gallouvvay au Roy de Portugal
 III. 195
- Gennes* Ville d'Italie , arrivée de l'Au-
 teur en cette Ville , III. 253.
- GEANS brûlez par le feu du Ciel ,
 I. 106. leur histoire , *Ibid.*
- GENSEN , racine dont les Chinois usent
 pour se guerir d'une espece de consom-
 tion , II. 160
- Guaira* , Ville du Perou , I. 181.
 description de cette Ville , *Ibid.* ferti-
 lité de ses environs , 181. mœurs de
 les habitans , *Ibid.* beauté de leurs
 femmes.
- Souellans* , sorte d'oiseaux I. 87. façon

DES MATIERES.

- dont ils prennent les poissons, *Ibid.*
 leurs ordures utiles, 88. appellées
Guana, 89
Gourgourans, étoffes de soye de la Chi-
 ne, II. 19
 Goût bizarre des Chinois pour la beauté
 de leurs femmes, II. 61
Guacho, Ville du Perou, 180. sa situa-
 tion, *Ibid.*
Guaynacava, Roy du Perou, I. 110

H.

- H** ABILLEMENS des Chinois, II.
 32. & *suiv.* Habillemens des
 Dames Chinoises, 64
Heu ou Ty, titre de la Reine légitime, fem-
 me de d'Empereur de la Chine, II. 86
Hoénchu, ou Président du Mariage, II.
 84. ses fonctions, *Ibidem.*
 HOUPOU, ou Receveur des Douanes,
 I. 254. envoie une lettre de recomman-
 dation d'un Pere Jesuite pour les Fran-
 çois, 257. les François le vont visi-
 ter, 260. comment ils en furent re-
 çus 261
Hunolcar Roy du Perou, I. 110. fait la
 guerre à Attabalippa, 112. sa mort 116

TABLE

I.

- Y** Aso (Saint) Capitale du Royaume
de Chily , I. 49
- Java* , Isle de l'Amérique , sa description
III. 55. l'Auteur y arrive 61. délian-
ce des Indiens de cette Isle , 67. mœurs
de ces Habitans 70. elle est abondante
en tourterelles de toutes sortes de cou-
leurs , 74. & suiv.
- Petite Isle de *Java* , sa description , III. 90
- I** D O L E S des Chinois , II. 222. leurs diffé-
rens attributs , 223. & suiv.
- Ignorance* des Chinois dans les Arts , II.
153. & suiv.
- Imprimerie* des Chinois étoit peu de cho-
se autrefois , II. 156. augmentée par le
commerce des Européens , *Ibid.*
- Insultes* faites par les Chinois d'Emouy
aux François , I. 448.
- Isle* grande , ou Isle saint Georges , I. 13.
son circuit , sa situation & sa fertilité ;
Ibid. Singes monstrueux qui s'y rencon-
trent , 15
- Isle* des Etats découverte par les Hollan-
dois , I. 33. inhabitée à cause du froid
& de sa sterilité , 34. sa longueur &
sa largeur , *Ibid.*
- Isle* de la Passion , I. 189. ce que c'est , *Ibid.*

DES MATIERES.

Ist. des Larrons , I. 241. pourquoi ainsi
nommée. *Ibid.*

Ist. du Perou, III. 61

K.

K AMHI , Empereur de la Chine ;
I. 436. son âge , *Ibid.* son caractere , 437. son orgueil sur la place de
ses Etats sur la Carte , *Ibid.* histoire à
ce sujet , 438. sa curiosité pour les
Arts qui sont inconnus dans son Em-
pire : il veut s'enivrer pour connoître
les effets du vin , 440. un Man-
darin par une petite supercherie le
dégoute de cette passion , 441. & *suiv.*
son avarice , histoire à ce sujet , 443.

Le P. KILIAMSTUP , conseille au P.
Castorano de differer la publication de
la Bulle EX ILLA DIE , II. 286

Kunndam , Prestre Nestorien , qu'on
conjecture être l'Auteur de l'Inscrip-
tion trouvée à Sigifu , II. 264

L.

L ANCEROTTE , Isle , l'une des Ca-
naries , 4

Laureati (le pere) Jesuite , son arrivée à
Emouy I. 250. Dispute de ce Pere avec
P iij

TABLE

- les-François sur l'erreur du jour, I. 252.
 Les Mandarinins le vont visiter, 254.
 Il s'en retourne à Focheu, 299. Son
 Eloge, & quelques particularitez de
 sa vie, 300. & *suiv.*
 LETTRE du Pere Laureaty à l'Auteur,
 II. 273
Lezard de l'Isle de Java, singularité de
 cet animal III. 74
Ligne Equinoxiale, I. 9. Vents fantasques
 qui y regnent, 10. Cérémonie qui se
 pratique l'orsqu'on y passe, 11. & 12
Lilaokium, Fondateur de la seconde Sec-
 re des Chinois, II. 212. ses Ouvrages
 & son systême, *Ibid.* Ses Sectateurs
 lui dressent un Temple 213. leur Mo-
 rale, 214.
Lima, Capitale du Perou, I. 136. Sa situa-
 tion 137. Promenades qui se trouvent
 entre la Montagne & la Ville. *Idem*,
 ses Bâtimens, 139. ses Eglises 140.
 Desordre qui y regne du côté des
 mœurs, tant des Laïques que des
 Ecclesiastiques, 144. Histoire à ce su-
 jet, 147. Avanture de l'Auteur au
 sujet de l'ignorance des gens d'Eglise,
 151. Pouvoir du Viceroy, 157. Mines
 d'argent à Lima, 158. Son Univer-
 sité, 160
Livres Sacrez des Chinois, I. 365. Leurs

DES MATIERES.

noirs,

366

Lucipira Isle de l'Amérique, III. 45
M.

MALAYS, Brigantin Malay atta-
qué par les François, III. 28

MANDARINS, les différentes sortes
qu'il y en a à la Chine I., 412.
D'où vient qu'on les nomme Manda-
rins. *Idem*, le nombre qui s'en trou-
ve dans chaque Province, 417
& 418

Mandarins des Villes & Bourgs, I. 419.
Cette dignité n'est point hereditaire,
421. Ordre des Mandarins, & com-
ment on les connoît à leur marche,
425. Ils portent l'Anneau de l'Empe-
reur, 427. Avanture à ce sujet, 428

MANDARIN, ne peut exercer la Ma-
gistrature dans la Ville & dans la pro-
vince où il est né, II. 101. condamné
à quatre-vingt coups de bâton s'il
prend une Concubine dans le Terri-
toire dont il est magistrat, *idem*.

Manille, Ville Capitale des Isles Philip-
pines, I. 241

Marianne, Isles, I. 207. Description du
Palais du Viceroy, 208. Situation de
cette Isle, 213. Ses Bourgs & habita-
tions. *idem*, les habitans, 214. Fruits
de cette Isle, 215. Façon dont elle est

T A B L E

gouvernée ,	216
<i>Mariage</i> des Chinois , II. 73. de quel- le façon le peres accordent le mariage de leurs enfans , 81. & 82. est suspen- du dans le tems du deuil , II. 102. interdit entre les personnes d'une mê- me famille , & d'un même nom , 105	
<i>Sainte Marie</i> , Isle à dix leuës de l'Ab- baye de la Conception du Chily , I. 1	
M A S C A R I N , Isle , sa Description , III. 116. mœurs de ses Habitans , 121. fertilité de son Terroir , 127. & <i>suiv.</i> son Commerce , 135. ses fruits & ses bestiaux , 142. & <i>suiv.</i> départ de cette Isle , 148	
M A U R I C E , Isle , habitée ci-devant par les Hollandois , III. 114	
<i>Mœurs</i> des Indiens de l'Isle de Java , III. 29. & <i>suiv.</i>	
<i>Messe</i> de minuit , description d'une Fê- te donnée à ce sujet dans un Cou- vent de Religieuses Portugaises , III. 207	
<i>Mines</i> de la Chine I. 15	
<i>Missionnaires</i> de la Chine , leurs dispu- tes , I. 270	
<i>Mochegoa</i> , Ville du Perou , I. 96	
<i>Monnoys</i> courante des Chinois , II. 18. leurs differens noms <i>Ibidem.</i>	

DES MATIERES.

Montagne auprès d'Arica, d'où il provient un mauvais air I. 87. Idée des Indiens sur la cavité de cette Montagne, 89

Monument trouvé dans la Ville de Siganfu, Capitale de la Province de Xienfi, II. 263. 264

Musique des Chinois, II. 49

N.

NANKIN, Province & Ville de la Chine, II. 12

O.

OCCUPATIONS des Bonzes dans leurs Pagodes, II. 250

Oeil de Bœuf, ce que c'est, III. 111

Oluquen Prêtre de Sirie, prêché l'Evangile aux Chinois, II. 267. est persécuté par les Bonzes, *Ibidem.*

ORATAVIA, Ville principale de l'Isle de Tenetiff, I. 47. Son Territoire produit l'excellent vin de Malvoisie. *Idem*, les Montagnes circonvoisines sont très-élevées, 48

Origine des Chinois, I. 327. Leur Antiquité 328

Origine de l'Idolatrie, & de la Religion des Bonzes, II. 177. & *suiv.*

Oyseau extraordinaire, tant pour sa grosseur que pour sa longueur, Chasse de cet Oyseau, I. 90

T A B L E

P.

P ACHACAMAC, Province considera- ble du Perou, I. 128. Description de sa Ville Capitale, 130	130
PAGODE principale de l'Isle d'Emouïy, sa Description, II. 231	231
Pagode de dix mille pierres, II. 240	240
PARACEL, ce que c'est, III. 7	7
Paraty, Ville du Bresil, I. 20. Sa situa- tion. <i>Id.</i> son commerce, 21	21
Pekin, Ville Capitale de la Chine, I. 331.	331
Phénomène, vû en mer par l'Auteur, I. 192. Conjectures sur ce phénomène, 194	194
Philosophie des Chinois, II. 263. ils admettent le systême de Pitagore, 170	170
Pisarre (François) I. 112. Ses Conquêtes, 116. Fait mourir Attabalippa, 118	118
Pisco, Ville du Perou, I. 97. Sa situation, 100. Description de cette Ville & de ses environs, 101. Son commerce, 102	102
Poisson extraordinaire, I. 202	202
Poissons bigarrez de cent couleurs diffe- rentes, dont les Chinois font grand commerce, II. 27	27
Poligamie severement punie à la Chine, II. 88	88
Pont de la Province de Foxien, cons- truit par Coanginpussao, II. 219. & 220	219 & 220
Porcelaine de la Chine, II. 21. celle du	21

DE u MATIERES.

Territoire de <i>Yaochoü</i> est la plus belle ; <i>Idem</i> , se donne à bon marché, 22. la jaune est réservée pour l'Empereur , <i>Idem</i> .	
<i>Portrait</i> des Chinois , II. 30. & 31	
<i>Port</i> du desir, situé dans une des Isles de la Terre de Feu, I. 34	
<i>Portugais</i> du Bresil, laborieux ; leurs richesses consistent en Esclaves I.	
<i>Procession</i> solemnelle de S. Salvador III.	240
<i>Pulo Canton</i> , Isle III.	13
<i>Pulo Capas</i> , autre Isle III.	18
<i>Pulo Condor</i> , autre Isle, sa Description sa situation, III.	17
<i>Pulo Timon</i> autre Isle III.	19

Q.

Q UINA, herbe méridionale de la Chine, II.	9
--	---

R

R AGOUTS Chinois, II. 24. & <i>suiv.</i> <i>Réflexions</i> de l'Auteur sur les usages & les mœurs des Chinois, II. 134. & <i>suiv.</i>	
<i>Relation</i> publiée à Pekin par les Peres Jesuites, à l'occasion de la Bulle EX ILLADIE, II.	283
R EMARQUES sur la Navigation de l'Orient à l'Occident, I.	29
<i>Repas</i> à la mode Chinoise donné par	

T A B L E .

- un Chinois à l'Auteur , I. 292. Description de ce repas , 293
Repas des Chinois , II. 44. & *suiv.* coutumes qui s'y observent *Ibid.* de quelle façon ils s'y invitent , 45. & *suiv.*
REVOLTE de l'Equipage du Vaisseau , où l'Auteur se trouve , III. 170. les auteurs sont arrêtez & punis , 174
Rio Geneiro , Ville du Royaume du Bresil , I.
Rits Chinois sur le mariage ; II. 73. autorité qu'il donne aux peres sur leurs enfans , 74

S.

- S**ACRIFICE solennel que les Chinois offrent deux fois l'an à Confucius , II. 185. de quelle façon ils y procedent , *Ibid.*
SAN GONZALES d'AMARANTE, III. 216. recit de ce qui se passa à sa fête , 217. & *suiv.*
San Salvador , Ville du Bresil , II. 155 lenteur & avarice des Juges de cette Ville , 170. Description de la Ville 179 le Vaisseau est encore obligé d'entrer une fois dans le port , 228. nouvelle tracasserie des Juges , 234. départ du

DES MATIERES:

- Vaiffeau, 244
Santum, herbe médicinale de la Chine; II. 57
 Isle de SARC, distante de Quernesey de trois lieuës, II. 3
Schampans, Vaiffeau appellé ainsi à la Chine, II. 254
Seçte des Lettrez, II. 178. Extrait des principaux points de leur Morale 179. & suiv.
Sembargador, Juge Portugais, III. 160
Songia, Lieutenant du Tito, ou Gouverneur d'Emoüy, I. 241. Comment il reçût les François, 242
Sumatra, Isle, III. 38. sa Description, 40 l'Auteur traite avec le Gouverneur de l'Isle, 42

T

- T**ABAC commun à la Chine, II. 221
 les Chinois ne s'en servent qu'à fumer, *Ibid.* façon de le preparer, 23
 TAMBO, Ædifice où les Incas renfermoient leurs Tresors, I. 123
Tartares, leur irruption dans la Chine, I. 337
Tempête, Description d'une tempête, III. 102
 Temple des Lettrez dédié à Confucius, II. 184. il y en a dans chaque Ville de la Chine, *Ibid.*

TABLE

- Temple* des Esprits des Ayeux du Tyro d'Emoüy, II. 193. Sa Description, 194. recit d'un Sacrifice solennel, 195. & *suiv.*
- Teneriffe*, Isle, l'une des Canaries, I. 6. renommée par une haute Montagne qu'on appelle Pic de Teneriffe, & qui passe pour la plus haute du monde, 7. il en sort une fumée épaisse, qui prelude ordinairement un tremblement de terre, 7. & 8
- Thecha* ou Thé, sa description, II. 11. son usage, 12. le meilleur croît dans la Province de Nankin, *Idem.* Differentes sortes de Thé, 13. le Thé verd est le plus recherché *Ibid.* façon dont les Chinois en usent, 14
- Tito* ou gouverneur de l'Isle d'Emoüy, I. 263. De quel façon il reçoit les François, 264. quels presents les François lui firent, 219
- Tombeaux*, I. 120. Description de plusieurs Tombeaux dans la Province de Chinha.
- Tortuë* de mer, ses qualités, III. 77
- Tremblement* de terre à 200. lieuës à la ronde, arrivé au Perou, I. 168
- Tremblement* de terre arrivé à Pisco, I. 98 & 167. Reflexions phisiques sur ce sujet, 99. & 169

DES MATIERES.

- Tribunaux* de la Chine, leurs noms & pourquoi établis, I. 412
- Trombes* de mer, ce que c'est, I. 192.
reimarkes sur ces Trombes, 294
- Tropique* du cancer, 9. Les vents éliées ou choisis y sont très-frequens. *Ibid.*
- Tybotao*, Mandarin examinateur des Bachelieurs, I. 370. & *suiv.*

V

- V** A I S S E A U X Chinois, comment construits, I. 352
- Valparayso*, Ville distante de 60. lieues de la Conception, Port fameux pour le commerce des bleds du Chily, I. 70
sa situation & celle de son Chasteau, 70. d'où elle releve, *Ibid.*
- VERNIS* de la Chine, II. 23. ce que c'est, *Ibid.* perd de sa qualité en le transportant *Ibid.*
- Vers* dangereux qui se trouvent dans l'Isle Grande, I. 16.
- Vers* à soye de la Chine, II. 20. en usage dans le Pays deux mille ans avant J. C. selon les Chinois, *Ibid.*
- Vers* dont la Cire est plus blanche, & jette une lumiere plus vive, II. 9. façon dont on les éleve, 10
- Viceroy* de San Salvador, reception qu'il fait aux François, III. 156. qui il est, 163. il mène les François à une

T A B L E

fête , 206 il les protege contre les
juges , 232.

Villa Hermosa d'Arequipa , Ville dans
le Perou , I. 96. Fidelité signalée de
ses habitans pour Philippe V. *Ibid.*

Village , Description d'un Village de
l'Isle de Java , III. 80

Voyages , Dissertations sur les Voyages,
III. 255 X

X I E N S I , Province de la Chine , II. 263
Y

Y A O C H E U , Ville du second ordre
de la Province de Kiamfi , II. 21. La
meilleure Porcelaine s'y fabrique *Ibid.*

Y L O , Bourg dans le Perou , I. 98

Yu & Yang , Dieux des Chinois , l'un
bon & l'autre mauvais ,

Yumlò , Empereur de la Chine , choisit
quarante deux Docteurs pour former
un Corps de Doctine tiré des Ou-
vrages de Confucius , II. 178

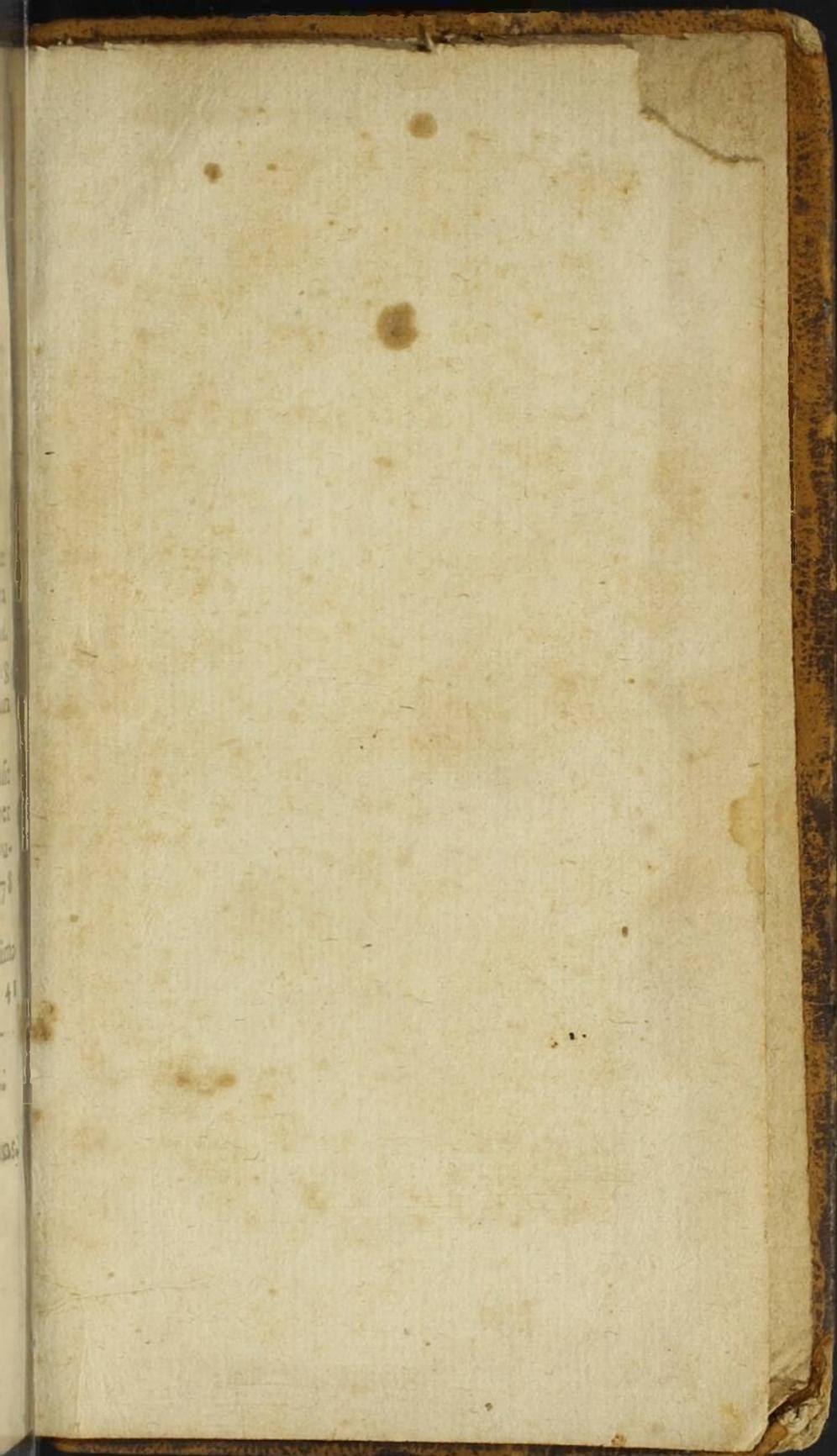
Z

Z I Z I N , mot chinois , qui exprime
des politesses , II. 34. & 41

Fautes à corriger , au Tome deuxieme:

Page 49 l. 19. t rivleins , *lis.* trivileins;

Page 100. l. 25. ed. *lis.* de.



31420

1
2252

